

1949-2019 / COLLECTION ANNIVERSAIRE / VOLUME 2

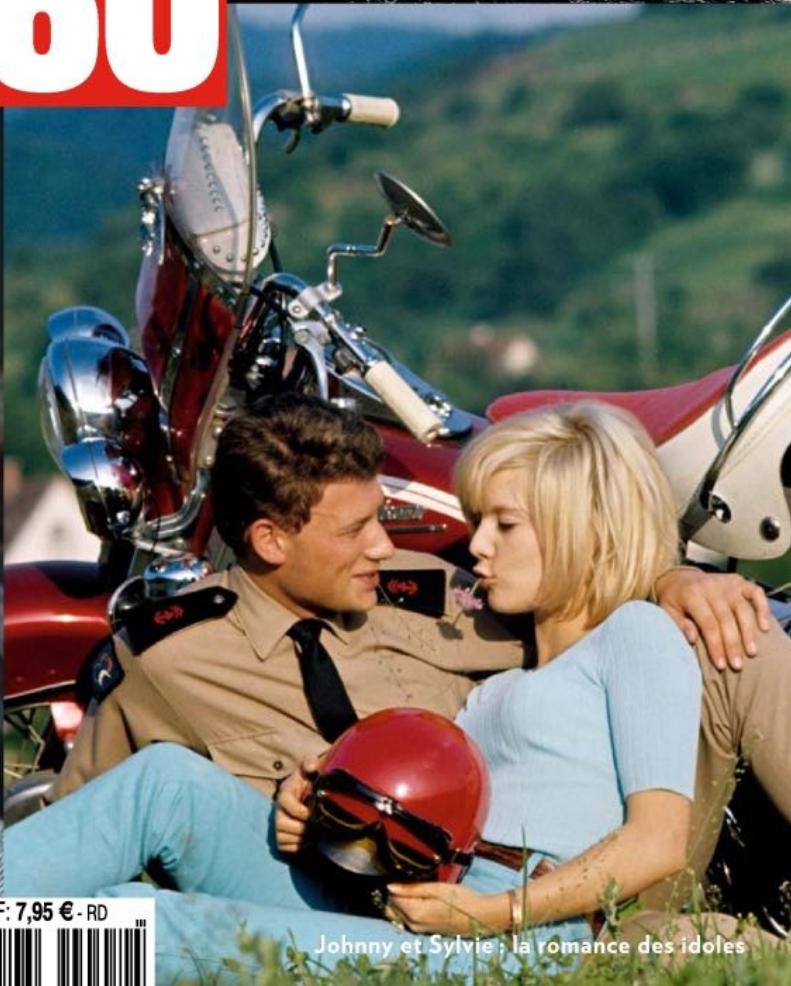
LES DÉCENNIES

PARIS
MATCH

NOS ANNÉES
1960

Kennedy : tragédie à Dallas

Apollo 12 : l'homme sur la Lune



Mai 68 : Cohn-Bendit mène la fronde

M 08276 - 2H - F: 7,95 € - RD



Johnny et Sylvie : la romance des idoles

43^{ème} TOUR DU MONDE EN JET PRIVÉ

du 11 Novembre au 1^{er} Décembre 2018

**DEMANDEZ LA DOCUMENTATION
ET VOTRE DVD GRATUITS DU
TOUR DU MONDE**

04 91 77 88 99

 contact@tmrfrance.com
 www.tmrfrance.com



PRÉSIDENT D'HONNEUR
 Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

Olivier Royant.

DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION

Régis Le Sommier.

DIRECTEUR DE LA PHOTO

Guillaume Clavières.

DIRECTEUR DE CRÉATION

Michel Maiquez.

RÉDACTEUR EN CHEF

Patrick Mahé.

RECHERCHE PHOTO

Marc Brincourt.

RÉDACTRICE EN CHEF

Tania Gaster.

DIRECTRICE DU PROJET

Anne-Françoise Bédert.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Jean-Pierre Bouyxou, Christian Brincourt, Caroline Huertas-Renbaux (maquette), Régis Le Sommier, Pascal Meynadier, Matthias Petit (iconographie), Olivier Royant, Pascale Sarfati (révision), Alain Tournaille, Valérie Trierweiler.

ARCHIVES PHOTO

Yves Chomé (chef de service).

DOCUMENTATION

Chantal Blatter (chef de service).

FABRICATION

Philippe Redon, Patrick Renaudin.

VENTES

Laura Félix-Faure. Tél. : 01 41 34 61 43.
 Frédéric Loisy. Tél. : 01 41 34 78 64.

IMPRESSION Rotofrance Impression,
 Lognes (77) et Maletherbe (45). Achevé
 d'imprimer en mars 2018. Papier provenant
 majoritairement de France. 0 % de fibres
 recyclées, papier certifié PEFC. Eutrophisation :
 Ptot 0,010 kg/T.

PARIS MATCH est édité par Hachette
 Filipacchi Associés, S.N.C. au capital de
 78 300 €, siège social : 149, rue Anatole-France,
 92534 Levallois-Perret Cedex,
 RCS Nanterre B324286319. Associé : Hachette
 Filipacchi Presse.

GÉRANTE - DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Claire Léost.

Hachette Filipacchi Associés est une filiale de Lagardère Active SAS.

PRÉSIDENT DU DÉCROITURE

Denis Olivernies.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire :
 0917 C 2027. ISSN 0397-1635.
 Dépot légal : mai 2018 © HFA 2018.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ

10, rue Thierry-Le-Luron

92300 Levallois-Perret.

Présidente : Valérie Salomon.

Directrice commerciale et diversification : Fabienne Blot.

Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 01 41 14 92 21.

EDITORIAL

PAR PATRICK MAHÉ RÉDACTEUR EN CHEF



Souvenirs, souvenirs...

Dites « sixties », et déjà l'œil s'illumine. Cet anglicisme, parfois précédé de « golden » (dorées) suffit pour rendre radieuse une époque qui ne le fut pas tant...

Vues d'aujourd'hui, nos années 1960 ont tout pour plaire : insouciance, volupté, premiers flirts, surboums, twist à Saint-Tropez, « Cigarettes, whisky et p'tites pépéées »... La pilule, enfin autorisée par le Parlement, soulage les couples d'un été – ou d'une vie – des affres d'une grossesse accidentelle. Fleurissaient alors les amours buissonnières... Aujourd'hui, la cigarette est bannie, la drague vire à la parodie de Guy Bedos, au temps de la télé en noir et blanc... Et le pays croule sous les normes.

En ce temps-là c'était les Trente Glorieuses. Elles faisaient rayonner la France.

Et le « France ». Lancé dans les chantiers bretons de Saint-Nazaire, le paquebot grand luxe était loin encore du sort dont Michel Sardou, quinze ans plus tard, a cristallisé la nostalgie. Et puis il y avait le Concorde, l'oiseau blanc, aux vols de prestige. Enfin, l'emploi, très stable, fait dire que « ça marchait en ce temps-là ».

Certes, 1968 n'était pas loin. Cohn-Bendit, l'œil pétillant, posait pour Match,

non sans insolence, marquant un printemps après lequel coururent de vagues imitateurs dans un semblant de convergences. Les ex-soixante-huitards affichent aujourd'hui 70 ans d'âge. On a peine à croire que les septuagénaires d'alors avaient eu 20 ans en... 1918 ! Loin des barricades du Quartier latin, ils sortaient des tranchées de Verdun, brisés par la Grande Guerre ! Et par quatre ans d'Occupation...

Tout était bel et beau, dit-on, dans nos années 1960. Pas toujours,

pas partout. Les feux mal éteints de l'Algérie française avaient vu s'ériger d'autres barricades. De Gaulle avait échappé aux attentats des « soldats perdus ». Un million de pieds-noirs débarquèrent en métropole avec, pour seul choix, « la valise ou le cercueil ». Nos photos témoignent de leur exode, souvent dans le dénuement. Ils n'étaient pas des migrants, mais des rapatriés parfois stigmatisés.

Tout n'était donc pas bleu, dans les années 1960. Certes, Johnny et Sylvie menaient le bal ; une jeunesse en rupture de génération taxait ses parents de « croulants »... Aujourd'hui, Sylvie partage le deuil de Johnny – notre Johnny à tous – pour elle, à jamais, celui de ses 20 ans...

Quant à l'Amérique, quel charivari ! Elle s'était éveillée avec le sourire des Kennedy. « Pour nos enfants », John, jeune président, avait déjoué la guerre lors de la crise des missiles à Cuba. Olivier Royant, directeur de Paris Match, le révèle dans ces pages. L'assassinat de John Kennedy à Dallas, celui de son frère, Bob, à Los Angeles, mais aussi du pasteur Luther King, apôtre des droits civiques, à Memphis, font plonger l'Amérique dans le blues. Un long requiem accable ses « boys » au Vietnam. Régis Le Sommier retrouvera des survivants de l'offensive du Têt saisis dans une boue d'agonie par la photographe Catherine Leroy.

On a marché sur la Lune ! Seule la conquête spatiale rend sa fierté aux Etats-Unis. L'ingénieur Elon Musk, fraîchement naturalisé américain, rêve d'établir des colonies humaines sur notre satellite dès 2019. Vous avez dit passerelle ? ●



POUR VOUS PROCURER LA COLLECTION COMPLÈTE

« LES DÉCENNIES », tél. : 01 71 09 52 89 ; ou

decennies.parismatchabo.com

Commandez un ancien hors-série au 01 41 34 74 56.



FLIRTS, SURBOUMS, ET COPAINS	6
Johnny rêve d'incarner James Dean. Il sera notre Elvis <i>Par Patrick Mahé</i>	12
C'ÉTAIT LES ANNÉES 60	
Feu vert pour la pilule <i>Par Valérie Trierweiler</i>	18
BARDOT, L'HYMNE À LA LIBERTÉ	20
BB: «Serge Gainsbourg était ma passion et moi sa muse» <i>Par Christian Brincourt</i>	26
DERNIERS BAROUDS POUR L'ALGÉRIE FRANÇAISE	28
La tragédie du général: «Je n'admetts pas l'insurrection. Je l'écraserai...» <i>Par Raymond Tournoux</i>	36
AU BONHEUR DES TREnte GLORIEUSES	38
MAI 68: LA FRANCE EN PANNE	42
Daniel Cohn-Bendit: «Des photos pour Match! Ça va vous coûter cher...» <i>Par Patrick Mahé</i>	48
CUBA SIGNE SA RÉVOLUTION	
Serge Lentz, prisonnier de Castro <i>Par Michel Leblanc</i>	50
HYMNES À LA LIBERTÉ OU RÉvolution CULTURELLE	52
BÉNIE SOIT LA TERRE SAINTE	54
ETATS-UNIS: DU BONHEUR AUX ENFERS	58
Comme tous les orphelins, John-John grandit dans l'espoir secret de retrouver son père <i>Par Olivier Royant</i>	64
VIETNAM, LA MORT EN FACE	66
Quand les fantômes de la guerre s'invitent à la maison <i>Par Régis Le Sommier</i>	69
LE BLUES DE L'AMÉRIQUE	74
Des larmes et du sang: les banlieues noires s'embrasent <i>Par Philippe Labro</i>	77
WASHINGTON GAGNE LA CONQUÊTE DE L'ESPACE	80
Buzz Aldrin: «Allô Houston? Ici la base de la Tranquillité...» <i>Par Romain Clergeat</i>	86
LA BATAILLE DU CŒUR	88
NOS STARS À LA UNE	90
Claude Lelouch: «Une panne a failli me coûter ma Palme d'or» <i>Interview Jean-Pierre Bouyxou</i>	100
FESTIVAL DE CANNES 1960	
«Cent mille dollars au soleil»	102
MAJESTÉS	104
FAITS DIVERS: ÉTAT DE CHOC	106
BIENVENUE CHEZ LES ARTISTES	112
COURRÈGES DÉFIE LA MINIJUPE	116
C'ÉTAIT LES ANNÉES 60	
Le choc des cultures	120
ANQUETIL-POULIDOR: «JE T'AIME, MOI NON PLUS»	124
PARIS MATCH EN CAVALCADE	128

VOLUME 3
NOS ANNÉES 70
En kiosque dès le mois de juillet 2018



30
MARS
31
AOÛT
2018

STÉPHANE THIDET

DÉTOURNEMENT

À LA CONCIERGERIE À PARIS



Ministère
Culture

CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX



RATP

20
minutes

Match

•3 paris
île-de-france

Partenaire d'honneur

Oveolia



JOHNNY ET SYLVIE LE ROCK AU CŒUR

Au début de l'été 1963, Johnny et Sylvie lézardent au soleil du Midi. Sur les plages des Saintes-Maries-de-la-Mer, le cœur des deux amoureux se délie. De retour à Paris, Sylvie Vartan annonce sur Europe N° 1 : « Nous sommes presque fiancés. »

PHOTO GÉRARD GÉRY

FLIRTS, SURBOUMS ET COPAINS

Au cinéma c'est une nouvelle vague. Au music-hall, une lame de fond...

Avant de tourner au yéyé guimauve, le rock « made in France » surfe sur la déferlante américaine et provoque une révolution générationnelle.

Adieu les « croulants » (les parents), voici venu le temps de l'insouciance !





MISE EN SCÈNE ET PREMIÈRE ÉCOLE DES FANS

*Western à la française en Camargue :
Johnny et Sylvie improvisent pour Match
une scène du film « D'où viens-tu Johnny ? »,
qu'ils sont en train de tourner sous
la direction de Noël Howard.*

PHOTO CLAUDE AZOULAY

*Elle l'appelle « Nounours »,
il la surnomme « Pouf Pouf ».
Elle a 19 ans et lui 20.
En juin 1963, « les premiers
Copains de France » font
rêver la France des yéyés.*

PHOTO GÉRARD GÉRY



LES ADOS S'ARRACHENT LE POSTER DES IDOLES

Cette image est le pari fou de Jean-Marie Périer, photographe emblématique de « Salut les copains ». Pour les 4 ans du journal, il a souhaité réunir tous ceux qui ont illustré ses pages. Et il réussit l'impossible sans trucage en donnant rendez-vous deux mois à l'avance à toutes les vedettes. Le mardi 12 avril 1966, à 16 h 08 précises, il appuie sur le déclencheur de sa chambre de bois 18x24 et 10 flashes électroniques éclairent le plus beau plateau musical français des années 1960 : 46 idoles des jeunes et leur mascotte prennent la pose.

On reconnaît de ht en bas et de g. à dr. :
Sylvie Vartan 21 ans, Johnny Hallyday, 22 ans, Jean-Jacques Debout, 26 ans, Hugues Aufray, 36 ans, Catherine Ribeiro, 24 ans, Eddy Mitchell, 23 ans, Danyel Gérard, 26 ans, Claude Ciari, 22 ans ; France Gall, 18 ans, Serge Gainsbourg, 37 ans, Frankie Jordan, 27 ans, Michèle Torr, 18 ans, Sheila, 20 ans, Chantal Goya, 23 ans, Darry Logan, 23 ans ; Michel Page, 21 ans, Ronnie Bird, 20 ans, Monty, 23 ans, Sophie, 24 ans, Noël Deschamps, 24 ans, Jacky Moulrière, 22 ans, Annie Philippe, 19 ans, Claude François, 27 ans, Eileen, 22 ans, Guy Mardel, 21 ans, Billy Bridge, 20 ans ; Michel Berger, 19 ans, Michel Laurent, 22 ans, Nicole (Surfs), 20 ans, Salvatore Adamo, 22 ans, Thierry Vincent, 24 ans, Tiny Young, 22 ans, Antoine, 21 ans, Françoise Hardy, 22 ans, Benjamin, 20 ans ; Dick Rivers, 20 ans, Monika (Surfs), 21 ans, Hervé Vilard, 19 ans, Jocelyne, 15 ans ; Dave (Surfs), 22 ans, Rocky (Surfs), 24 ans, Coco (Surfs), 27 ans, Pat (Surfs), 26 ans, Pascal le Petit Prince, 14 ans, Chouchou, la mascotte yéyé, Richard Anthony, 28 ans, Christophe, 20 ans. Manquent à l'appel Nino Ferrer, qui arriva une demi-heure trop tard, Petula Clark, retenue aux Etats-Unis, et Frank Alamo alors soldat à Montluçon, qui n'obtint pas de permission. Frankie Jordan et Dany Logan, ex-leader des Pirates, avaient, eux, quitté la carrière artistique au moment de ce cliché sur lequel ils apparaissent, le premier devenu chirurgien-dentiste, le second, technicien publiciste. Quant à Adamo, il ne s'était pas décommandé alors qu'il se relevait tout juste d'un accident de moto, une semaine plus tôt, qui lui avait valu une double fracture maxillaire.





ALL IN THE FAMILY

Johnny rêve d'incarner James Dean Il sera notre Elvis

PAR PATRICK MAHÉ

En ce temps-là – en 1961 –, les vedettes n'étaient pas des stars. Elles s'appelaient Juliette Gréco (« Jolie même », « Il n'y a plus d'après »), Jean-Claude Pascal, Félix Marten, Georges Moustaki, Charles Trenet, côté « chansons à gogo » ; ou encore Miles Davis, pour les plus jazzy émergeant des caves de Saint-Germain-des-Prés sur un éclat de trompette de Boris Vian. Le rock'n'roll, siglé Elvis Presley, débarquant d'outre-Atlantique, notamment du Vieux Sud (Mississippi, Tennessee, Louisiane), ne parlait qu'aux très jeunes. Ils s'appelaient entre eux « teenagers » plutôt qu'« ados » et se défaisaient, en bandes rivales – les « blousons noirs » – autour d'auto-tamponneuses de fête foraine.

Histoire de les mettre en boîte – le mot boîte (de nuit) allait s'imposer mieux que night-club –, Vian, l'écrivain jazzman des sous-sols de Saint-Germain, griffonna une parodie dont il avait le secret : « Fais-moi mal, Johnny, Johnny, Johnny / Envole-moi au ciel, Zoum ! / Fais-moi mal, Johnny, Johnny, Johnny / Moi j'aime l'amour qui fait boum ! » Faussement délurée, mais vrai symbole sexuel, son égérie, Magali Noël, brillera dans les films de Federico Fellini. Son interprétation swinguée fera date, car l'époque n'était pas encore à la Johnnymania, ni aux amours volcaniques dictées par une femme chasseresse.

L'ère était à la chanson « de papa ». Les disques Decca invitaient à danser sur « Pepito » une création latine de Los Machucambos, à laquelle répondaient Los Marimberos, propulsés rois du cha-cha-cha par la firme RCA (celle d'Elvis Presley!). Histoire de rester dans le ton, Polidor hissait la brune Maria Candido sur de candides pochettes... Passons sur les rois de l'accordéon – André Verchuren, Yvette Horner – et les bals musette, ou sur les princes de l'opérette – André Dassary dans « La veuve joyeuse » et le velouté Luis Mariano, hidalgo de gala, que le futur

Eddy Mitchell, traîné par sa mère, allait applaudir au music-hall...

En ce temps-là, il n'y avait qu'un gros million de téléspectateurs en France et on était loin des télécrochets d'aujourd'hui tels « Star Academy », ou « The Voice », aux titres ronflant d'américanismes. Les amateurs de variété française votaient pour les « Bravos du music-hall », titre bien désuet, grâce à la station Europe N° 1 où sévissait Lucien Morisse, rouquin efflanqué, à la direction des programmes. Et puis, il y avait les « Coqs d'or de la chanson française », parrainés par la même radio. Du béret, baguette de pain « on the rocks » ; mais pas du tout rock pour un sou...

Enfin, Johnny vint. Enfant de la balle, grandi parmi les bonnes (et mauvaises) herbes du square de la Trinité, face aux rivaux du Sactos (la bande du Sacré-Cœur, à Montmartre), Jean-Philippe Smet se fait « Johnny » par l'entremise d'un parrain américain – Lee Halliday – époux de sa cousine Desta. Comme électrisés par l'exemple contagieux, ses copains troquent alors leur patronyme de terroir pour un nom made in USA. Christian Blondieau, « frérot » de la première heure, deviendra Long Chris ; Claude Moine, gamin des Fortifs – qui ceinturent Paris depuis Napoléon III – se fera Eddy Mitchell.

Le trio est très cinéma. Chris stocke les disques américains. Il est surnommé « Elvis ». Après avoir frémis en découvrant « Loving You » – « Amour frénétique » en V.F. – avec Presley dans le premier rôle, dans un cinéma de poche à Pigalle, Johnny se lance résolument dans le rock'n'roll. Il rêvait plutôt d'être James Dean et vibrera toujours à sa « Fureur de vivre ». On l'appelle vite Halliday (avec un i) pour mieux zapper le patronyme Smet, de souche flamande. La firme Vogue lui offre son premier contrat. Elle se la joue façon Sun, le label des débuts d'Elvis à Memphis mais laisse passer la faute de frappe... Les deux y de Hallyday seront pour demain.

(Suite page 14)



BEATLEMANIA

En 1964, pour leur deuxième passage à l'Olympia, Paul McCartney, George Harrison, John Lennon et Ringo Starr s'amusent dans les chambres du Ritz. Les quatre garçons de Liverpool vivent désormais dans le luxe.

PHOTO ANDRÉ LEFEBVRE



LES BLOUSONS NOIRS REJOUENT « L'ÉQUIPÉE SAUVAGE » EN BANLIEUE

Ce qui est une mode pour les jeunes est une hantise pour leurs parents. On les surnomme « blousons noirs » car ils portent avec préférence la veste en cuir de Marlon Brando dans « L'équipée sauvage ». Ils trompent leur ennui au Pré-Saint-Gervais, aux portes de Paris, et ont pour devise : « Vivre vite, mourir jeune et faire un beau cadavre ».

Sous ce nom «à l'américaine», flottant dans une chemise noire en dentelle achetée à Londres, pantalon satiné à baguette d'argent, Johnny prend d'assaut la scène de l'Alhambra en septembre 1960 en première partie de l'humoriste Raymond Devos et fait trembler «les croulants». Le voilà propulsé vedette sous la claque des copains. S'il chante «Une boum chez John», «T'aimer follement» «Itsy Bitsy petit Bikini», mais aussi «J'suis mordu» et «Tutti Frutti», il partagera bientôt la déprime des garçons de son âge largués par leur premier flirt: «Depuis qu'ma môme...»

AINSI S'IMPOSA LE TEMPS DES COPAINS... UNE NOUVELLE VAGUE

Le fantasque «24.000 baisers» ranime vite la flamme des fans – féminines –, mais pas celle de Lucien Morisse qui œuvre aux commandes artistiques d'Europe N° 1. Arguant que sa femme Iolanda Cristina Gigliotti, plus connue sous le nom de Dalida, chante aussi cet appel aux baisers sans fin, entre deux «Bambino», il brise à l'antenne le disque de son prétendu rival. C'était un soir de printemps 1960, en direct, dans l'émission «Le discobole». Ce geste iconoclaste contribue, effet boomerang, à booster le succès du débutant. Naguère mis à l'index par les ligues de vertu nord-américaines, Elvis, dit «The Pelvis» en raison de son déhanché sur scène, avait connu pareil traitement, ce qui avait dopé sa popularité.

Celle de Johnny sera bientôt au zénith, avec la promesse d'un Palais des Sports (en 1961). On en a conservé le souvenir de l'affrontement entre blousons noirs moulinant de lourdes boucles de ceinturon et brisant les fauteuils d'orchestre avant de saccager la station de métro voisine. Le premier Festival de rock'n'roll français, ouvert sur le «Be-Bop-A-Lula» de Gene Vincent version Chaussettes noires, avait son champ de bataille. Johnny, surgi dans le noir, y gagna, sur scène, la promesse de nouveaux faits d'armes. Déjà l'Olympia, un éden pour chanteurs consacrés, rêvait de hisser son nom en haut de l'affiche. De 1961 à 1967, Johnny enchaînera six Olympia! Un record du genre. En juillet 1962, le

cou serré par une petite cravate conventionnelle, il pose pour la première fois pour la une de Paris Match. Et jusqu'au bout, il va en rester l'indéboulonna ble maillot jaune (80 couvertures).

Parallèlement, Jean-Luc Godard assume le raz-de-marée de cette nouvelle vague via le cinéma. Son film «A bout de souffle», hymne à la vertu d'insolence, avec Jean-Paul Belmondo et Jean Seberg, est labellisé 1960. Ce cinéma n'est pas de la comédie, ni de factice, car les baby-boomeurs d'après-guerre mordent, en effet, dans le gâteau des prochaines Trente Glorieuses.

Alors le cinéma en rajoute. D'une parodie rock américaine, «The Girl Can't Help It», traduite en français par «La blonde et moi», avec la très poitrinée Jayne Mansfield et les voix de Gene Vincent et Eddie Cochran, le cinéma français ficelle «Les Parisiennes», une bluette sympa. Catherine Deneuve, diaphane et sexy, y tombe sous le charme d'un petit guitariste sucré qui s'appelle... Johnny Hallyday. Pour elle, il chante «Retiens la nuit» écrite par Charles Aznavour, et les filles – qu'on surnomme «gerces» ou «gisquettes», allez savoir pourquoi! – sortent le mouchoir. Voici «Les 400 coups», une sorte de «Fureur de vivre» revisitée, puis «Les tricheurs», avec Jacques Charrier, futur mari de Brigitte Bardot, celle qui irradiera de sex-appeal dans «Et Dieu... créa la femme». Sur l'affiche des «Tricheurs» claque cet avis: «Un film que toute la jeunesse ira voir. A rendre obligatoire pour les parents.»

Le ton est donné. Il signe la rupture entre les générations. La société de consommation s'esquisse. Elle aimante l'appétit des plus entreprenants. Parmi eux, un jeune photographe de Paris Match, Daniel Filipacchi, passé à la radio. Depuis quatre ans, avec son complice Frank Ténot, il tient l'antenne «Pour ceux qui aiment le jazz» sur Europe N° 1. Il écoute en boucle les stations américaines. Ainsi la tentation lui vient-elle d'adapter au public français les sons nouveaux qui triomphent outre-Atlantique. Chuck Berry, Ray Charles et Fats Domino, entre deux jingles aux sons insolites, composent l'essentiel de ses programmes... Jusqu'au jour où il se laisse gagner par la vague des copains.

Derrière Johnny, en précurseur, se presse une pléiade de semi-idoles: Eddy (Mitchell), Chris (Long), Dick (Rivers), Dany (Logan) et bientôt (Suite page 16)

Entre 1962 et 2018, Johnny a fait 80 unes de Match.

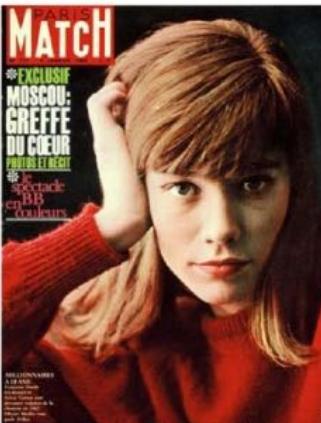


PIERRE QUI ROULE...

«Mick Jagger à la fraise», c'est la pop culture selon Jean-Marie Périer en 1969 : Quand il passe par Paris, le chanteur des Rolling Stones dort chez le photographe et se soumet à tous ses caprices artistiques.

PHOTO JEAN-MARIE PÉRIER





Françoise Hardy, janvier 1963.



Sheila, août 1963.



Mireille Mathieu, août 1966.



Dalida, mars 1967.

Vince Taylor. Ce dernier est le seul Anglo-Saxon de la bande. Vêtu de cuir noir, un look d'ange des ténèbres, il manie la chaîne de vélo sur scène. Né à Londres, au seuil de la dernière guerre, Brian Holden, de son vrai nom, se pose en aîné des pionniers du rock en France. Il mise sur le répertoire d'Eddie Cochran et adopte la dégaine «maudite» de Gene Vincent, les rockeurs au destin brisé...

Derrière Jean-Philippe Smet, devenu Johnny, montent donc Eddy, Chris, Dick et les autres. Les jeunes raffolent de cette lame de fond, portée par des noms aux consonances exotiques, même si les groupes que forment ces musiciens restent plutôt Chaussettes noires ou Chats sauvages, Pirates, Vautours et même... Pénitents. Des Cyclones émergeront d'ailleurs un certain Jacques Dutronc, rockeur en dilettante.

A CES CONQUÉRANTS DES PODIUMS, IL FAUT UN SANCTUAIRE

Le Golf-Drouot, un ancien golf miniature à deux pas des Grands Boulevards, à Paris, devient le tremplin de la gloire. Tous s'y défient dans le feulement des guitares et la drague bon enfant. Et, l'été, le rock parade au soleil dans la pinède de Juan-les-Pins. Il faut une idole, bien sûr : Johnny se détache largement du peloton des apprentis rockeurs. Ses apôtres courront les festivals, tandis que pointe la première émission de télé pour teenagers, «Age tendre et tête de bois».

Il faut aussi des égéries. Et vite ! Casque blond, puis acroche-cœur, mèches rebelles et balayage subtil, Sylvie Vartan, une autre enfant de la balle, surgit sous l'aile protectrice d'Edie, son frère aîné, trompettiste de jazz. Sa première apparition consiste à rythmer «Panne d'essence», une chanson de Frankie Jordan. Le coup de la panne, aussi ambigu soit-il, faussement ingénue, est un véritable coup d'accélérateur pour Sylvie. Dès 1960, la gamine mutine est propulsée dans la cour des idoles... Elle a 17 ans.

Il faut enfin un journal. Le coup de génie est signé Daniel Filipacchi. Tandis que les parents usent leurs yeux sur la maquette grisâtre du vieux «Music-Hall», débordant d'André Dassary ou de Maria Candido - mais qui résiste en publiant un insolite «roman dessin» d'Elvis - il crée «Salut les copains». Résolument moderne, publié sur papier glacé, débordant d'illustrations décalées, le mensuel conquiert sur-le-champ les enfants de la nouvelle vague. Le premier tirage, avec Johnny, est à 100 000 exemplaires. Le numéro est épousé en deux semaines. Elvis est en couverture du n° 2 tiré à 300 000 exemplaires. En un rien de temps, les ventes grimpent au million !

Ici, les metteurs en scène sont photographes : Benjamin

Auger, Tony Frank, Jean-Marie Périer... Ils ont des moyens financiers et, surtout, carte blanche... A eux Memphis, Nashville, New York, etc. A eux, dès 1962, l'imagination au pouvoir ! Cette ligne éditoriale, très libre, leur permet de transformer les vedettes d'hier en stars de demain.

L'écrin est propice aux love stories. La preuve avec Françoise Hardy. Sa mélancolie est si photogénique qu'au premier coup de flash, Jean-Marie Périer, surnommé «l'œil» de «Salut les copains», est cueilli au cœur... Elle a 18 ans quand elle enregistre chez Vogue la chanson des premiers émois, «Tous les garçons et les filles». Son romantisme rassure les mères de famille submergées par le tourbillon rock et les signes d'émancipation sexuelle affichées par leurs filles. Bientôt, Françoise éclipse Sylvie, trop identifiée au style Johnny. Elle inspire même la mode dite «des sixties» signée André Courrèges.

Mais, déjà, si les rockeurs du début de la décennie virent au «yéyé» - expression du sociologue Edgar Morin - ou à la «variété guimauve», une nouvelle vague venue d'outre-Manche entame sa déferlante. Le King Presley lui-même cède à la Beatlemania en recevant, chez lui à Los Angeles, ces quatre garçons dans le vent, figures du Swinging London. Cette rencontre eut lieu le 27 août 1965, trois ans avant son célèbre come-back à la télévision américaine à la Noël 1968. De cette soirée mythique, on n'a hélas aucun enregistrement. Il en reste cette phrase de John Lennon : «Avant Elvis, il n'y avait rien. La seule personne que nous avons voulu rencontrer aux Etats-Unis, c'était lui. Sans Elvis, il n'y aurait jamais eu les Beatles.» Les Fab Four sont taillonnés par les Rolling Stones, groupe tout aussi britannique mais plus blues, plus rock et plus «Chuck Berry roots»...

Toujours en avance d'une vogue, «Salut les copains» monte les sujets les plus intimes avec les Stones, les Beatles, les Who... Jean-Marie Périer, qui suit tout ce beau monde en tournée, n'en finit plus, cependant, de photographier Françoise Hardy, sous toutes les coutures, y compris avec Mick Jagger. D'une grande subtilité artistique, il s'emploie à construire l'image de son égérie modèle... Jusqu'au jour où Jacques Dutronc croise leur chemin, à la fois playboy assumé et cambrioleur des cœurs. Gentleman de tous les instants, Jean-Marie s'éclipse. Mais il continuera de travailler au rayonnement de son étoile, sans oublier les autres, comme Sylvie Vartan, par exemple.

Quand, un jour d'été 1965, Johnny lui passe la bague au doigt dans l'euphorie débridée de Loconville, un petit village de l'Oise passé soudain à la postérité, «Salut les copains» est à son apogée. Loin du tumulte, le magazine répand une sélection de photos tendrement intimes, subtilement montées. Pionnier du genre et visionnaire, Daniel Filipacchi savoure : «Ce mariage est à «SLC» ce que le couronnement de la reine d'Angleterre fut à Paris Match ! » ●

Patrick Mahé



« J'aime les filles », chante Jacques Dutronc en 1967. Le crooner à la gueule d'ange déclare son amour à toutes les femmes, qu'elles viennent « chez Castel » ou qu'elles travaillent « chez Renault ».

Dans l'église de Loconville, une petite commune de l'Oise, la chanteuse et l'idole des jeunes se sont dit « oui » le 12 avril 1965. Sylvie a demandé que le mariage soit célébré par le père Jean Zupan, le curé qui l'avait baptisée.



C'ÉTAIT LES ANNÉES 60

Mireille, 23 ans, sept enfants en six ans ! « Vous voulez la mort de votre femme ? » s'exclame le médecin face au mari...

FEU VERT POUR LA PILULE

PAR VALÉRIE TRIERWEILER

Nous sommes en mars 1966. Mireille vient d'accoucher de son septième enfant, elle n'a que 23 ans. Ce bébé-là, comme les précédents, elle n'a pas eu le temps de le désirer : sept enfants en six ans... Tous venus par la force de la nature, l'un après l'autre, ne lui laissant pas le temps de se remettre sur pied. A peine le retour de couches s'est-il annoncé qu'elle retombe enceinte. Elle n'en peut plus, sa vigueur et son courage diminuent. Avec déjà six petits dont des jumeaux, ce nouveau-né doit être le dernier, c'est une évidence.

Mireille a perdu beaucoup de poids. Elle pèse désormais à peine plus de 40 kilos. Lors de son précédent accouchement, une hémorragie a été stoppée juste à temps pour lui sauver la vie. Elle s'est renseignée. Ce qu'elle veut, c'est se faire ligaturer les trompes, surtout ne plus jamais tomber enceinte. Trois mois après cette septième naissance, c'est la panique... Déjà quatre jours de retard dans ses règles. Elle croit sentir les premiers symptômes de grossesse, qu'elle connaît si bien : les seins qui se tendent, la nausée, la fatigue supplémentaire... Il est hors de question d'avoir un autre enfant.

A Rouen où elle vit, elle n'ose pas en parler à son généraliste. Ni à son mari qui ne voit pas d'un mauvais œil l'arrivée, chaque année, d'un nouveau membre dans la famille. Il s'imagine bien en Pater familias, lui qui gagne à peine de quoi nourrir la nichée. Alors Mireille prend le car, parcourt une cinquantaine de kilomètres pour consulter son ancien médecin. Celui qu'elle voyait lorsqu'elle était enfant. « Te faire ligaturer les trompes, tu n'y penses pas ! Tu es bien trop jeune ! ». Il refuse net, mais il comprend le désarroi de la jeune femme et lui parle, pour la première fois, d'un petit comprimé qui bloque l'ovulation. La méthode existe aux Etats-Unis. Elle se prescrit, depuis peu, en France, discrètement, uniquement pour des raisons médicales. On commence à en parler, certes, mais Mireille n'a guère le temps d'écouter les informations, encore moins de lire les journaux.

La jeune femme constate, soulagée, qu'elle n'est pas enceinte. Mais elle ne veut plus revivre cette angoisse chaque mois. Elle parle à son mari de ce nouveau moyen de contraception ; il s'y oppose aussitôt. Le médecin convoque alors l'homme et lui passe un véritable savon : « Vous voulez la mort de votre épouse ? C'est ça ? » Le mari n'a d'autre choix que d'obtempérer.

« Ma vie a changé à partir de ce moment-là », confie Mireille, cinquante-deux ans plus tard. Elle ne se souvient pas avoir souffert d'effets secondaires et n'a jamais oublié le nom de sa pilule. Comme elle n'a pas oublié non plus les insultes de sa belle-mère lorsque celle-ci a su.

Peu importe, elle n'a plus eu d'enfants après 1966. Malgré la fatigue et sa volonté de ne plus tomber enceinte, Mireille n'a jamais songé à interrompre une grossesse : « J'ai vu mes belles-sœurs se faire avorter et souffrir. Je n'avais pas d'argent, cela me faisait peur. Et j'ai aimé mes enfants dès l'instant où je savais que je les attendais. »

Acette époque, la France regorge de femmes en déresse qui ne savent plus comment repousser leur mari et limiter le nombre d'enfants dans le foyer. En 1966, cela fait pourtant plus d'un an que le débat agite les milieux féministes, bien sûr, mais aussi politiques. Depuis le tout début des années 1960, on évoque mezza voce ce mélange de progestérone et d'oestrogènes qui permettrait de bloquer l'ovulation. Il paraît que cela tient du miracle...

Jusque-là les femmes se débrouillaient comme elles le pouvaient. Elles avaient recours à la méthode Ogino – nommée d'après le gynécologue japonais qui a déterminé le fonctionnement du cycle de l'ovulation –, consistant à prendre sa température pour déterminer sa période de fécondité probable et éviter les rapports à ce moment-là. Mais le procédé n'est pas infaillible. Comme ne l'est pas non plus celui du « coïtus interruptus » même s'il limite les risques. « On appelait ça "descendre du train en marche" »,

s'amuse Paulette, mère de cinq enfants, elle aussi heureuse bénéficiaire de la pilule. Il y a aussi la «capote anglaise», ce préservatif que la plupart des hommes rechignent à utiliser. Surtout lorsqu'il s'agit d'«honorier son épouse».

Aux Etats-Unis, la contraception hormonale est utilisée depuis quelques années déjà. Margaret Sanger, une infirmière née en 1879 dans une famille de onze enfants et dont la mère est morte en couches, s'est battue, sa vie durant, pour sauver les femmes du fléau des grossesses à répétition. Fervente militante du contrôle des naissances, fondatrice du Planning familial, elle revendique aussi la sexualité libre et le droit au plaisir. Une ignominie pour les milieux religieux...

Au début des années 1950, elle cherche un savant qui pourrait trouver une «formule magique». Katharine McCormick, biologiste de formation et veuve de milliardaire, va mettre ses moyens à sa disposition. Les milieux scientifiques savent que la progestérone a un effet bloquant sur l'ovulation. Un endocrinologue, le Dr Gregory Pincus accepte de mener les recherches. En 1956, des essais sont réalisés sur des... Haïtiennes et des Portoricaines. Ils se révèlent concluants.

Un an plus tard, Margaret Sanger peut annoncer la naissance de la première pilule, Enovid. Les choses vont assez vite aux Etats-Unis : le 23 juin 1957, Enovid est commercialisé... comme traitement contre les douleurs menstruelles. Il faudra attendre 1960, pour que la Food and Drug Administration, la haute autorité sanitaire américaine, autorise officiellement sa mise sur le marché en tant que contraceptif oral. Et patienter encore un peu pour qu'elle se répande dans tout le pays. Mais la révolution est en marche ! En 1962, plus de 1 million d'Américaines utilisent la pilule.



En France, où prévaut toujours la loi du 31 juillet 1920 «réprimant la provocation à l'avortement et à la propagande anticonceptionnelle», les milieux informés se prennent à rêver : «Et si cette pilule arrivait aussi chez nous ? Elle a bien été autorisée en Allemagne. Le Mouvement pour le Planning familial commence à installer, discrètement, des centres de contrôle des naissances dans quelques villes françaises, à Grenoble, à Paris... On y aide les jeunes femmes à accéder à la contraception. On leur donne des gels spermicides, des diaphragmes et, sous le manteau, cette pilule venue d'Amérique.

Ce que veulent la sociologue Evelyne Sullerot et ses amies féministes, c'est faire baisser le nombre d'avortements – clandestins, bien sûr – beaucoup trop nombreux et qui tuent les femmes. En 1962, on estime leur nombre à près de 1 million par an. Heureusement, les esprits évoluent. Pendant la campagne présidentielle de 1965, François Mitterrand s'engage, s'il est élu, à légaliser cette pilule miracle qui permet aux femmes de maîtriser leur fertilité. Personne n'est dupe, cependant : s'il a à cœur d'améliorer la condition féminine, il espère surtout capter leur vote. Les autres candidats y sont totalement hostiles. C'est impensable ! Quant à Charles de Gaulle, il préfère ne pas évoquer ce sujet, tabou pour un homme comme lui. Ne s'agit-il pas, après tout, d'une affaire de «bonnes femmes» ?

Une fois élu, le Général laisse, malgré tout, son Premier ministre gérer le dossier. Georges Pompidou est un homme ouvert et moderne, son épouse l'est plus encore. Pour avancer sur le sujet, le chef du gouvernement charge son ministre de la Santé, Raymond Marcellin, de commander des rapports : le premier à l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm),



Dans la salle d'attente du centre du Planning familial à Paris, en 1965. Ce lieu d'accueil et d'information sur la sexualité et le contrôle des naissances, le deuxième en France, a ouvert en toute discrétion quatre ans plus tôt.

sur les dangers éventuels de cette pilule ; le second à l'Institut national démographique, afin d'évaluer les conséquences sur le taux de natalité. La «commission pilule» rend ses conclusions en mars 1966. Elle n'a pas repéré de contre-indications majeures. Elle demande toutefois à l'Inserm de poursuivre ses recherches dans le but de prévenir des risques de cancer.

Après des mois de débats houleux à l'Assemblée nationale et au Sénat, une loi «relative à la régulation des naissances» est adoptée le 19 décembre 1967 et promulguée le 28 décembre. Elle abroge celle de 1920 et autorise la contraception, notamment la pilule. Le député de la Loire Lucien Neuwirth, qui a rédigé et porté avec conviction cette loi, reçoit des menaces de mort. La fille du «père de la pilule» est même exclue de son établissement scolaire privé...

Le Dr Bernard Crézé, gynécologue obstétricien, ancien directeur de clinique à Angers raconte : «Je me souviens que certains médecins catholiques étaient contre. Mais, malgré les croyances religieuses, beaucoup, à l'image de mon père, préféraient délivrer la pilule plutôt que poser des stérilets ou savoir que des avortements suivaient. Cela a été tellement formidable pour les femmes, il y a eu en même temps la libération des mœurs et tout a changé.» Paul VI lui-même a créé une commission au Vatican pour étudier la question. «Qu'auriez-vous fait à ma place ?» interroge alors le pape. Libéraux et conservateurs s'affrontent durement, mais le principe de la limitation des naissances est arrêté : tout plutôt que l'avortement. «Malgré tout, nous n'avons pas totalement réussi car il y a encore eu beaucoup d'interruptions de grossesse», regrette le Dr Crézé. Le nombre d'avortements tourne aujourd'hui autour de 200000 par an.

Depuis quelques années, les jeunes filles hésitent à prendre cette pilule que leurs grands-mères ont espérée et accueillie avec tant de soulagement. «Il y a plusieurs raisons à cette réticence, explique le gynécologue Patrick Cohen-Scali. Il y a les effets secondaires, mais, surtout, la pilule de troisième génération a pu apparaître dangereuse.» Des cas d'accidents vasculaires cérébraux, ont conduit depuis cinq ans les médecins à ne plus délivrer cette pilule de troisième génération, sauf exception. «Ce qui me choque aussi, renchérit le Dr Cohen-Scali, c'est de voir des très jeunes filles de 15 ans la prendre avant même d'avoir appris à connaître leur corps. D'autant plus que la pilule a un effet négatif sur la libido.» Malgré tout, elle reste aujourd'hui le moyen de contraception le plus fiable.

En 1967, la presse promettait l'arrivée prochaine de la pilule pour... les hommes. Et pourtant, c'est au mois de mars 2018 seulement que des chercheurs américains ont annoncé des essais concluants pour des contraceptifs oraux masculins. Enfin ! ●

L'HYMNE

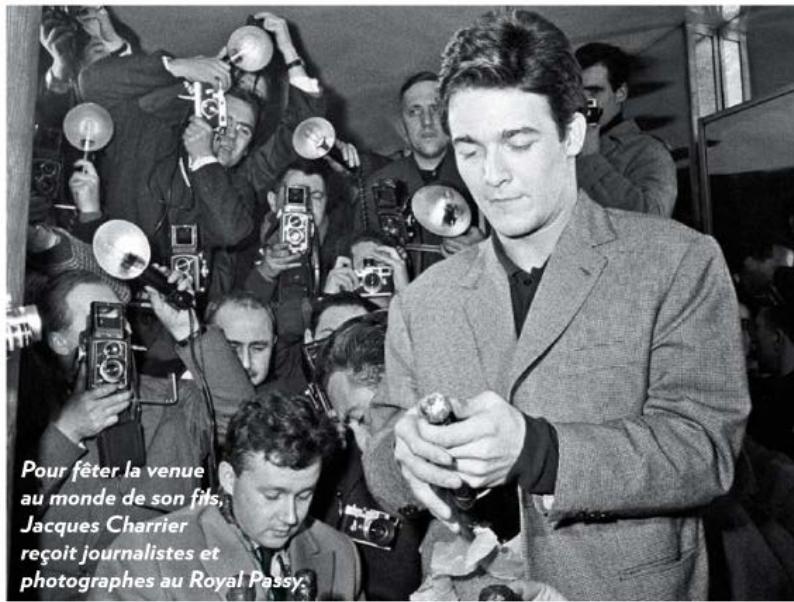


A LA LIBERTÉ

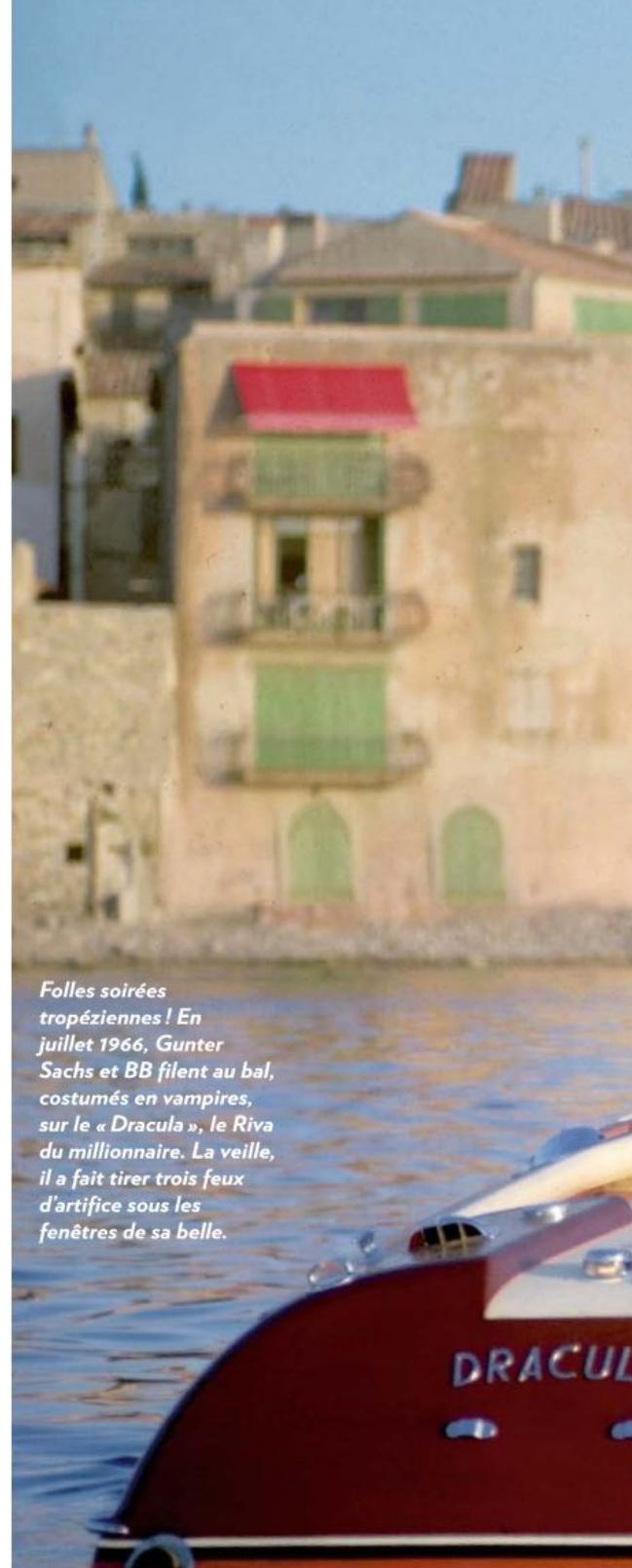
Brigitte Bardot vivait comme tout le monde en étant comme personne. Dans les années 1960, « la petite fiancée de Match » joue les hippies chics à Saint-Tropez et devient un sex-symbol international.

A 33 ans, « sans être impudique au fond », Brigitte avoue franchement que « c'est grisant » de poser « complètement nue au soleil » allongée sur le sable de la plage de La Madrague, sa propriété varoise.

PHOTO GHISLAIN DUSSART



Le 11 janvier 1960, Brigitte accouche de Nicolas, son fils unique. Au grand dam de l'actrice, sa naissance est un événement médiatique mondial.





« C'est l'histoire d'amour que j'attendais, confie Brigitte Bardot aux envoyés de Match venus couvrir, en exclusivité, son mariage à Las Vegas. Un vrai conte de fées. Gunter a le sens du merveilleux. » Elle a quitté le père de son fils trois ans auparavant et elle a papillonné de-ci de-là avant sa rencontre avec l'Allemand Gunter Sachs, héritier d'un empire industriel, sportif et amateur d'art, qui ne recule devant aucune folie pour séduire la star. Le « dernier des princes charmants » la couvre de milliers de roses et, pour lui, elle apprend la langue de Goethe. Le 14 juillet 1966, l'actrice et le playboy se disent « yes » à Sin City, la ville du péché, surnom de la capitale du jeu. Mais leur mariage fera long feu et ils divorceront en 1969, sans jamais se perdre complètement de vue – « Le mariage nous a séparés, le divorce nous a rapprochés », dira BB – jusqu'au décès du plus flamboyant de ses quatre maris, en 2011.

AMANTE, ÉPOUSE
OU MÈRE, TOUS
LES HOMMES SONT
À SES PIEDS



ENTRE BRIGITTE ET GAINSBOURG, L'AMOUR À LA FOLIE

*L'homme à tête de chou a su séduire
la plus belle femme du monde. Les deux
amants répètent « Bonnie and Clyde »
pour le « Bardot Show » qui
sera télédiffusé le jour de l'An 1968.*

PHOTO PATRICE HABANS



«Serge était ma passion et moi sa muse. Aucun autre homme ne compta plus que lui»



Etrangement, mon amitié avec Brigitte Bardot est liée à un drame. Le 2 décembre 1959, à 21 h 13, le barrage de Malpasset dans le Var cédait, submergeant Fréjus et tuant 423 personnes. Jeune reporter, j'eus l'idée de solliciter l'aide médiatique et financière de personnalités en vue de l'époque. Brigitte Bardot me reçut avec gentillesse. Très émue, elle m'écucha et spontanément signa un chèque d'un montant de 1 million de francs anciens pour les familles de victimes. Ainsi est née entre nous une complicité qui n'a pas pris une ride depuis cinquante-huit ans.

PAR CHRISTIAN BRINCOURT

Acette époque, Brigitte était mariée à Jacques Charrier. Elle était enceinte de huit mois et venait de signer le contrat de «La vérité», qui allait devenir son meilleur film. Henri-Georges Clouzot, tyrannique et intractable, n'avait pas retenu Jean-Paul Belmondo pour le premier rôle masculin. C'est Sami Frey qui l'obtint... Brigitte vivra une histoire d'amour torride avec son partenaire. Fou de rage, Jacques Charrier voulut interdire à Brigitte de faire le film au prétexte que le scénario allait déshonorer sa femme ainsi que lui et le reste de sa famille. Brigitte l'ignora. Le couple vécut des affrontements réels, jusqu'à une tentative de

suicide qui laissa des traces psychologiques importantes. La naissance était imminente. Charrier fut appelé sous les drapeaux en septembre 1959. La guerre d'Algérie était à son paroxysme. Le long-métrage «Babette s'en va-t-en guerre» sur le tournage duquel Brigitte avait rencontré son mari, sortit simultanément dans les salles.

Comme toutes les célébrités de l'époque, Bardot réserva une chambre à la clinique du Belvédère à Boulogne-Billancourt pour son accouchement. Mais elle n'avait pas imaginé la déferlante médiatique qui allait s'abattre sur elle ! Témoin de l'événement irrationnel, j'avais vu, depuis la mi-décembre 1959, des dizaines

de photographes de presse, des reporters radio français et étrangers, des caméramen de tous les pays commencer à planquer jour et nuit sur les trottoirs du 71 avenue Paul-Doumer, à Paris.

Les chambres de service du quartier furent louées à prix d'or. De là, des journalistes braquaient leurs télescopes sur les fenêtres de la star, en rêvant de les voir s'ouvrir. Mais les volets de fer restaient désespérément clos. Brigitte vivait prisonnière chez elle. Elle tournait en rond comme une lionne en cage. Sur le point de mettre au monde son enfant, elle vivait comme une bête traquée. Impossible pour elle de sortir,

à peine l'espace d'une demi-heure quotidienne pour prendre l'air. En 1996, dans ses Mémoires, « Initiales B.B. », elle écrira : « Devant ce raz-de-marée journalistique international qui en aucun cas ne m'aurait permis de partir en clinique au jour J sans une manifestation hurlante, flashante et horriante, mon médecin, mes parents, mon mari et moi-même dûmes prendre des mesures immédiates. Il fallait installer une salle d'accouchement dans l'appartement d'en face, réservé au bébé. »

Dehors, sur le trottoir, plus de 200 représentants de la presse internationale occupaient les lieux, 24 heures sur 24. Les voisins de la comédienne, furieux de cette invasion, faisaient régulièrement appel aux forces de l'ordre, sans grand résultat.

Dans la nuit du 10 janvier 1960 à 2h10, dans son salon transformé en unité médicale avec son médecin et trois infirmières, Brigitte mit au monde un beau bébé de 3,5 kg. Le lendemain matin, 11 janvier, « l'émeute » devant sa porte atteignit son paroxysme. Pas une voiture qui ne fasse hurler son avertisseur sonore en passant dans la rue, les bouquets de fleurs arrivaient par centaines. Jacques Charrier descendit au café du coin où l'attendaient des dizaines d'envoyés spéciaux et déclara : « J'ai un fils, il est grand comme ça [en écartant les bras] et s'appelle Nicolas, je suis le plus heureux des pères. » Ce que le monde ignorait, c'est la réaction de rejet de Brigitte, épaisse par les conditions surréalistes de cette naissance et toute l'agitation indécente autour d'elle, qui sembla dédaigner son nouveau-né. Elle l'écrira plus tard : l'arrivée rocambolesque de ce bébé était la cause directe d'une « bardolâtrie » invivable.

Nicolas sera élevé et éduqué par son père, mais des liens filiaux s'établirent entre elle et son enfant, qui ne seront jamais rompus. J'en fus le témoin au cours de l'été 1980. Venus passer quelques jours à La Madrague, nous avons assisté avec des amis à une scène d'une grande tendresse. Magnifique et solaire dans l'éclat de ses 20 ans, Nicolas était venu passer des vacances auprès de sa mère. Un matin, au cours du petit déjeuner, nous l'avons vu tel un chaton blotti contre Brigitte, si féline. Ils riaient et plaisantaient dans une complicité affective précieuse. Inoubliable !

On ne se rappellera pas non plus, sans émotion, la pluie de roses qui s'abattit quelques années plus tard sur La Madrague, lancée depuis un hélicoptère par Gunter Sachs, couronnement de la cour effrénée que fit le milliardaire allemand à la star française, lui demandant sa main dans la foulée. Brigitte, fascinée



Bardot en 1967. L'éternel féminin.

par ses extravagances, accepta, comme on fait sauter un jéroboam de champagne ! Un mariage hors norme l'attendait. Son futur mari proposa un tour du monde. L'actrice et le playboy embarquèrent sur Air France, sous un faux nom : Gunter devint un certain M. Sahatz et le billet de Brigitte avait été émis au nom de Mme Bordat. Première escale : Las Vegas, le 13 juillet 1966. Après quelques heures passées dans la capitale du jeu et des noces minute, Gunter choisit le 14 juillet pour passer la bague au doigt de sa promise. A 1 h 30 du matin, heure française, Bardot devint Mme Sachs, le jour de la fête nationale...

Le voyage se poursuivit en Polynésie, avec un passage obligé par Bora Bora. La nouvelle de leur mariage fut dévoilée et l'ensemble des journaux de la planète titra sur cette union très « people ». Certains notèrent que Brigitte se mariait tous les sept ans : Roger Vadim en 1952, Jacques Charrier en 1959, Gunter Sachs en 1966 !

Leur mariage leur procura de jolis moments, mais ils connurent des épisodes douloureux et traversèrent des tempêtes. Brigitte découvrit que son célèbre mari était aussi un époux volage... C'est ainsi que, contre toute attente, un certain Serge Gainsbourg entra dans son existence. En effet, au-delà de sa carrière au cinéma, Brigitte connaissait un très joli succès en chansons, parmi lesquelles « La Madrague ».

L'idée de composer pour l'actrice germa dans l'esprit de Gainsbourg, poète et bohème, en avance sur les modes. Il sollicita un rendez-vous qu'elle lui accorda, chez elle. Face à face, Serge et Brigitte étaient très intimidés l'un par l'autre. Le musicien se mit au piano et joua les premières mesures de « Harley-Davidson ».

Brigitte ne connaissait rien au monde de la moto et fredonna sans trop y croire « Je n'ai besoin de personne / en Harley-Davidson... Pour détendre l'atmosphère, Serge proposa une coupe de champagne. Alors Brigitte, imperceptiblement, se laissa aller. Avec insolence et sensualité, elle se mit à chanter ce qui allait devenir un énorme tube. Serge était heureux, Brigitte riait aux éclats. Le lendemain, il lui faisait livrer une caisse de dom-pérignon. Entre eux la glace était plus que rompue.

C'est au studio Barclay, avenue Foch, que fut enregistré le clip sulfureux où Brigitte, ses longues jambes gainées de cuissardes, chevauche la célèbre moto. A cette période de sa vie, l'échec de son dernier mariage la crucifiait. Elle avait un besoin viscéral d'être aimée, désirée, d'appartenir corps et âme à un homme qu'elle puisse admirer et qui la respecte. Entre Gainsbourg et Bardot commença un amour fou.

Quelques années plus tard, Brigitte me confia à propos de Serge : « Entre lui et moi ce fut une immense passion comme un incendie de forêt qui brûle tout. » Et elle me raconta la genèse de « Je t'aime moi non plus », œuvre qui fit scandale. Un soir, elle demanda à Serge de lui écrire la plus belle chanson d'amour au monde. Alors qu'elle allait s'assoupir, Gainsbourg créa la musique et les paroles uniques de cette ballade sulfureuse. Elle ne fut pas, comme on le croit, composée pour Jane Birkin, qui la chantera plus tard, mais bel et bien pour Brigitte, qui écrira : « De ce jour, de cette nuit, de cet instant, aucun autre être, aucun autre homme, ne comptera pour moi. Il était mon amour, me rendait la vie. Il me faisait belle. J'étais sa muse. » Ils enregistrent ensemble le titre chez Barclay, côté à côté, se tenant la main, sans autre témoin que le technicien du son. Cependant, au-delà de cette passion qui la dévorait, Brigitte restait l'épouse de... Gunter Sachs !

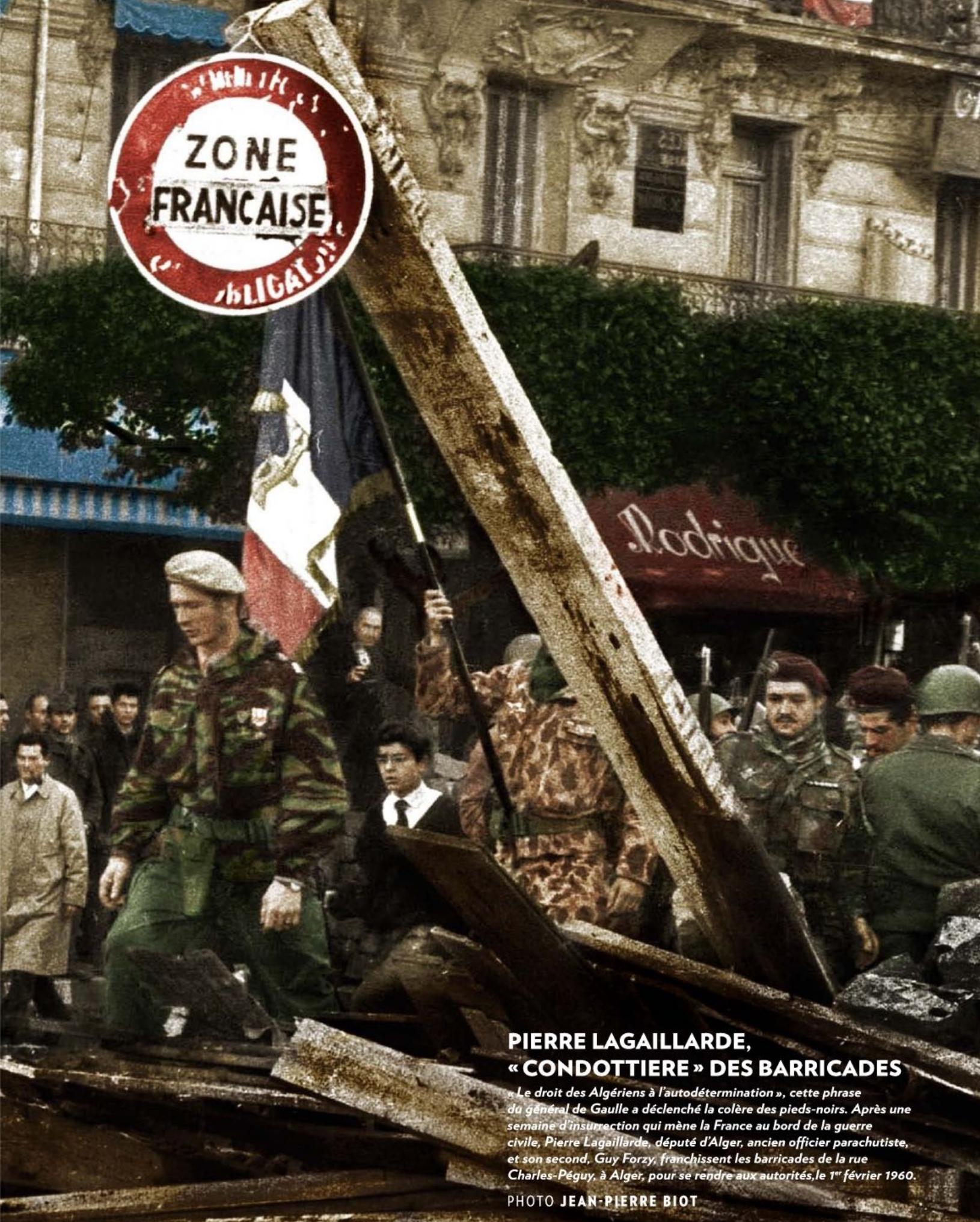
Un nouvel épisode très délicat se profila, à la veille de la sortie prévue du disque sur lequel devait se trouver « Je t'aime moi non plus », chanté par Brigitte et Serge. L'apprenant, Gunter menaça sa femme d'un scandale judiciaire à même de ternir définitivement son image si le titre était mis en vente et diffusé sur les antennes. Gainsbourg accepta donc de supprimer la chanson de son 33-tours. La bande originale fut enfermée dans les coffres de la firme Philips. En 1969, Serge offrit la balade à la nouvelle femme de sa vie, Jane Birkin, qui l'enregistra à son tour et en fit un succès mondial.

Gainsbourg est mort – seul – chez lui, rue de Verneuil à Paris, en 1991. Près d'une photo grandeur nature de Brigitte, toujours en place dans son salon noir. ●

DERNIERS BAROUDS POUR L'ALGÉRIE FRANÇAISE

De 1954 à 1962, la « guerre sans nom » aura surtout été la plus violente des guerres de décolonisation du XX^e siècle. Attentats, changements de régime, putsch militaire, etc., le conflit algérien a laissé des traces profondes de part et d'autre de la Méditerranée.





PIERRE LAGAILLARDE, «CONDOTTIERE» DES BARRICADES

«Le droit des Algériens à l'autodétermination», cette phrase du général de Gaulle a déclenché la colère des pieds-noirs. Après une semaine d'insurrection qui mène la France au bord de la guerre civile, Pierre Laguillaire, député d'Alger, ancien officier parachutiste, et son second, Guy Forzy, franchissent les barricades de la rue Charles-Péguy, à Alger, pour se rendre aux autorités, le 1^{er} février 1960.

PHOTO JEAN-PIERRE BIOT



Aïn Temouchent est pris de fièvre. La foule crie : « A bas de Gaulle ! Algérie française ! » Mais un mois plus tard, le 8 janvier 1961, le référendum en faveur de l'autodétermination est approuvé par 75,2 % des votants.



Applaudi par les uns, hué par les autres, le général de Gaulle effectue ce qui sera son dernier voyage en Algérie, du 9 au 14 décembre 1960.



L'heure est à la « pacification », en 1956. L'armée française lance l'offensive « Espérance » dans le massif du Guergour, en Kabylie. Deux médecins militaires soignent un soldat.

FACE AUX GÉNÉRAUX PUTSCHISTES, DE GAULLE RESSORT L'UNIFORME

Un « faux » coup d'Etat a porté le général de Gaulle au pouvoir le 13 mai 1958. Un « vrai » putsch saura l'en déloger. Les conjurés passent à l'acte dans la nuit du 21 au 22 avril 1961. Les légionnaires parachutistes du commandant Hélie Denoix de Saint-Marc prennent le contrôle d'Alger. Un « Conseil supérieur de l'Algérie » est institué. Mais l'armée reste loyale au pouvoir légitime. Le dimanche soir 23 avril, à la télévision, le président de la République, en uniforme, tonne : « Un pouvoir insurrectionnel s'est installé en Algérie par un pronunciamiento militaire. Ce pouvoir a une apparence : un quartieron de généraux en retraite ! Au nom de la France, j'ordonne que tous les moyens, je dis tous les moyens, soient employés pour barrer la route de ces hommes-là. J'interdis à tout Français et d'abord à tout soldat d'exécuter aucun de leurs ordres... » Le putsch avorte.



A Alger, Edmond Jouhaud, Raoul Salan, Maurice Challe et André Zeller, les quatre généraux putschistes chantent « La Marseillaise » au balcon du gouvernement général.







C'est déjà le temps des cercueils. On ramassera 2 000 douilles après la fusillade de la rue d'Isly. Ce n'étaient pas des tirs d'intimidation mais un massacre frontal et brutal au fusil-mitrailleur. Comme pour indiquer aux négociateurs du Front de libération nationale (FLN) algérien que l'armée française n'était pas à la botte des pieds-noirs... Les valises de ceux qui vont partir seront bientôt prêtes. L'historien Benjamin Stora constate que le silence fait sur cette tuerie « est un des exemples les plus marquants de la censure pratiquée pendant la guerre d'Algérie : comme pour beaucoup d'événements, le gouvernement français n'a jamais reconnu sa responsabilité ».

« HALTE AU FEU ! » TROP TARD, LA RUE D'ISLY EST JONCHÉE DE CADAVRES

Devant la grande poste de la rue d'Isly, à Alger, la manifestation des Français d'Algérie du 26 mars 1962 s'achève dans un bain de sang : 80 civils désarmés sont abattus par l'armée.

PHOTO RENÉ VITAL



Un homme et une femme regardent à l'horizon disparaître la terre d'Afrique... Les envoyés spéciaux de Match, Maurice Jarnoux et Dominique Lapierre, voient dans ce couple et leur enfant le symbole de l'exode des Français d'Algérie. François et Jeanine Cottene ne sont pourtant pas des pieds-noirs. Lui, faisait son service militaire et sa femme, institutrice, était venue le rejoindre. Mais ils ont aimé ce pays au point que, en plein conflit, ils y louent une petite maison. Nathalie, leur fille, y est née le 23 avril 1961, au lendemain du putsch d'Alger. Treize mois plus tard, ils devront partir.

POUR LES PIEDS-NOIRS RAPATRIÉS, C'EST « LA VALISE OU LE CERCUEIL »

Le 20 juin 1962, la famille Cottene est à bord du « Kairouan », paquebot de la Compagnie de navigation mixte, qui rallie la métropole depuis Alger.

PHOTO MAURICE JARNOUX



LA TRAGÉDIE DU GÉNÉRAL

« Je n'admetts pas l'insurrection. Je l'écraserai... »



Entre les barricades d'Alger et le putsch des généraux, un important comité se réunit à l'Elysée en présence de MM. Debré, Guillaumat, Delouvrier, Tricot, Jacomet, des généraux Ely, de Beaufort, Challe, Jouhaud, Gambiez et des principaux préfets d'Algérie.

PAR RAYMOND TOURNOUX

PARIS MATCH N° 967 DU 21 OCTOBRE 1967

ors du Conseil des ministres, des scènes pathétiques se déroulent à la présidence de la République. De Gaulle se confie : « En 1940, qui avais-je pour refaire la France ? Des bouts d'allumettes. Maintenant, j'ai la forêt entière. L'opinion française et internationale m'approuve. Les musulmans n'ont confiance qu'en moi. Comment pourrais-je abandonner ? »

Le général Challe expose ce qui suit : « Au point de vue militaire, nous avons obtenu des résultats, qui permettent une exploitation politique. Nous sommes en pleine guerre révolutionnaire. Les tueurs viennent de la population. Je ne peux séparer l'action politique de l'action militaire, sinon nos succès n'auront aucun sens. De Gaulle se fâche et, s'adressant aux membres du Comité : « Il faut s'en tenir rigoureusement à la politique du gouvernement. »

Le général Gambiez constate que « depuis la proclamation du droit à l'autodétermination, les masses musulmanes se demandent si nous resterons. D'où un très grand malaise ». M. Paul Delouvrier intervient : « Mon Général, je suis entièrement

d'accord sur la stratégie de votre politique. Je ne le suis pas forcément sur la tactique et les moyens. Mon devoir est de vous dire qu'il y a des risques d'explosion. Je reste prêt à assumer mes responsabilités, mais je devais vous avertir. »

A plusieurs reprises, le président de la République prend à partie les généraux, à propos de tel ou tel aspect de l'exposé de l'un ou de l'autre : « Vous n'y comprenez rien. Vous n'êtes pas capables de vous faire obéir. Tout va mal parce que mes ordres ne sont pas exécutés. » Il parle des « imbécillités qu'on lui raconte toute la journée » et il ne ménage guère les « colons » rendus responsables de beaucoup de malheurs.

Le chef de l'Etat résume le débat : « Le gouvernement a choisi sa politique par ma bouche. C'est l'autodétermination. Les Algériens choisiront leur destin. Cette politique est celle de la France entière. Rien n'est parfait. Je prends des décisions. Peut-être ne sont-elles pas parfaites. Mieux vaut exécuter des décisions imparfaites que d'être sans cesse à la recherche des décisions parfaites qui ne seront jamais exécutées. Ça va mal parce que je ne

suis pas obéi. Et maintenant, je vous dis "au revoir", Messieurs. Que chacun fasse son devoir. »

Sur le pas de la porte de son bureau, de Gaulle demande au chef d'état-major général de l'Air : « N'est-ce pas que j'ai raison ? » Jouhaud, le visage rouge et contracté, répond : « Non, mon Général, vous n'avez pas raison. » Quelques instants plus tard, de Gaulle réunit le Premier ministre, le ministre des Armées, le délégué général en Algérie et le commandant en chef. S'agit-il d'autoriser Massu à regagner Alger ? Le président de la République ferme les portes et dit : « Alors, nous n'allons pas nous dégonfler, n'est-ce pas ? »

Chef humain, doué de psychologie, habitué au maintien des troupes, le maréchal Juin demande à être reçu par de Gaulle : « Tu ne dois pas donner l'ordre de tirer [sur les insurgés]. C'est de la folie. Tu ne sais pas ce qu'est Alger. La ville grouille de provocateurs. Ces provocateurs tirent. Nous tomberons dans l'engrenage fatal. Les massacres succéderont aux massacres. Attends un peu, va... Ils iront boire l'anisette comme d'habitude... »

Le président de la République ne l'entend pas de cette oreille : « Je défends l'Etat, dit de Gaulle, j'ai toujours affirmé que l'Algérie déciderait elle-même de son avenir. Je ne puis admettre cette insurrection. Je l'écraserai. Il faut leur rentrer dedans. »

Le ton monte. Les éclats de voix franchissent les murs du cabinet présidentiel.

Juin : « Tu ne feras pas tirer. C'est une absurdité, même du point de vue militaire. »

De Gaulle : « Force doit rester à la loi. Ce sont des insurgés contre l'Etat. »

Juin : « Si tu ordonnes de tirer, je prendrai publiquement position contre toi. »

JUIN : « TU NE DOIS PAS DONNER L'ORDRE DE TIRER. C'EST DE LA FOLIE. TU NE SAIS PAS CE QU'EST ALGER. LA VILLE GROUILLE DE PROVOCATEURS »

Le président de la République rappelle le plus haut dignitaire de l'armée française à la discipline. Juin riposte dans le vocabulaire des corps de troupe : « Ton bâton de maréchal, tu peux te le f... Moi, j'ai gagné des batailles. »

Puis, saisi par l'émotion, de Gaulle s'épanche auprès de son vieux camarade de Saint-Cyr : « Tu vois, je viens de perdre mon frère Pierre... Voilà à quoi nous sommes tous exposés, d'une minute à l'autre. J'ai un pied dans la tombe. »

Le 29 janvier, revêtu de son uniforme, de Gaulle apparaît sur les écrans de la télévision. Le monde entier se donne rendez-vous à l'écoute, sur les chaînes nationales qui assurent le relais en direct : « Français d'Algérie, comment pouvez-vous douter que si, un jour, les musulmans décidaient librement et formellement que l'Algérie de demain doit être unie étroitement à la France, rien ne causerait plus de joie à la patrie et à de Gaulle que de les voir choisir, entre telle ou telle solution, celle qui serait la plus française ? L'organisation rebelle [...] prétend ne cesser le feu que si, auparavant, je traite avec elle, par privilège, du destin politique de l'Algérie, ce qui reviendrait à la bâtir elle-même comme la seule représentation valable, et à l'ériger par avance en gouvernement du pays. Cela, je ne le ferai pas. Je ne veux pas abaisser l'Etat devant l'outrage qui lui est fait et la menace qui le vise. Du coup, la France ne sera plus qu'un pauvre jouet disloqué sur l'océan des aventures. » De Gaulle accuse les coupables de rêver, « d'être des usurpateurs ». Il évoque la légitimité nationale qu'il « incarne depuis vingt ans ».

Le 31 janvier, d'Alger, le général Crépin téléphone à Paris. Il est torturé. Son compte rendu peint la situation sous le jour le plus noir : « Vous faites preuve d'un optimisme étonnant. Je ne sais si vous vous rendez compte réellement de la situation. Donner l'assaut avec les légionnaires allemands [il semble qu'une partie au moins des autorités se méfient en l'occurrence, des légionnaires italiens et espagnols, craignant qu'ils ne fraternisent avec les pieds-noirs], cela signifie ouvrir le feu, employer les lance-flammes, mettre en batterie les canons antichars, pour enlever les barrières des facultés. Il y a beaucoup de monde. Plusieurs centaines de civils iront au tapis, dont la moitié de femmes et d'enfants. »

A l'hôtel Matignon, M. Michel Debré ignore tout de ces ordres, transmis directement, à son insu. « C'est un crime, s'exclame-t-il.

Adjurations, prières arrivent à de Gaulle : « Ce serait terrible pour la France. Tirer sur une foule qui brandit des drapeaux tricolores. On ne vous le pardonnera jamais historiquement. »

Le président de la République : « Il faut en finir. Je défends l'Etat.

— Oui, il faut en finir, mais, de grâce, choisissez le moment. Ne lancez pas l'assaut au moment où la foule se trouve rassemblée. Il ne s'agit pas d'un fortin perdu dans le désert. Il s'agit d'un pâté de maisons qui abritent une population civile, des femmes, des enfants. Donner l'assaut pose des problèmes délicats. Quant aux parachutistes, il faut les comprendre et les excuser. Ils ont été habitués à tirer si longtemps sur les fellaghas qu'ils ne peuvent pas, brusquement, retourner leurs armes contre leurs compatriotes. Il faut faire confiance aux responsables qui sont sur place, tout en réaffirmant qu'en dehors de toute négociation avec le FLN, seule la politique d'autodétermination peut sauver l'Algérie. »

De Gaulle : « L'armée est dans le coup. Elle appuie Lagaillard. Ils ne me feront pas partir. J'agis pour le bien et la grandeur de la France.

L'OAS attaque : on compte six impacts de balles sur la DS présidentielle après l'attentat manqué du Petit-Clamart le 22 août 1962.



— Souvenez-vous qu'en Syrie, en 1941, Monclar a refusé de faire tirer les Français libres sur les troupes vichystes. Vous ne trouverez personne pour ouvrir le feu.

— Il suffit de trier les troupes sur le volet. Prenons des légionnaires. Ils s'en foutent ! Un moment arrive où le bistouri s'impose pour crever l'abcès. Liquidons cette affaire, liquidons ces gens-là. Vous verrez, le sang ne coulera pas. Ils gueulent, ce sont des lâches, des velléitaires. Pas un ne bougera. Tous des braillards.

— Vous courrez à la catastrophe, mon Général.

— Pensez-vous ! Mes renseignements à moi sont qu'il ne se passera rien. Ils n'iront pas jusqu'au bout.

— On pourrait fermer les yeux sur la fuite de Lagaillard en Espagne, ou bien lui permettre de s'engager dans la Légion étrangère.

— Ah oui ! Vous trouvez que c'est une excellente idée ? Eh bien, non !

— Ce sera Pucheu ! »

Et les douze lettres passent comme les douze balles qui fusillèrent l'ancien ministre de Vichy.

DE GAULLE : « TU VOIS, JE VIENS DE PERDRE MON FRÈRE PIERRE... VOILÀ À QUOI NOUS SOMMES TOUS EXPOSÉS, D'UNE MINUTE À L'AUTRE. J'AU UN PIED DANS LA TOMBE »

Sera-ce Budapest à Alger ? Encore quelques maigres minutes avant l'assaut... Stoïque, la mort dans l'âme, le général Crépin, en soldat, obéira. Il prévoit, au pire, 3000 morts. Il vit le martyre. Désober ? Obéir ? Le téléphone sonne. Le chef de l'Etat parle en personne. « Remettez la chose de vingt-quatre heures. Il s'agit de gagner une journée. » La « sombre attirance des choses qui donnent la mort » avait déclaré naguère de Gaulle. Parfois, la tentation effleure le Général de disparaître dans une suite wagnérienne. Cet artiste n'ignore point que la sortie de scène prendra un grand relief historique.

Miraculé du Petit-Clamart, le président de la République médite, quinze mois plus tard sur la fin de John Kennedy : « Son histoire est la mienne. Ce qui est arrivé à Kennedy, c'est ce qui faillit m'arriver. L'assassinat du président des Etats-Unis à Dallas ; c'est l'assassinat qui aurait pu abattre le chef de l'Etat français en 1960, 1961, 1962, à Alger, ou bien ici. Cela ressemble à une histoire de cowboys, mais ce n'est qu'une histoire d'OAS. ●

Avec le Concorde, le paquebot « France » et
le percement du tunnel du Mont-Blanc, Charles de Gaulle
veut mettre en avant le savoir-faire technologique
français et accroître le prestige du pays.

AU BONHEUR DES TRENTE GLORIEUSES

En décembre 1961,
dans les locaux
de Sud-Aviation, le
contremaître Elliot
met la dernière main
à la maquette de
la Super-Caravelle,
l'ancêtre du
Concorde, pour des
essais en soufflerie.





L'ENVOL DU BEL OISEAU BLANC

Sur la piste de Blagnac, c'est le début de l'opération Fox Whisky Sierra Sierra Tango, nom officiel, pour la sécurité aérienne, du premier vol d'essai du Concorde. Le prototype 001 décolle à 15 h 36, ce 2 mars 1969, avec à son bord André Turcat, commandant, Jacques Guignard, copilote, Michel Rétif, mécanicien, et Henri Perrier, ingénieur. Ce premier voyage fera trente-quatre minutes mais l'aventure du supersonique durera, elle, trente-quatre ans.

PHOTO CHARLES COURRIÈRES

*Service de bord
de première classe
et futuriste
pour les passagers
de la simulation
supersonique
Paris-New York...
à Toulouse!*

Le 2 mars 1969 à 16 h 10, c'est une explosion de joie à l'aéroport de Toulouse-Blagnac. Le Concorde vient de se poser après une demi-heure de vol. Un pari de sept ans est gagné : à la manœuvre, le général de Gaulle en personne qui, le 13 janvier 1963, suggère que l'avion supersonique franco-britannique s'appelle « Concorde ». Mais lors de sa présentation à la presse, une première maquette grandeur nature du « Concord » fut montrée. Emoi côté français. Polémique sitôt éteinte par le ministre anglais de la Technologie Tony Benn qui expliqua plein d'esprit : « Le Concord britannique s'écrira désormais avec un "e" comme excellence, England, Europe et entente. »



LE « FRANCE » RESSUSCITE LE LUXE TRANSATLANTIQUE

Le 8 février 1962, le « France » entre triomphalement dans le port de New York, après une traversée record de cinq jours. Symbole du redressement de notre pays après la Seconde Guerre mondiale, ambassadeur de l'art de vivre à la française, ce « joyau des océans » doit devenir la vitrine de notre économie auprès des Américains.

Raffinement et modernité sont les maîtres mots à bord : un équipage de 1000 personnes répond aux désirs de 2 000 passagers. Il y a douze ponts, deux piscines, un théâtre de 664 places, la salle à manger Chambord fait 770 m², un bar est orné d'aquarelles de Dufy, la verrerie est signée Daum, l'argenterie Christofle...



UN CHANTIER TITANESQUE DANS LES ENTRAILLES DU MONT-BLANC

Attention explosion imminente ! Sur un chantier de cette ampleur où l'on creuse la montagne à la dynamite, les risques sont grands pour les ouvriers. Vingt-trois d'entre eux y laisseront la vie.



*Ils s'embrassent !
Les équipes de forage
française et italienne font
jonction le 14 août 1962.
Le tunnel du Mont-Blanc,
long de 11,6 kilomètres,
passe à l'aplomb de
l'aiguille du Midi.
Inauguré le 16 juillet 1965,
il réduit drastiquement
les distances
entre Chamonix et
Courmayeur.*



A PARIS, DE L'ESSENCE

«À LA CARTE»

Après l'appel à la grève générale du 13 mai, les raffineries et les dépôts sont bloqués. Le spectre du manque de carburant provoque... la plus grande pénurie d'essence que la France ait jamais connue ! Les files d'attente s'allongent à proximité des rares stations-service qui délivrent le précieux liquide au compte-gouttes et sur présentation d'une autorisation prioritaire.

PHOTO ANDRÉ LEFEBVRE





MAI 68 LA FRANCE EN PANNE

Les étudiants veulent « l'imagination au pouvoir ». « Chiche ! » répond de Gaulle, qui disparaît. Un coup de maître qui met 1 million de Français dans la rue. Ce printemps-là, tout le pays défile... avant de partir en vacances !

UN MOIS DE GUÉRILLA URBAINE

Lundi 6 mai, le Quartier latin s'embrase.
La Sorbonne est évacuée et fermée.
Etudiants et forces de l'ordre se font face.
Costumes cravates contre uniformes, matraques
contre pavés arrachés aux rues. Les jeunes
révoltés se veulent solidaires du monde ouvrier,
attaquent l'« ordre bourgeois », réclament
plus de liberté. « Il est interdit d'interdire »,
clament-ils. Le mouvement fait tache
d'huile dans toute la France.





De l'autre côté des barricades, policiers, CRS et gardes mobiles affrontent la colère des manifestants avec des moyens peu adaptés à ce qui s'est transformé en véritable guérilla urbaine. Le bain de sang est évité, cependant, mais on comptera plus de 300 blessés parmi les forces de l'ordre et 422 arrestations, ce jour-là.

Le président de la République est accueilli par le général Massu à Baden-Baden.



Le 29 mai 1968, le Général provoque la panique parmi son entourage. Il s'est rendu, dans le plus grand secret, à Baden-Baden, quartier général des forces françaises en Allemagne, pour y rencontrer leur commandant, le général Massu. Un an plus tard, le 27 avril 1969, à Colombey-les-Deux-Eglises, Charles de Gaulle vote pour le référendum sur la régionalisation et la transformation du Sénat, sa tentative pour rajeunir « un vieux pays ». Le résultat est sans appel: c'est « non » à 52,41% ! Sa décision aussi: le 28 avril 1969, à 0 h 11, il annonce sa démission dans un communiqué laconique. Le 15 juin, Georges Pompidou devient le deuxième président de la République élu au suffrage universel direct.



DE GAULLE : BALADE IRLANDAISE POUR UNE FIN DE RÈGNE

Pour éviter d'être impliqué dans la bataille électorale qui

suit son départ, Charles de Gaulle part en Irlande le 10 mai.

Il désire découvrir la terre de ses ancêtres : le clan des

McCartan ! Chaque jour, avec Yvonne, il effectue de longues

promenades, comme ici sur la plage de Derrynane en compagnie de son aide de camp, François Flohic.

Daniel Cohn-Bendit, 23 ans, franco-allemand, étudiant en sociologie à l'université de Nanterre, dans la cuisine de son deux-pièces du XV^e arrondissement parisien, pendant les événements de Mai 68. « Je ne suis pas nécessaire, dans deux mois on ne me connaîtra plus », confiait alors le leader des contestataires à Match.

PHOTO GEORGES MELET



DANIEL COHN-BENDIT,
LA RÉVOLUTION EN KODACHROME

« Des photos ? Pour Match ! Une interview ? Ça va vous coûter cher... »

PAR PATRICK MAHÉ

Grève de l'imprimerie oblige, Paris Match est malgré lui à l'arrêt au printemps 1968. Un mois d'absence (entre le 18 mai et le 15 juin) dans les kiosques. Sorbonne assiégée, barricades rue Gay-Lussac, casques noirs des CRS et grenades lacrymogènes des gendarmes mobiles, mais aussi manches de pioche et lancers de pavés jalonnent ces tableaux d'insurrection urbaine dont le grand photographe Robert Doisneau tiendra un chef-d'œuvre (en couleur) et Gilles Caron un portrait résumant l'impertinence des étudiants frondeurs : celui de Daniel Cohn-Bendit toisant un policier de la préfecture.

Malin, l'œil bleu et le regard narquois, la parole facile et l'humour railleur, il coiffe la troïka des contestataires, dont Jacques Sauvageot, syndicaliste aux allures de séducteur, et le rondouillard Alain Geismar, plus politisé, complètent l'affiche. Dany dit «le Rouge» passe pour un idéaliste goguenard. Il sait aussi se montrer d'un réalisme calculé. Ainsi, quand Jean Durieux, alors grand reporter et bientôt chef des infos, lui propose un sujet pour Match, il ne s'embarrasse pas de fioritures...

«Des photos ? Pour Match ! Une interview ? Ça va vous coûter cher !

– Allons, donc !

– Cent mille balles ! » Sur un clin d'œil, il ajoute à mi-voix : « Pas pour moi. Pour la caisse du mouvement. »

Après quelques hésitations du rédacteur en chef alerté sur-le-champ – et qui maugréa : « A ce prix-là, on ne pourra bien-tôt plus travailler ! », rendez-vous est pris pour le dimanche matin. Et c'est ainsi qu'en veste de laine et pantalon de flanelle, Daniel Cohn-Bendit ouvre sa porte à Match. Une opportunité saisie à l'instinct pour faire entrer la « révolution » au sein du grand public. Il habite alors un deux pièces, près de la rue de Vaugirard, en plein XV^e arrondissement.



Sourire moqueur,
« Dany le Rouge » fait
face aux policiers,
le 6 mai 1968 à Paris.

Entrée sombre, bureau éclairé par une grande fenêtre, table ronde... S'y empilent journaux, affiches, tracts militants, mais aussi bol de café, baguette entamée, beurre fondu dans son emballage de papier. Au pied du lit, une lampe coiffée d'un abat-jour sans âge et des lectures de son temps traitant de marxisme et de classiques ouvrages des Presses universitaires...

Maître de lui-même, ironisant sur « les mœurs débridées de la presse capitaliste », Cohn-Bendit joue le jeu. Le lendemain, face aux étudiants réunis en A.G. à Nanterre, il anticipe habilement sur la parution à venir, s'empare du micro et amuse le tapis. « Avis aux journalistes : ma fiancée est à Val-d'Isère et je pars la rejoindre pour me marier... Ça fera des photos, non ? » Eclat de rire général. Puis, se tournant vers Durieux, présent dans l'assemblée : « Et vous savez avec quel fric ? Celui de la presse pourrie ! »

Stupéfaction dans l'assistance... Lui, toujours goguenard : « Pas pour moi. Pour la caisse du mouvement ! »

Paris Match n'en est pas quitte pour autant avec Dany le Rouge. A peine revenu

d'un voyage officiel du général de Gaulle en Roumanie, Durieux tombe nez à nez sur lui dans le hall du journal, rue Pierre-Charron. Cohn-Bendit l'interpelle : « Je dois aller en Allemagne. Tout de suite. Je n'ai pas de voiture. Tu m'emmènes ? »

Fort de sa double nationalité franco-allemande, il est sûr de passer la frontière sans encombre. Il est invité de l'hebdomadaire « Der Spiegel » qui prendra les frais du séjour à sa charge. Direction Francfort. Puis Berlin. En route, Dany s'assoupit ou feint de somnoler. C'est sa technique pour éviter de répondre aux questions et de déjouer une interview « off the record ».

Ne reculant devant aucune audace, il avance : « Dis donc, ton journal ne pourrait pas m'envoyer aux Etats-Unis ?

– Pour quoi faire ?

– Une enquête sur la question noire. [Le pasteur Martin Luther King vient d'être assassiné et les ghettos s'embrasent.]

– Pas bête.

– Ça bouge beaucoup autour de la guerre du Vietnam et sur les campus... Et puis, glisse-t-il dans un sourire entendu : « Ça me paierait des vacances ! »

Entre deux sommets, il écoute les nouvelles à la radio : « Ça pète à Paris ! C'est formidable ! A Berlin, ça démarre... »

– Tu veux foutre le bordel partout ?

– Partout ! »

Plus tard, après un meeting surchauffé, il appelle Geismar devant Durieux : « Mais qu'est-ce que vous foutez ? Vous n'êtes pas assez durs ! » Il raccroche et bougonne : « Ils sont mous, mous, mous... »

Retour. Au poste frontière, le sous-préfet lui annonce : « M. Cohn-Bendit, vous êtes indésirable sur le territoire français. » En guise de réponse, Dany le Rouge laisse éclater son rire métallique. ●

A lire : « Les dossiers secrets de Paris Match », de Jean Durieux et Patrick Mahé, éd. Robert Laffont.



AUX PREMIÈRES HEURES, NOS REPORTERS ÉTAIENT LÀ

Le dictateur cubain Fulgencio Batista est en fuite. Les « Barbus », les forces rebelles, entrent dans La Havane le 1^{er} janvier 1959. En voyages de noces sur l'île, nos journalistes Marie-Hélène Viviès et Daniel Camus assistent à la marche triomphale du « libertador » Fidel Castro. Dans les rues de la capitale en proie aux exactions, le photographe saisit ce duel au pistolet entre un partisan de la révolution et un policier batistain.

PHOTO DANIEL CAMUS

SERGE LENTZ, PRISONNIER DE CASTRO

« “Lave ta chemise”, me dit le prêtre... » Dernier geste du condamné avant l'exécution

PAR MICHEL LEBLANC

CUBA, SIGNE SA RÉVOLUTION

13 septembre 1961. Dix-huit mois après la révolution cubaine. Serge Lentz* travaille alors pour le magazine « Look ». Ce jour-là, Fidel Castro prononce un discours fleuve devant 200 000 personnes. Il annonce la fermeture des maisons closes et les souteneurs sont embarqués, manu militari, pour la prison. Les soldats vident les hôtels borgnes, propulsent les filles vers les camions de la rafle. Ailleurs, la police démolit les casinos. Le rideau tombe sur une époque où les touristes américains, fumant des cigares gros comme le coude et multipliant les mojitos et autres cocktails, venaient s'encanailler à La Havane. Apprenant que des miliciens fracassent les tables de jeu à coups de hache, Lentz décide d'aller en photographier les débris entassés à fond de cave de son hôtel, Le Capri. Soudain, une horde de « Barbudos » en treillis vert olive, déboule par l'escalier et s'empare du journaliste, distribuant horions et coups bas.

« On me conduit au siège de la police secrète militaire, via La Quinta, dans le quartier Miramar, raconte Lentz. Il y a là un civil, debout et un militaire campé devant une machine à écrire. L'interrogatoire commence. Le civil pose les questions entre deux gifles. Il me demande ce que je pense de la guerre d'Algérie, du communisme dans le monde... Je réponds que je m'en fous éperdument. Le soir, on me jette dans une cellule de 30 mètres carrés où s'entassent 64 personnes pour 24 lits ! Silence total. Les murs sont recouverts d'inscriptions tracées à la bougie : "Christ est vivant, Christ est sauveur". Et aussi : "Viva la Revolución cubana !" Dans un coin, je remarque des gosses, de 15, 16, 17 ans. Le reste des prisonniers ? Des hommes de mon âge, 26, 27 ans.

Deux heures plus tard, deuxième interrogatoire dans une salle de classe. On me fait asseoir sur un banc d'écolier face à trois officiers. Dans le peu d'espagnol que je comprends, je discerne le mot "paredón". Je traduis par "pardon" et me crois tiré d'affaire... Mais on me ramène dans la cellule silencieuse. À côté de moi, je remarque un prêtre. Nos regards se croisent.

Trois heures plus tard, nouvel interrogatoire... On me pose des questions sur l'idéologie marxiste tout en me donnant des coups de poing et de pied. Puis on me jette à nouveau au cachot où s'esquisse un dialogue laborieux avec le "chef de cellule" :

« Qu'est-ce que tu as fait ?

– Nada [rien].

– Si on t'a amené ici, c'est que tu as fait quelque chose !

– Non. Rien. La preuve, les juges militaires m'ont parlé de 'paredón'.

– Mon pauvre ami ! 'Paredón' signifie peloton d'exécution. Ici, nous sommes tous condamnés à mort, même les enfants que tu vois assis là-bas. Mais tu es le dernier rentré et nous devons tous y passer avant toi. »

Serge Lentz découvre alors qu'à Cuba on fusille de 25 à 30 prisonniers par jour. [...] Deux heures plus tard, les soldats viennent chercher trois hommes. Dans un coin de la pièce, à côté des inscriptions liturgiques, il y a une liste de noms gravés dans la pierre, une liste avec un titre : « Fusilados ». Fusillés. Le premier nom est celui d'un médecin, le Dr Yebra, le deuxième celui d'un journaliste canadien, Angus McNair. Les autres sont des noms cubains. Après le départ des trois condamnés, quelqu'un grave leur nom au bas de la liste. Comme toujours personne ne parle. Il se produisait une sorte d'acceptation cauchemardesque de la mort. Avant de mourir, à la demande du prêtre, le condamné lavait sa chemise et, le soir, il avait le droit de faire une partie de dames, le seul jeu qui se trouvait dans la cellule. Serge Lentz est resté trois jours parmi les prisonniers.

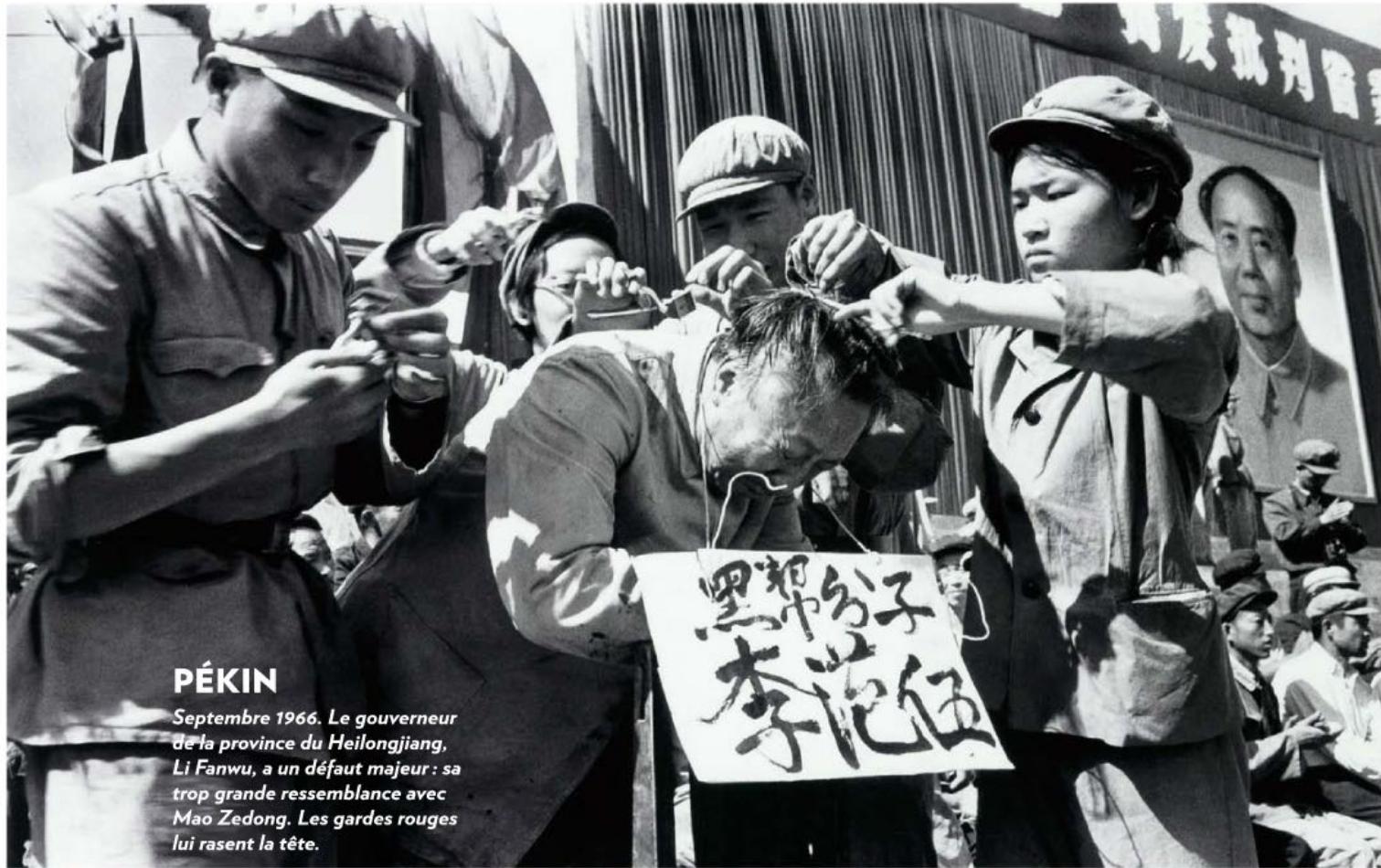
« Le matin, à l'aube, j'entendais les balles s'écraser contre le mur. Le troisième jour, le prêtre s'approche de moi et me dit : "Lave ta chemise." Mes genoux ont flanché. Je n'avais pas peur, mais je ne pouvais plus faire un pas. Les soldats me soutenaient. Ils m'ont conduit dans un petit bureau. Un lieutenant a ouvert un grand registre pour me faire signer sous mon nom. Je croyais vraiment que j'allais être fusillé. Je ne pensais qu'à une chose bizarre : "Je ne suis pas rentré à Paris depuis quinze jours. Que va-t-il se passer pour mon loyer ?" Et là, stupeur : ils m'ont traîné le long d'un couloir et ont ouvert une grande porte en bois. J'ai reçu un formidable coup de pied dans les fesses qui m'a projeté au bas des marches d'un petit escalier, sur un trottoir, devant une énorme Cadillac noire avec des coussins blancs. J'ai relevé la tête et me suis dit : "Quel mauvais goût !" C'était la Cadillac de du Gardier, l'ambassadeur de France. J'étais libre. »

Le soir même, Serge Lentz a compris ce qu'on lui reprochait. Dans la cave où il prenait des photos des tables de jeu fracassées, les contre-révolutionnaires avaient caché deux bombes. L'ambassade de France et le Quai d'Orsay avaient intercéder auprès des autorités révolutionnaires. Che Guevara l'a fait libérer. Personne d'autre que le reporter français – qui écrira souvent pour *Paris Match* – n'est jamais sorti vivant du quartier des condamnés à mort à Cuba... ●

* Auteur renommé (*« Les années sandwichs », « Vladimir Roubaïev... »*),

Serge Lentz est membre permanent du jury du *Prix Interallié*.

Extrait du livre *« Les reporters »*, de Christian Brincourt et Michel Leblanc, éd. Robert Laffont (1970).



PÉKIN

Septembre 1966. Le gouverneur de la province du Heilongjiang, Li Fanwu, a un défaut majeur : sa trop grande ressemblance avec Mao Zedong. Les gardes rouges lui rasent la tête.



Hymnes à la liberté ou Révolution culturelle

1963... Quinze ans déjà que le monde « libre » tolère l'enclavement de Berlin derrière le rideau de fer construit méthodiquement. Du 23 juin au 3 juillet, le président Kennedy entreprend une sorte de tournée des partenaires américains à l'Otan. L'Irlande de ses racines, la Grande-Bretagne, l'Italie et la RFA, la République fédérale allemande, sont au programme. Mais aussi Berlin, l'ex-capitale divisée en quatre secteurs d'occupation, trois à l'ouest – américain, britannique et français – et un à l'est, le soviétique.

En pleine guerre froide, campé au balcon de l'hôtel de ville de Schöneberg, JFK dénonce le « mur de la honte ». Un mur hautement sécurisé (302 miradors, 14 000 gardes, 600 chiens), érigé par l'URSS en 1961, afin de juguler l'exode croissant des Allemands de l'Est vers l'Ouest. Soudain Kennedy s'écrie : « Ich bin ein Berliner ! » (« Je suis un Berlinois »), une façon de marquer les esprits face à l'emprise communiste.

Au-delà du Nouveau Monde et de la Vieille Europe, une autre tragédie se joue dans la Chine de Mao, en 1968. Sentant sa position compromise au sommet de l'Etat, le Grand Timonier, sorti victorieux de la Longue Marche vingt-huit ans auparavant, instaure une immense chasse aux sorcières. Partout, ses gardes rouges assaillent les autorités soupçonnées d'activités « contre-révolutionnaires ». C'est la Révolution culturelle. Les suspects subissent l'infamie de la pancarte autour du cou, qui affiche leur nom et leur « crime », avant l'exécution publique.

La décennie s'achève par le printemps de Prague, un remake de l'insurrection de Budapest en 1956. Là encore, l'Armée rouge et ses alliés du pacte de Varsovie reprennent la rue aux manifestants. Exit le « socialisme à visage humain » prononcé par Alexander Dubcek... Il mettra vingt et un ans à imposer la révolution de velours avec le dramaturge Vaclav Havel. ● P.M.



BERLIN-OUEST

Visite hautement symbolique du président américain le 26 juin 1963. Accompagné de Willy Brandt, maire-gouverneur de Berlin-Ouest, Kennedy quitte l'estrade aménagée pour lui permettre d'admirer la porte de Brandebourg, située à l'Est. Un panneau jaune, installé de l'autre côté du Mur, l'interpelle sur le non-respect des engagements de démilitarisation et de dénazification de la RFA.



BÉNIE SOIT LA TERRE SAINTE

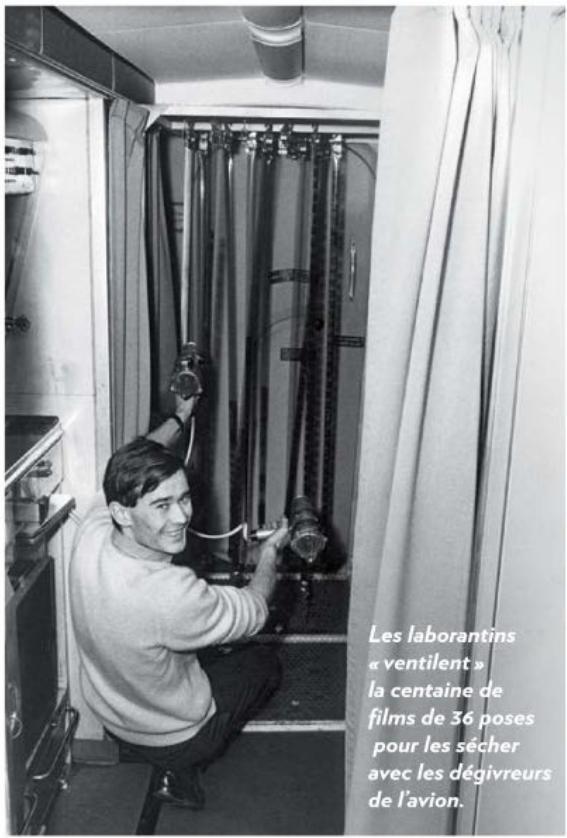
Aucun pape avant lui n'avait effectué de pèlerinage sur les lieux de la vie et de la Passion du Christ. Du 4 au 6 janvier 1964, Paul VI se rend en Palestine. Et pour suivre le premier voyage d'un Souverain Pontife en avion, Paris Match affrète le sien.



POUR LA PREMIÈRE FOIS UN PAPE CONSACRE LES EAUX DU LAC DE TIBÉRIADE

Lorsqu'il ouvre les bras, la foule des photographes se jette dans l'eau devant Paul VI pour immortaliser l'instant. Plus inspiré que ses confrères, Roger Picherie de Match a, quant à lui, loué une barque de pêcheurs. Ce recul lui permet de donner un sens biblique à la scène dont il devient un témoin privilégié : le Saint-Père semble accorder sa bénédiction à ces apôtres des temps modernes !

PHOTO ROGER PICHERIE



Les laborantins «ventilent» la centaine de films de 36 poses pour les sécher avec les dégivreurs de l'avion.



C'est au moment même où les roues de l'avion touchent la piste d'Orly que s'est écrit le dernier mot de la dernière légende.

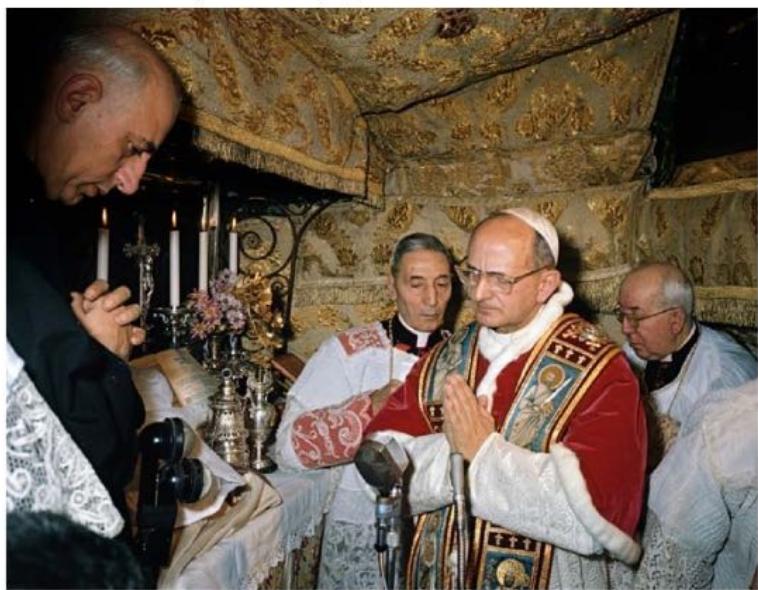




Au pied de l'avion d'Air France la plus grande équipe d'envoyés spéciaux jamais réunie par un organe de presse : 60 journalistes, dont 25 photographes.



Le week-end pour réaliser un journal en plein ciel, à 900 kilomètres à l'heure ! C'est le défi du directeur, Roger Théron, lancé aux collaborateurs de Match. Décollage de la Caravelle spécialement affrétée et transformée en salle de rédaction, vendredi 3 janvier 1964, à 16 heures. Retour prévu dimanche soir à minuit. A une époque où la télévision ne connaît pas encore les retransmissions en direct, les lecteurs découvrirent ainsi les images du pèlerinage de Paul VI en Terre sainte en même temps que les téléspectateurs. Afin que ce numéro souvenir (n° 770 daté du 11 janvier) puisse paraître dès le mercredi, il a fallu développer les films, tirer les photos, rédiger et taper tous les textes (250 feuillets au total) et mettre en page à bord durant les cinq heures et demie qu'a duré le voyage de retour. La semaine suivante, un cahier spécial de 32 pages reviendra, en couleur, sur l'événement.



A Bethléem, le lundi 6 janvier, le pape prie dans l'intimité de la grotte de la Nativité, considérée comme le lieu de naissance du Christ, l'un des sites chrétiens les plus sacrés. Un seul photographe, le nôtre, a pu pénétrer dans le sanctuaire de 10 mètres sur 3 avec le Saint-Père.





ETATS-UNIS DU BONHEUR AUX ENFERS

L'Amérique s'est choisi John F. Kennedy pour la guider dans les heures difficiles de la guerre froide. Le principal atout de ce chef de l'Etat né au XX^e siècle : un charme magnétique.



**DALLAS,
22 NOVEMBRE 1963.
DANS QUARANTE-
CINQ MINUTES
JFK SERA MORT**

Il est 11 h 45 quand les Kennedy débarquent à l'aéroport Love Field de Dallas : Jackie est accueillie avec un bouquet de roses rouges. John offre au public ses dernières poignées de main. A 12 h 30, il sera abattu.

PHOTO ART RICKERBY

JACKIE, LES ENFANTS ET LA FRATRIE... UN CLAN COMME BÉNI DES DIEUX

Photo de famille à Hyannis Port, le 14 août 1963.
Le couple Kennedy accompagné de ses enfants,
Caroline et John Jr, pose avec une partie seulement
de leur impressionnante ménagerie : Shannon,
l'épagneul irlandais, le terrier gallois Charlie, le
berger allemand Clipper et les chiots de Pushinka
et Charlie. Manquent à l'appel : Tom Kitten
le chat, Zsa-Zsa le lapin, Bluebell et Marybell
les perroquets, Billie et Debbie, les deux hamsters,
le cheval Sardar, Macaroni, Tex et Leprechaun,
les trois poneys !





Trois frères sourient au succès, en 1960 à Hyannis Port. De g. à dr. : John, l'aîné des trois, surnommé Jack, récemment élu président des Etats-Unis ; Robert, dit Bob, son plus proche conseiller et futur procureur général ; et Edward, alias Ted, le benjamin des neuf enfants de Joe et Rose Kennedy, qui deviendra sénateur du Massachusetts de 1962 à sa mort, en 2009.



*Garçonnet facétieux,
John Jr est le roi en culottes
courtes de la Maison-
Blanche. Quand, en
novembre 1963, Stanley
Tetrick du magazine
« Look », arrive dans le
bureau Ovale, l'héritier
Kennedy a disparu.
« Où est-il, le petit lapin ? »
demande le président.
Et s'entendant appeler par
le photographe, l'enfant
surgit de sous le Resolute
Desk, le bureau à
caissonnages en bois
sculpté, cadeau de la
reine Victoria aux Etats-
Unis en 1880.*





LE SALUT MILITAIRE DE JOHN-JOHN AU PÈRE ASSASSINÉ

Aux côtés de Jackie voilée de noir, ses deux beaux-frères, Ted et Bob, se recueillent pendant les funérailles du président, le 25 novembre 1963, au pied des marches de la cathédrale Saint-Matthew, à Washington. Jackie tient par la main Caroline, 5 ans. Aux premières notes de « The Star-Spangled Banner », l'hymne national, John-John, 3 ans, se met au garde-à-vous.

Comme tous les orphelins, John-John grandit dans l'espoir secret de retrouver son père

PAR OLIVIER ROYANT

Après quelques mois à New York, l'horizon s'est éclairci. La vie reprend ses droits. Jackie ne pleure plus la nuit. Elle fume sans discontinuer mais a cessé de boire. Elle ne place plus « Jack » de façon obsessionnelle à tout bout de phrase. John a remarqué cette nouvelle étincelle de vie revenue dans le regard de sa mère, qui annonce des jours meilleurs. Ça le ravit.

Dans les pires moments du deuil, la bonne humeur de l'enfant est restée inébranlable.

Au printemps 1964, dans le secret le plus total, Jackie accorde une série d'entretiens à l'historien Arthur Schlesinger, ami de son mari, le Saint-Simon des années Kennedy. Jackie ne laissera ni autobiographie ni Mémoires, mais elle parlera librement avec cet homme de confiance. A une condition : ses paroles seront réservées à la postérité. Ce témoignage inédit ne pourra être publié que vingt ans après sa mort ! Jackie n'aime ni la presse ni les révélations tapageuses. Mais elle est parfaitement consciente de son devoir d'information envers les générations à venir. Elle décrit sa vie de première dame et la journée maudite à Dallas. Elle veut s'assurer que JFK restera dans l'Histoire comme un grand président. Elle refuse que ses infidélités conjugales viennent éclipser ses réussites politiques.

Ces conversations intimes sont restées secrètes près de cinquante ans, jusqu'à leur publication en 2013. De son vivant, l'ex-première dame ne mentionnera plus jamais l'assassinat. Sur l'une des bandes enregistrées, on entend clairement John faire irruption dans la conversation. Il

tripote le micro de l'enregistreur. L'historien l'interroge alors.

« Tu te souviens de ton papa ?

– Oui.

– Où est-il ?

– Il est au paradis.»

Le 22 novembre 1964, John et Caroline découvrent avec stupéfaction des photos de leur père placardées sur tous les bus new-yorkais. A Manhattan, les vitrines sont bordées de noir. Les kiosques à journaux commémorent l'événement. C'est le premier anniversaire de Dallas, émotionnellement, l'Amérique ne s'en remet pas. John et Caroline devront s'y habituer. Il n'y a pas d'échappatoire. Dallas revient toujours.

Deux ans plus tard, lors d'un autre 22 novembre, Jackie vient prendre son fils à la sortie de l'école. Ensemble, ils remontent tranquillement à pied la Cinquième Avenue lorsqu'un petit groupe d'écoliers qui s'est formé et les a suivis les alpague. « Ton papa est mort, ton papa est mort », scande l'un des enfants sur un ton narquois avant d'être repris en chœur par tous les autres. Agrippé au bras de sa mère, les poings serrés, John est resté silencieux. Ce n'est pas la première fois qu'il essuie des moqueries à l'école, il s'y est habitué. Il est à la fois l'orphelin et le fils du président. On le juge doublement différent des autres.

Déjà proches auparavant, Jackie et Bobby sont désormais soudés par la détresse. Ils rejettent Dallas. Le choc et le chagrin causés par l'assassinat les poussent à passer plus de temps ensemble. Ils parlent des nuits entières. La terrible proximité du drame et du désir a fini par faire naître entre eux une inavouable liaison. Ce que les enfants ont pris pour

John Jr ne survivra que vingt-cinq ans à son père. Il se tue en avion à l'été 1999.



Le président et son fils sous les colonnades de la Maison-Blanche en 1963.



de la tendresse est une relation intime entre leur mère et Bobby. Le cercle des proches bruit de sous-entendus mais se tait. La bonne société se met à jaser. « Il aurait fallu être stupide, aveugle et sourd pour ne pas se rendre compte qu'il se passait quelque chose entre ces deux-là », diront certains.

Qui sont-ils pour juger cette indissoluble intimité qui s'est nouée entre la belle-sœur et son beau-frère ? Ils apparaissent ensemble dans les dîners caritatifs, occupés à lever des fonds pour la bibliothèque à la mémoire de JFK et chez Jackie à New York. Rien de scandaleux à voir l'ex-ministre de la Justice sortir tôt le matin de l'immeuble de sa belle-sœur. Il sera passé embrasser Caroline et John avant l'école. Comme à la Maison-Blanche, l'omerta journalistique n'écorne pas encore le mythe Kennedy. Pendant la semaine de Pâques, tandis qu'Ethel, l'épouse modèle de Robert, restée à Washington, garde John et Caroline et s'occupe de sa famille nombreuse qui s'agrandit sans cesse, Bobby et Jackie partent en vacances à Antigua. Leurs compagnons de voyage, d'anciens membres de l'administration Kennedy, les observent médusés se parler au creux de l'oreille et partir pour de longues promenades sur la plage, main dans la main. Un peu plus tard, à la Jamaïque, ils partagent la même chambre. En décembre, la même année, une voisine de La Guedida, le domaine des Kennedy à Palm Beach, surprise dans le jardin de la propriété Jackie en monokini et son beau-frère tendrement enlacés avant que le couple ne rentre dans la maison. Quand un ami demande à Jackie de décrire ses sentiments pour Bobby, elle répond : « Je me jetterais par la fenêtre pour lui. » Les fréquentes visites de Bobby à Jackie n'échappent ni aux

voisins ni au Secret Service. Quand Jackie assure qu'elle et ses enfants n'ont nul besoin d'un garde devant leur immeuble du 1040 Cinquième Avenue entre 23 heures et 7 heures du matin, il ne fait aucun doute qu'elle veut protéger des regards les allées et venues de Bobby. Caroline voit dans la présence régulière de son oncle à la maison le gage d'affection d'un homme qui, au nom de son frère disparu, semble s'occuper plus de ses neveux que de ses propres enfants. John apprécie cette présence paternelle dont il a tant besoin. Uncle Bobby s'implique dans son éducation et lui enseigne à la dure les règles de la fratrie et du clan Kennedy dont il est le nouveau chef. Il devient un être central de sa vie.

Sur les pistes d'Aspen dans le Colorado, Bobby a réuni autour de lui toute sa tribu. Les photographes immortalisent les batailles de boules de neige entre cousins. John est sur les skis comme dans la vie, drôle et aventureux. Il est aussi casse-cou, intrépide et étourdi. Les premières chutes sont douloureuses. « Un Kennedy ne pleure jamais », lui martèle oncle Bobby en ordonnant à son neveu de se relever. « Ce Kennedy-là pleure ! » rétorque John avec un sens précoce de la repartie.

Quand l'enfant grandit, Bobby lui parle des gamins déshérités de Harlem qu'il a rencontrés pendant ses campagnes électorales. Leurs familles habitent des logements vétustes aux fenêtres cassées où pénètre le froid glacial des hivers new-yorkais. John est ému. Il annonce qu'il va travailler pour leur remplacer les vitres. En attendant, il veut bien leur donner tous ses jouets. John est doué de compassion. Il a le cœur sur la main et prête attention aux autres.

L'absence de père est un handicap cruel pour démarrer dans l'existence. John, l'orphelin, comme les autres enfants dans sa situation, grandit avec l'espoir secret de retrouver son père.

Il multiplie les stratégies de retrouvailles ou d'identification en attendant, peut-être un jour, de tout faire pour l'effacer de sa vie et ne pas revivre la souffrance de la perte. Dans l'appartement de Jackie, John accueille chaque nouveau visiteur en le guidant dans un couloir vers un mur où est accroché un planisphère piqueté de petites punaises colorées. Chaque tête d'épingle de couleur marque une destination où JFK s'est rendu durant sa présidence. Une ville, un pays où le héros a laissé sa marque.

« Vous voyez ces épingle ? s'exclame-t-il, Mon papa est allé dans tous ces endroits. » Si une lueur d'intérêt apparaît dans l'œil de l'invité il ajoute : « Voulez-vous entendre mon père parler ? » Alors le garçonnet prend le visiteur par la main et le conduit

dans sa chambre où il conserve fièrement à côté de son électrophone une collection complète de disques des discours de JFK. C'est pour les invités une expérience troublante que d'écouter ces paroles d'outre-tombe d'un président défunt en compagnie de son jeune fils. « Nous n'aurions jamais dû donner à John le nom de son père », répète souvent Jackie.

Pourtant, toutes les occasions sont bonnes pour rapprocher John de son père, pour ne pas qu'il l'oublie. Une virée en bateau à Hyannis Port avec oncle Ted sur le voilier du président lui donne le goût de la mer et des régates. A l'école, le port obligatoire de la cravate sera pour l'écolier l'occasion de revêtir avec fierté le pince-cravate porte-bonheur du PT-109 [patrouilleur sur lequel JFK a servi pendant la Seconde Guerre mondiale]. ●

Extrait de « John, le dernier des Kennedy »,
d'Olivier Royant, éd. de L'Observatoire.





VIETNAM LA MORT EN FACE

Chaque semaine, à la télévision, les Américains voient leurs enfants mourir pour des collines sans nom : cote 875, 881... La jungle asiatique est devenue un bourbier pour les soldats. L'opinion publique s'émeut.



LE DERNIER SOUFFLE DES G.I.

Le 30 avril 1967, la côte 881 entre dans l'Histoire : arrivés au sommet, les hommes du 3^e Régiment des marines sont pris sous le feu des Viêt-cong. Les Américains perdent 150 hommes. La main sur Rock, son ami agonisant, l'infirmier Vernon Wike inspecte les alentours avant de se lancer à l'assaut de la colline en hurlant.

PHOTO CATHERINE LEROY

Vernon Wike n'est jamais vraiment revenu du Vietnam. En 2005, âgé de 58 ans, l'ancien vétéran vit seul dans une chambre minuscule, à Prescott dans l'Arizona. La guerre lui a laissé de très graves séquelles psychiques. Deux jours après cette séance photo, réalisée par Catherine Leroy trente-huit ans après celle de la colline 881, Vernon a été hospitalisé d'urgence pour une phlébite qui lui a laissé tout son côté gauche paralysé.



Quand les fantômes de la guerre s'invitent à la maison

PAR RÉGIS LE SOMMIER



Quatre marines évacuent leur chef d'équipe, Leland Hammond, mort sous le feu ennemi pendant l'opération « Prairie » de 1966, et passent devant Catherine Leroy caméra à la main.

Elle est posée sur ses genoux. Il l'a regardée des centaines, des milliers de fois peut-être. Assis dans son fauteuil, dans un coin de la pièce minuscule dans laquelle il vit à Prescott, dans l'Arizona, Vernon Wike s'attarde encore devant la photo. Sa photo. Elle fait partie d'une série de clichés de la colline 881 où il a le rôle principal. En lui rendant visite, en 2005, la photographe Catherine Leroy

lui en a apporté de grands tirages. Elle les avait elle-même placés délicatement sur le haillon arrière de la voiture lorsque je suis venu la chercher à Santa Monica, dans sa petite maison située en contrebas de la 405, l'immense artère qui parcourt Los Angeles du nord au sud. Catherine Leroy, l'une des premières femmes photographe de guerre, avait depuis longtemps rangé ses boîtiers pour se consacrer à une activité de vente de sacs à main sur Internet. Pour la profession, elle avait disparu. En la retrouvant ce jour-là, j'ai eu l'impression que je lui rendais la vie. Nous partions retrouver ceux qui figuraient autrefois sur ses photos et celle de son confrère du magazine « Life », Larry Burrows, des visages surpris dans la douleur ou l'exaltation. Pour elle, cela signifiait se replonger, trente ans après, dans l'âge d'or du photojournalisme, celui où le photographe vivait avec le soldat et

l'accompagnait en première ligne, quitte à y laisser la vie, à l'image de Larry Burrows. Catherine s'en était sortie, avec une trentaine d'éclats d'obus dans le corps tout de même. Pas de quoi anéantir sa joie de vivre et son énergie. Elle était enchantée de partir pour un nouveau « road trip » qui, hélas, serait son dernier. Catherine Leroy est morte un an plus tard, des suites d'un cancer. Ce voyage était donc pour elle une conclusion.

Vernon aussi est heureux. Lorsqu'il a revu Catherine, il l'a serrée longtemps dans ses bras. Elle a été surprise de voir qu'il a beaucoup de mal à marcher. « Je souffre d'une dégénérescence des os, a-t-il expliqué. A 58 ans, j'ai le squelette d'un vieillard de 80 ans. » Vernon est apparu les bras couverts de tatouages guerriers, de ceux qu'on fait à 20 ans quand on est soldat et qu'on regrette toute sa vie, surtout lorsque la peau se flétrit avec l'âge. Lors de leur précédente rencontre, dix ans auparavant, Vernon n'en portait aucun. « J'en ai 19 en tout, a-t-il dit en remontant ses manches. Là, sur mon bras droit au-dessous du caducée, il y a les noms de mes camarades morts au Vietnam. » Lorsqu'il enlève sa chemise pour les montrer pendant la séance photo, sa peau très pâle et les tatouages lui donnent l'air d'un fantôme décoré de guirlandes. Chez lui, c'est si petit qu'il y a juste assez de place pour un lit, un fauteuil, une table en contreplaqué et l'énorme boîte de médicaments qui ne le quitte pas. L'air empeste le chewing-gum à la cannelle. En fait, ce n'est que du provisoire, une piaule à 325 dollars par mois, dénichée en urgence quand sa maison a brûlé le 23 décembre dernier.

QUATRE MARIAGES ÉVAPORÉS DEPUIS QU'IL EST RENTRÉ DU VIETNAM

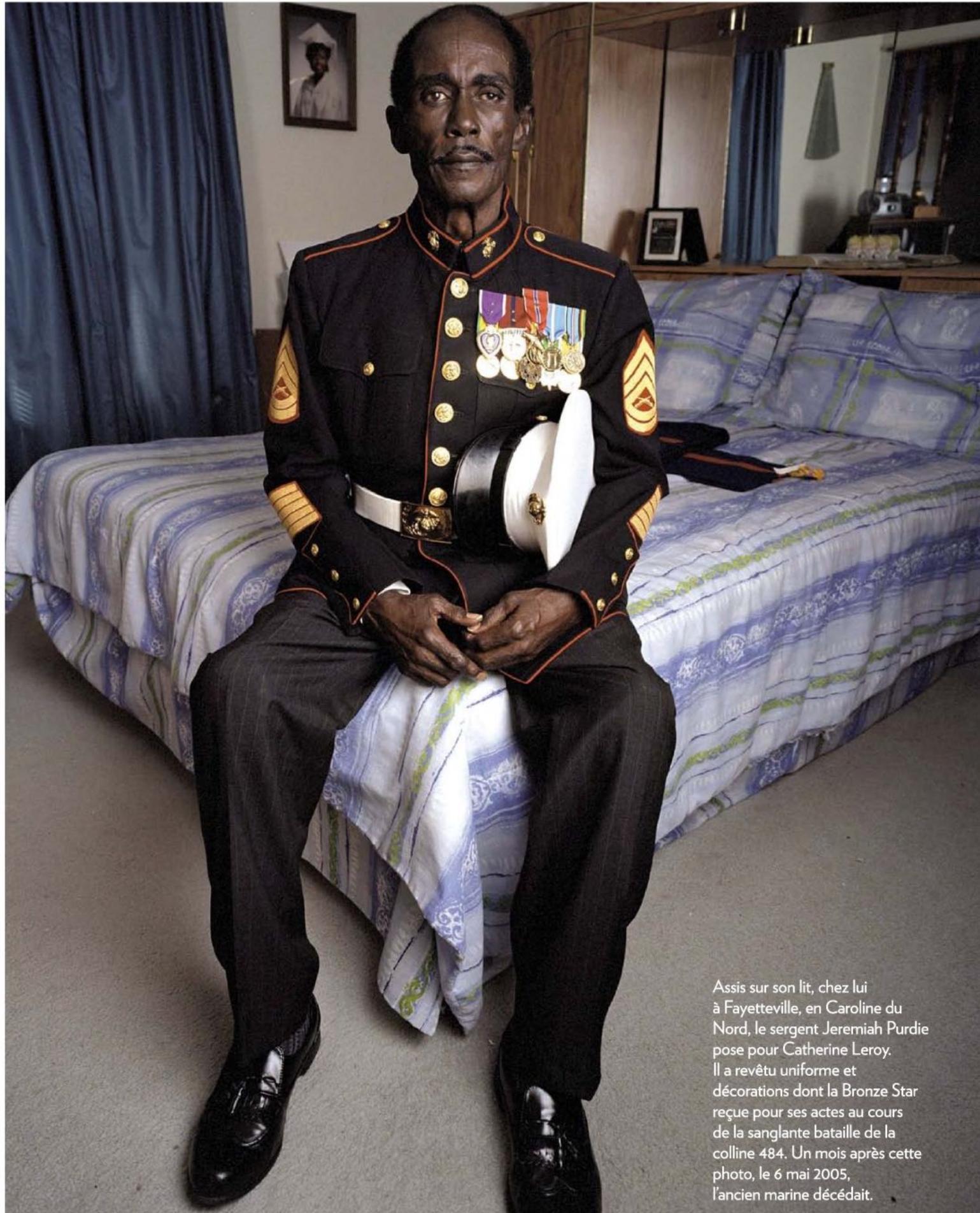
Sa maison n'était pas un palace. Elle était perdue au fond des bois et il aimait ça. La campagne autour était jolie. Ici, Vernon n'ouvre jamais la fenêtre. Il ne va que du lit au fauteuil. Il est si fatigué de bouger, il le dit tout le temps. Vernon n'a jamais aimé recevoir. Sur la porte de sa maison du fond des bois, il mettait souvent un écritau : « Ne pas déranger. » Les semaines s'écoulaient sans parler à personne. En décembre 2004, même l'écriteau a brûlé. Il vit désormais avec son seul animal rescapé des flammes, une chatte rousse qu'il appelle Joey et à qui il parle pendant des heures. Elle est la seule présence féminine qui lui reste. Les autres sont parties. Quatre mariages évaporés depuis qu'il est rentré du Vietnam. Il a bien une sœur, une mère, des bouts de famille épargnés, mais les (Suite page 73)

LE SERGENT BLESSÉ AU SECOURS DU SOLDAT MOURANT

Le 5 octobre 1966, il n'y a plus un seul officier en vie sur la colline 484. Le sergent artilleur des marines Jeremiah Purdie, lui-même blessé à la tête, tend les bras vers un soldat venu en renfort le matin même. Ni Purdie ni personne n'a jamais su l'identité de cet homme gisant dans la boue. C'est peut-être le plus célèbre cliché du conflit vietnamien, mais il garde son mystère aujourd'hui encore.

PHOTO LARRY BURROWS





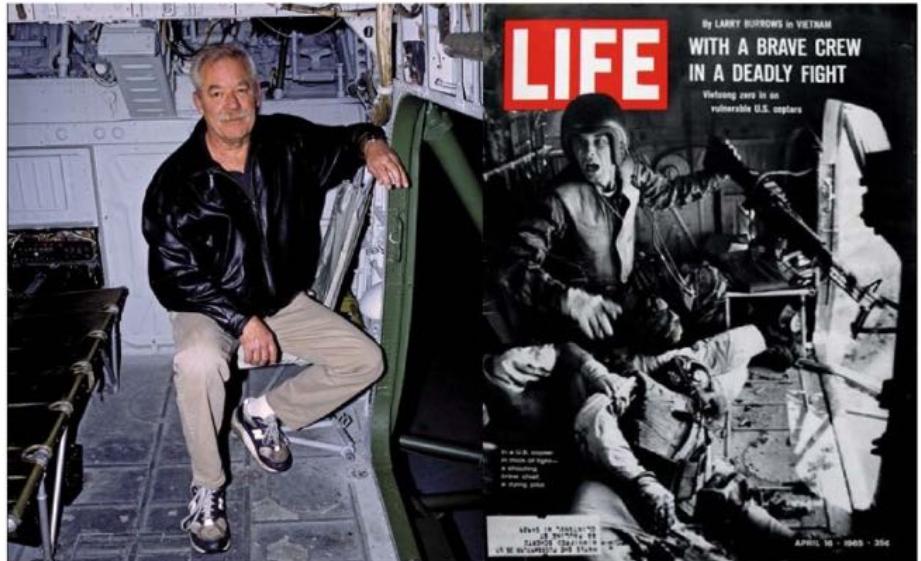
Assis sur son lit, chez lui à Fayetteville, en Caroline du Nord, le sergent Jeremiah Purdie pose pour Catherine Leroy. Il a revêtu uniforme et décosations dont la Bronze Star reçue pour ses actes au cours de la sanglante bataille de la colline 484. Un mois après cette photo, le 6 mai 2005, l'ancien marine décédait.

visites sont rares. Il a aussi deux fils. L'aîné est en Irak, le cadet en prison.

«Le SSPT [syndrome de stress post-traumatique] n'est pas une maladie, c'est un état, une condition, quelque chose qui ne part jamais», dit-il. Dès son retour en février 1968, Vernon a des flash-back jusqu'à deux ou trois fois par nuit. «Au début, je me réveillais en hurlant. Je me faisais mes peintures de guerre, je mettais mon bandana, mon treillis, et je tournais en rond dans la maison. J'étais malade. Mais, jusqu'en 1980, on ne parlait pas du SSPT.» Chaque fois, le Vietnam tue le mariage. Avec Diane, ça a duré deux ans. Ensuite il y a eu Peggy, puis une autre Diane, puis Vicky. Avec Vicky, les choses manquent tourner au tragique. En 1986, le jour de la fête des mères, Vernon va au supermarché faire les courses. Il cherche des gésiers de poulet. Mais il n'en trouve pas. Frustré, il pousse la porte d'un bar et avale une douzaine de bières avant de rentrer chez lui en voiture. «Vicky m'a regardé d'un drôle d'air. Je l'ai attrapée par le bras pour lui dire de prendre son fils [qu'elle a eu d'un autre mariage] et de partir parce que je n'allais pas bien.» Une fois seul, Vernon sort ses armes du placard. «A l'époque, j'en avais 35, de tous les calibres. Je m'assois au milieu du salon. Je les dispose autour de moi. A travers la vitre, je vois Vicky discuter avec un type. Elle a prétendu par la suite que je lui avais tiré dessus. Mais ce n'est pas vrai parce que, à cette distance, si je lui avais tiré dessus, elle serait morte.» La police cerne la maison, fait évacuer le voisinage. La nuit tombe. Le shérif prend contact avec Vernon par téléphone. «Vous avez deux snipers dehors, lui répond Vernon. C'est la pleine lune et je les ai repérés. Si vous ne les retirez pas, je les descends.» Il charge son fusil. Les snipers battent en retraite. Vers 11 heures, Vernon décide de se rendre. Le siège a duré six heures. On le conduit, menotté, à l'hôpital.

LA MÉMOIRE PREND DES DÉTOURS AVEC LE TEMPS. VERNON PENSE QU'IL N'A PAS GRAVI LA COLLINE

La photo de la colline 881 est toujours sur les genoux de Vernon. Il pose à nouveau les yeux dessus. Après un long silence, il parle enfin du Vietnam. «Je suis sur la colline. J'entend un coup de feu, puis c'est le silence. Je lève la tête et je vois Rock qui grimpe. Je suis dans un tunnel de silence. Je le vois s'écrouler. Je me précipite vers lui.» Quand on lui demande de décrire ses rêves du Vietnam, Vernon affirme n'en faire qu'un



EN VOL AVEC YANKEE PAPA 13

Le 31 mars 1965, le vice-caporal des marines **James C. Farley**, 21 ans, chef d'équipage de l'hélicoptère Yankee Papa 13, hurle ses ordres pendant une mission près de Da Nang, au Vietnam. A ses pieds, le premier lieutenant James E. Magel, 25 ans, copilote du YP3 qu'ils viennent de secourir avec son camarade le sergent Billy Owens, agonise. Il ne survivra pas. L'exceptionnel reportage de Larry Burrows, avec Jim Farley comme figure centrale, paraît dans «Life» daté du 16 avril 1965, avec cette photo en couverture, sous le titre : «With a Brave Crew in Deadly Flight» («Vol mortel avec un équipage courageux»). Coup du sort, six ans plus tard, le 10 février 1971, le photographe anglais, alors âgé de 44 ans, perd la vie en plein ciel : l'hélico qui le transportait lui et trois autres journalistes – Henri Huet, Kent Potter et Keisaburo Shimamoto – ainsi que sept autres passagers, est abattu au-dessus du Laos.

seul. Tout son traumatisme est concentré dans la séquence de la photo de Catherine Leroy, le 30 avril 1967, sur la colline 881. Et il dit que le rêve n'a jamais de fin. «Je vois Catherine, poursuit-il. Elle est sur ma gauche avec son appareil planté entre deux branches d'arbre. Je me penche sur Rock et je l'entends mourir. C'est le seul bruit que j'entends, les battements de son cœur qui peu à peu disparaissent. La balle est entrée dans la poitrine. Je cherche le trou par lequel elle a dû sortir. Je ne le trouve pas. Je prends le M16 de Rock, je le recharge. Mon camarade Bob me crie : "Doc, n'y va pas, on a besoin de toi!" Puis une autre voix crie : "Jay a été blessé, Jay a besoin de toi."»

Le récit devient alors confus. Catherine Leroy assure qu'il s'est lancé à l'assaut de la colline en hurlant. «Tu es sûre ? dit-il. Moi je ne m'en souviens pas.» «Absolument, répond-elle. Mais, à cet instant, mon ami, je n'avais aucune intention de t'accompagner dans ce voyage.» Lors de leur précédente rencontre, Vernon avait dit à Catherine qu'il ne se souvenait pas d'elle au moment où elle a fait les photos. La mémoire prend des détours avec le temps. Vernon pense qu'il n'a pas gravi la colline, mais qu'il est retourné soigner Jay. Il parle d'une grenade dégoupillée qui explose. Il ressasse des dialogues où il soigne les hommes, leur donne de la morphine, leur fait des pansements. Je l'interromps. Est-il en train de décrire son rêve ou la réalité ? «Les deux», répond-il. Mais y a-t-il une différence ?

«Non, aucune. J'ai fait ce rêve tellement de fois. J'en connais tous les détails, toutes les paroles. Ce qui s'est passé ce jour-là au Vietnam est rentré dans ma tête pour toujours. Je ne sais pas pourquoi. Je n'étais sans doute pas très équilibré avant de partir.»

Vernon n'a pas été blessé au Vietnam. «C'est venu plus tard. En 2003, je me suis tiré une balle», dit-il en éclatant de rire. Il se tait. Il se réjouit de l'effet de son commentaire : «Non, ce n'est pas ce que vous pensez. Par accident, j'ai appuyé sur la gâchette du pistolet que j'avais dans ma poche en m'asseyant dans la voiture.» On rit. C'est pathétique. Il baisse les yeux, un peu gêné et regarde à nouveau la photo.

Dire que depuis trente ans, c'est à cause d'elle qu'il ne dort pas. Elle a peut-être changé le cours de l'Histoire. La photo de guerre s'est retrouvée au service de la paix. Elle a nourri le camp de ceux qui disaient non à la guerre. A Vernon, elle a dévoré la vie. Sans elle, son expérience et sa maladie resteraient aussi anonymes que celle de milliers d'autres Américains. Vernon Wike est devenu une icône de la guerre, mais il ne s'en est jamais remis. A cet instant, il est livide alors qu'il devrait être bronzé. Il vit au soleil de l'Arizona, mais on dirait qu'il sort d'une cellule d'isolement. Sur la route qui mène jusqu'à lui, il y a les plus beaux paysages de la terre et des ciels plus grands qu'ailleurs, mais au bout, on trouve un homme qui se cache au fond d'un terrier. ●

**« I HAVE A DREAM ! »
S'EST EXCLAMÉ
MARTIN LUTHER
KING... ON L'ABAT !**

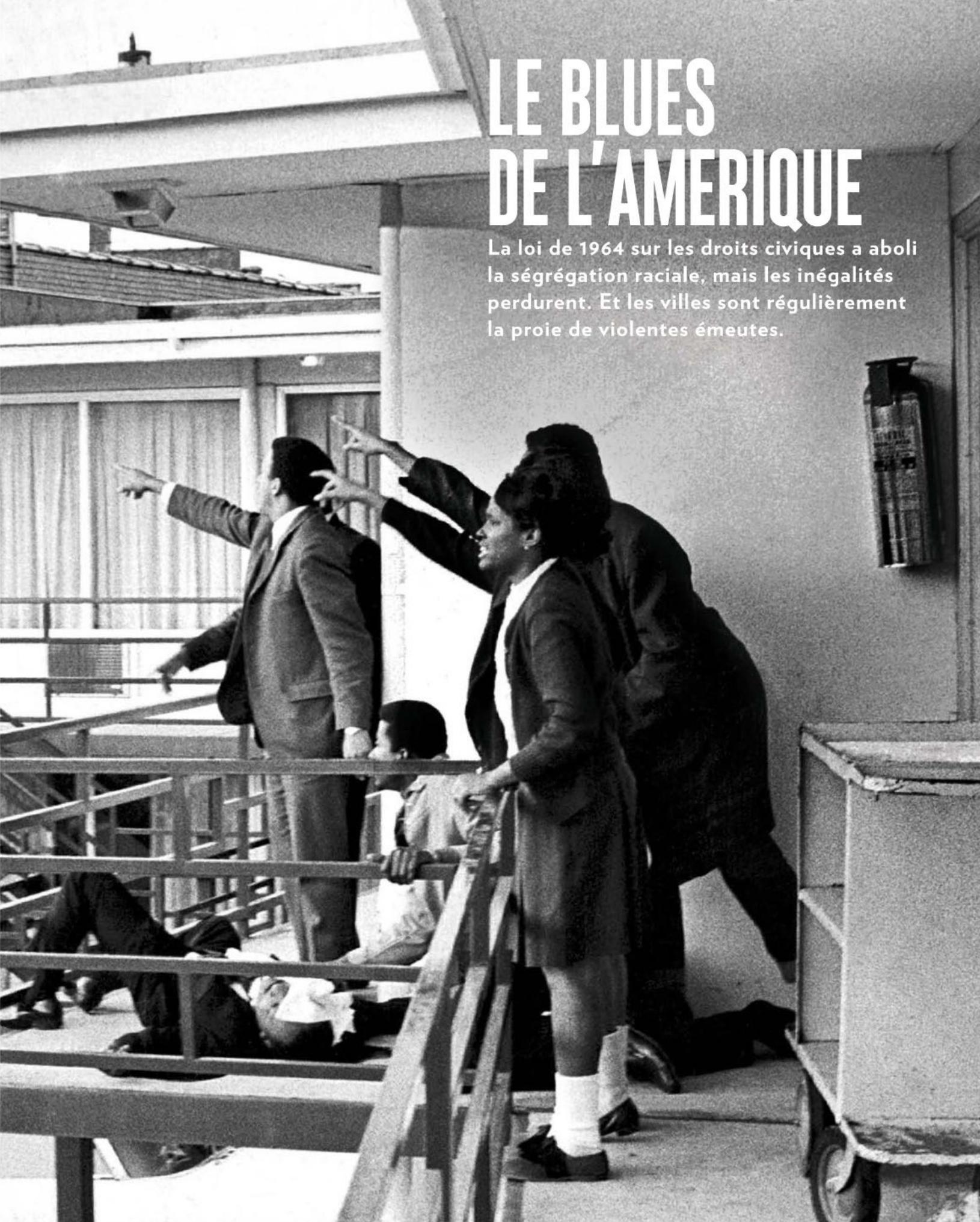
Ce document extraordinaire a été pris
le 4 avril 1968, à 18 h 05, au motel
Lorraine à Memphis, quelques secondes
à peine après le meurtre de Martin Luther
King. Le pasteur vient de s'écrouler.
Ceux qui l'entourent désignent la fenêtre
d'où le coup de feu est parti.

PHOTO JOSEPH LOUW



LE BLUES DE L'AMÉRIQUE

La loi de 1964 sur les droits civiques a aboli la ségrégation raciale, mais les inégalités perdurent. Et les villes sont régulièrement la proie de violentes émeutes.



SIX JOURS D'ÉMEUTES À WATTS : 34 MORTS ET 1000 BLESSÉS

Watts, quartier noir de Los Angeles, août 1965 : un policier casqué braque le canon de son fusil sur la poitrine d'une jeune fille, qui déballe ses affaires au sol devant lui. Watts prend des allures de zone de guerre. La Garde nationale intervient à la demande du chef de la police et le couvre-feu est instauré dans tous les quartiers afro-américains. Le bilan de ces émeutes raciales, longues de six jours, est lourd : 34 morts plus de 1000 blessés, 3 400 arrestations et près de 40 millions de dollars de dégâts.

PHOTO PAUL SLADE





Des larmes et du sang: les banlieues noires s'embrasent

PAR PHILIPPE LABRO

U

n homme s'est levé: « I'm a man! » s'écrie le pasteur Luther King. Né à Atlanta, là où Margaret Mitchell dessina le destin du Sud dans son célèbre roman, « Autant en emporte le vent », Martin Luther King prêche au nom de l'Eglise baptiste, un discours où le message du Christ recoupe le message de Gandhi, théoricien de la désobéissance civile et père du mouvement pour l'indépendance de l'Inde. Son inlassable combat le conduira à l'hôpital après une attaque au poignard, mais aussi en prison, tandis que sa maison sera dynamitée.

Pour sa lutte pour les droits civiques, il obtient la reconnaissance universelle du prix Nobel de la paix. « I have a dream, » que certains traduisent par « J'ai fait un rêve », d'autres par « J'ai eu une vision ». Quelques mots qui subjuguient l'auditoire et annoncent « le printemps de la dernière chance ». Ce sera son dernier printemps.

Le 4 avril 1968, Memphis – où Elvis Presley, « le chanteur blanc à la voix de Noir », lancera bientôt « In the Ghetto », son hymne à la concorde civile – s'apprête à célébrer le porteur de rêves.

Le pasteur a posé ses valises au motel Lorraine. Soudain, d'une fenêtre voisine, une Remington 30 à lunette dirige son canon sur la cible humaine. Il est 18h05. Un coup de feu claqué. Le pasteur s'écroule, « emporté par le vent impétueux de la haine », ses propres mots, qui résonnent comme une épitaphe. Bobby Kennedy est le premier homme politique à exprimer sa colère: « Il a été tué comme mon frère. Par un

(Suite page 79)

SCHIFF
SHOES



ET POUR BOB KENNEDY, LA MALÉDICTION FRAPPE AUSSI

Depuis qu'il a annoncé sa candidature aux primaires du Parti démocrate, le 16 mars 1968, le sénateur Robert Kennedy s'est lancé à corps perdu dans la campagne électorale. Le frère du président assassiné est le grand favori à l'investiture, par son parti, pour la course à la Maison-Blanche. Il sera abattu le 6 juin à Los Angeles et le républicain Richard Nixon remportera l'élection présidentielle en novembre.

PHOTO BILL EPPRIDGE



Blanc», tandis que, déjà, l'émeute gronde à Memphis, gagne les Etats du Sud, embrase les portes de Chicago.

La police est composée de «petits Blancs», lourds de préjugés sur le problème noir, qui moulinent de la matraque et adhèrent souvent aux anathèmes du Ku Klux Klan qu'ils sont, pourtant, supposés combattre. Memphis brûle. Scènes d'émeutes et de pillages... Atlanta, Washington, Greensboro, Chicago s'ajoutent à la traînée de poudre. La Garde nationale, constituée de réservistes, sort les armes des magasins militaires. On relève les morts. Action, réaction, répression: trois mots-clés ponctuent la crise.

La jeunesse bouge aussi. Les étudiants sont les enfants dorés du baby-boom de l'après-guerre et de la prospérité venue avec l'ère du président Eisenhower. Leurs parents scandaient: «I like Ike.» Ils tournent résolument le dos à ces parents, à l'opulence, à la société de consommation. Nourris de rock'n'roll, musique fusionnelle et trépidante qui rapproche le rythm'n'blues des banlieues noires de la country western des fils de pionniers, mais aussi épris de littérature libertaire, comme celle de Jack Kerouac ou d'Allen Ginsberg, ils traversent leur Amérique «sur la route», à l'exemple des ainés de la génération beatnik. Ils n'ont aux lèvres que les «rebel songs» des chanteurs pacifistes, tels Bob Dylan ou Joan Baez. Gagnés par les théories de Herbert Marcuse, devenu le philosophe des campus, ils mélangeant marxisme, expériences sexuelles et psychanalyse, font d'une certaine marijuana, herbe tendre, leur moyen d'échapper aux rêves à partager en fumée...

ELVIS CHANTE «IN THE GHETTO», SON HYMNE À LA PAIX

L'image de Che Guevara, le «Che» de la révolution castriste, tombé un an plus tôt dans les forêts de Vallegrande, en Bolivie, et celle de Hô Chi Minh, surnommé l'«Oncle Ho» (par opposition à l'«Oncle Sam»), le théoricien émacié et glacial de l'indépendance vietnamienne, ornent les tee-shirts des enfants rebelles de l'université.

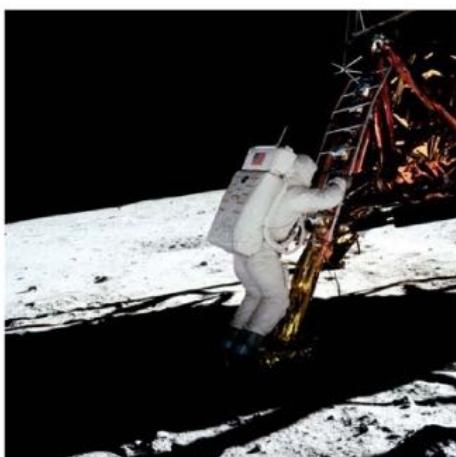
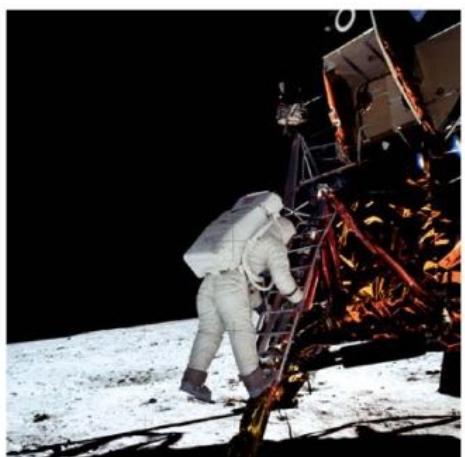
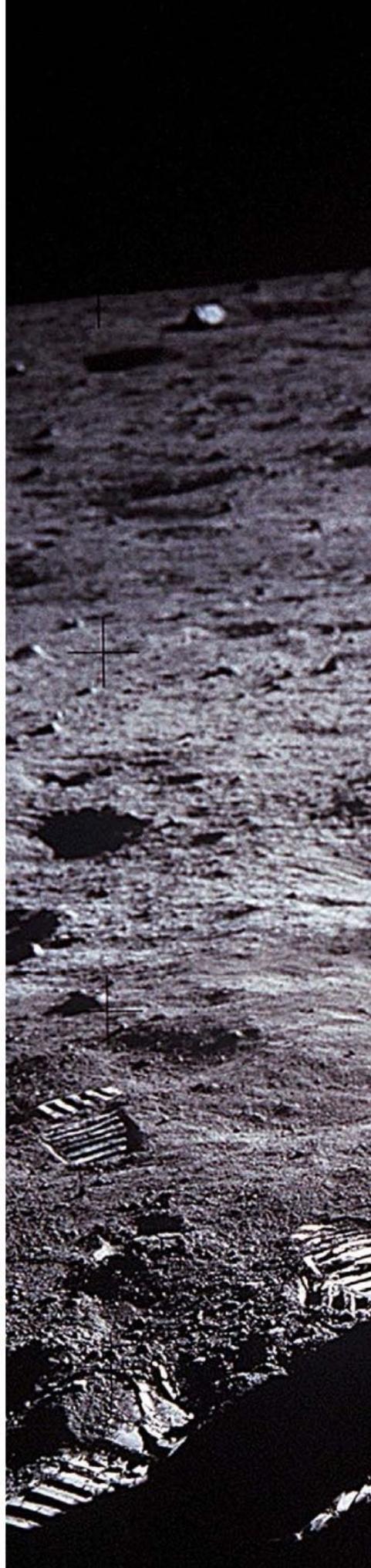
«Howl!» Le hurlement de rage du poète Alan Ginsberg devient leur cri de ralliement quand la police ouvre le feu jusque devant l'enceinte de Berkeley. Quand les universités et leurs étudiants ont recours à la violence pour contester l'ordre établi, cela veut dire que le laboratoire est en surchauffe. Face à cette triple problématique, Vietnam-droits civiques-campus, Bob Kennedy s'impose comme une manière de sauveur. A l'image de son frère, éveilleur de rêves, il personnifie une sorte de contre-culture. Sa jeunesse apparaît comme un atout. Les étudiants rebelles peuvent s'y identifier. Septième enfant d'une lignée de neuf, il est bien marié, avec Ethel, malgré certaines infidélités et malgré le fantôme encombrant de la trop fragile Marilyn Monroe. Mais les photos de ce couple d'imagerie d'Epinal et de leurs dix enfants (de quinze ans à quatorze mois), tantôt sur la plage de Hyannis Port, pieds nus, avec Brumus, le terre-neuve noir, tantôt dans le parc de sa résidence de Hickory Hill, un manoir blanc de style géorgien, près de Washington, rassurent la bonne société conservatrice.

D'un sourire – le sourire Kennedy –, la tribu touche l'Amérique au cœur. Bob, 1,72 mètre, 72 kilos, ni trop grand ni trop musclé, aussi élégant en jean de week-end qu'en jaquette de cérémonie, et d'une grande liberté d'allure et de ton, affiche dans la bataille politique pourtant menée au couteau la séduction charismatique d'une rock star et les idées d'une sorte de «nouvelle gauche» américaine. Son élection à New York – gros défi pour un Bostonien – sonnait comme les prémisses de sa déclaration solennelle de candidature à l'élection présidentielle. ●

Philippe Labro

Ce texte est extrait du livre «68, nos années de choc», collection dirigée par Patrick Mahé, éd. Plon.

WASHINGTON GAGNE LA CONQUÊTE DE L'ESPACE

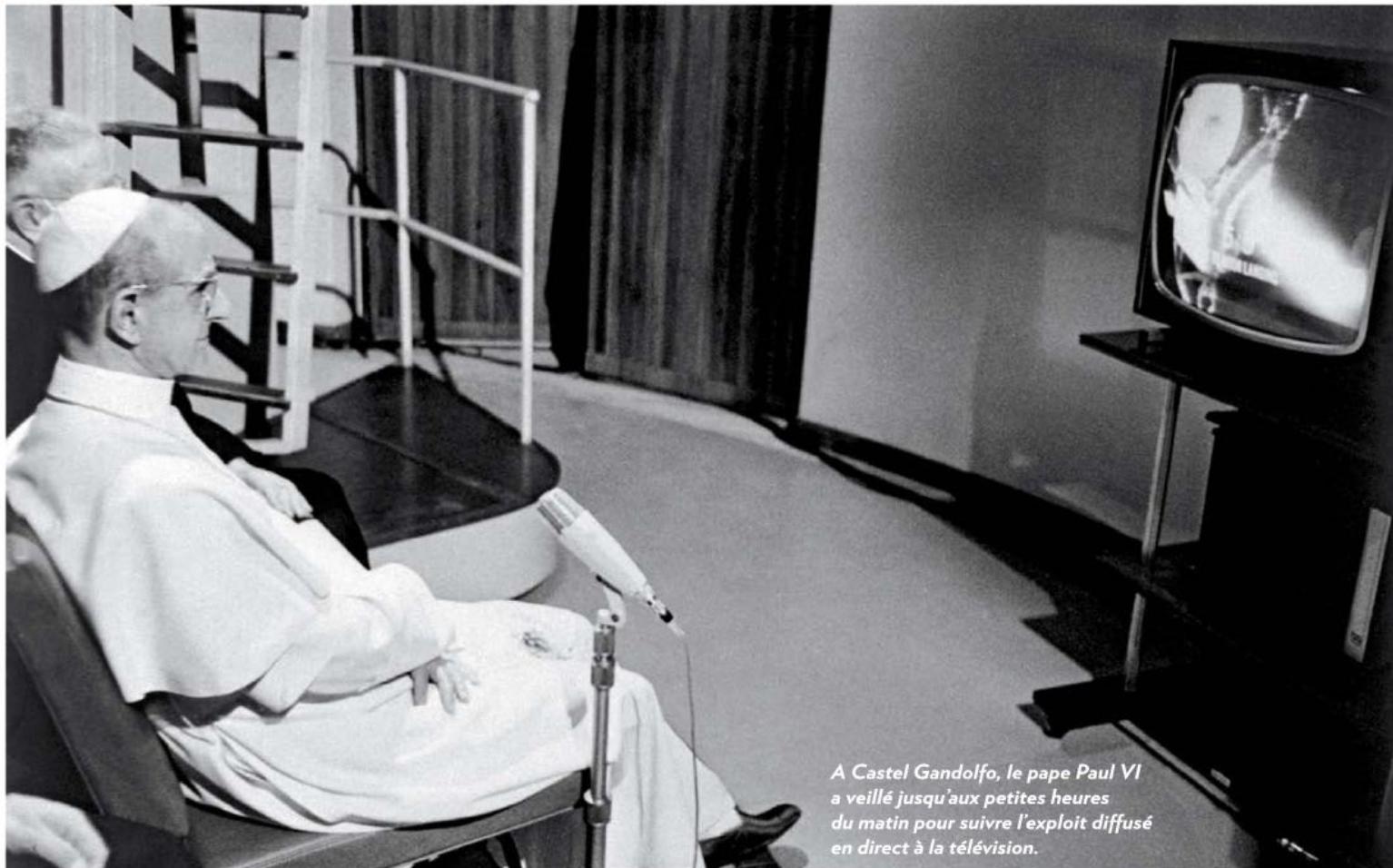


Mission accomplie pour Apollo 11, lundi 21 juillet 1969.
A 2 h 56 UTC, le module Eagle (Aigle) se pose sur la Lune avec à son bord Buzz Aldrin et Neil Armstrong. Ce dernier, premier homme à poser le pied sur le sol lunaire, photographie la descente de son collègue lors de leur unique sortie, qui durera deux heures et demie. Les deux astronautes séjourneront près de vingt-deux heures sur le satellite naturel de la Terre avant de rejoindre Michael Collins resté en orbite dans le module de commande.



ILS MARCHENT SUR LA LUNE

Buzz Aldrin, méconnaissable dans sa combinaison spatiale d'un poids terrestre de 72 kilos – mais seulement 14 kilos à la gravité lunaire – pose pour Neil Armstrong. Celui-ci, reflété dans la visière d'Aldrin au côté du LEM, réalise, sans le vouloir, un autoportrait. Ce sera l'unique photo de lui au cours de la sortie.



A Castel Gandolfo, le pape Paul VI a veillé jusqu'aux petites heures du matin pour suivre l'exploit diffusé en direct à la télévision.

GAGARINE- ARMSTRONG LE BRAS DE FER EST-OUEST

C'est une histoire de lièvre et de tortue. Après avoir obtenu l'arme nucléaire en 1949, les Soviétiques choisissent de développer des missiles intercontinentaux. Cette option leur permet de faire la course en tête devant des Américains, trop sûrs de la supériorité de leur aviation. Le 4 octobre 1957, l'URSS met en orbite autour de la Terre Spoutnik 1,

un objet de 83 kilos de la taille d'un ballon de basket. Un mois plus tard, c'est la chienne Laïka qui devient le premier être vivant dans l'espace. Et si les Etats-Unis finissent par envoyer leur premier satellite en janvier 1958, les Russes expédient, six mois plus tard, un engin 100 fois plus lourd. L'affront doit cesser. Le 29 juillet 1958, le président Eisenhower ordonne la création de l'agence spatiale américaine, la Nasa. Mais l'Union soviétique est toujours en pole position dans la ruée vers les étoiles : le 12 avril 1961, le cosmonaute Youri Gagarine est le premier humain à

orbiter autour de notre planète. John Glenn, à bord de Mercury-Atlas 6, n'y parviendra que près d'un an plus tard. En juin 1963, Valentina Terechkova sera la première femme dans l'espace. Et le premier alunissage sera russe, lui aussi : la capsule Luna 9 se pose le 3 février 1966, envoyant les premières images prises directement à la surface de la Lune. Encore un camouflet, alors même que les moyens américains sont dix fois supérieurs à ceux des Soviétiques ! John



De retour dans le module qui le ramènera sur Terre, Neil Armstrong laisse éclater sa joie.

F. Kennedy, le successeur d'Eisenhower, a; en effet, octroyé les fonds nécessaires à la Nasa pour laver l'affront Gagarine, soit l'équivalent de 73 milliards de dollars actuels. Objectif du chef de l'Etat : que les Etats-Unis soient la première nation à conduire un homme sur la Lune. Et à le ramener. Son pari sera gagnant, même s'il ne le verra jamais. Le 21 juillet 1969, Buzz Aldrin et Neil Armstrong se posent dans la mer de la Tranquillité. Rien ne servait de courir, il fallait partir à point.



« Et c'est parti ! » s'écrit Youri Gagarine, le 12 avril 1961, au décollage de Vostok 1.

«UN PETIT PAS POUR L'HOMME, UN BOND DE GÉANT POUR L'HUMANITÉ»

C'est du pied gauche que Neil Armstrong prend contact avec le sol lunaire. «Je suis en bas de l'échelle, constate-t-il. La surface est ferme, pulvérulente. Je peux facilement la soulever avec le bout de mon pied. Ça adhère au sol et à mes bottes en couches fines comme de la poussière de charbon. Je m'enfonce à peine d'une petite fraction de pouce mais je peux voir les empreintes de mes pas. Il n'y a aucune difficulté à se déplacer. La zone est très plane.»



EN ROUTE POUR LE TRIOMPHE DU RÊVE AMÉRICAIN !

En mars 1969, quelques mois avant leur envol historique, le photographe de « Life » Ralph Morse a réuni les trois astronautes de la mission Apollo 11 et leurs familles à Clearwater, près de Houston, autour d'une maquette de la Lune. Au-dessus, la famille de Michael Collins, pilote du module de commande, avec les enfants, Mike, 6 ans, Kate, 10 ans, et Ann, 7 ans, et sa femme, Patricia. A gauche, Edwin « Buzz » Aldrin, pilote du module lunaire, avec Joan Ann, et leurs enfants Michael, 14 ans, Janice, 12 ans, et Andrew, 11 ans. A droite, Neil Armstrong, commandant de la mission, Janet, son épouse, et leurs deux fils, Mark, 6 ans, et Ricky, 12 ans.

PHOTO RALPH MORSE





Buzz Aldrin

«Allô Houston ? Ici la base de la Tranquillité... L'Aigle s'est posé...»



**Douze hommes ont réalisé cet exploit.
A l'occasion du 60^eanniversaire du
tout premier alunissage par la mission
Apollo 11, nous avions rencontré, à Houston,
six des neuf astronautes encore en vie
à l'époque pour un reportage publié dans
Paris Match n° 3136 du 25 juin 2009.**

PAR ROMAIN CLERGEAT

Si je ne devais garder qu'un souvenir ? Ce serait celui de l'alunissage. Si nous l'avions raté, le reste n'aurait jamais eu lieu.» Quarante ans après, Buzz Aldrin n'a toujours pas digéré ce «petit pas pour l'homme» qui l'a longtemps fait trébucher. L'alcoolisme, une dépression et un divorce pénible en sont les stigmates. Avec Neil Armstrong, ils se sont posés ensemble. Lui se souvient lui avoir donné une tape sur l'épaule, Armstrong lui avoir serré la main. Mais, sept heures plus tard, c'est le civil choisi par la Nasa qui foulait pour la première fois le sol inconnu. «Que voulez-vous ? Neil est médaille d'or, je suis médaille d'argent. Mais, sitôt dehors, j'ai satisfait un besoin naturel. Ça, je suis le premier à l'avoir fait. Et personne ne pourra venir me le disputer...» Il termine par une pirouette, en souriant, mais sa place de deuxième homme sur la Lune n'aura jamais fini de l'obséder.

«Dans les semaines précédent notre tentative, nos entraînements se déroulaient avec difficulté. Forcément. Selon l'ordre de sortie, nos tâches allaient être différentes. Mais personne ne voulait se saisir de ce qui devenait au fil des jours une patate chaude. Ça ne pouvait plus durer. Alors je suis allé voir Neil. Il a été très clair. Il réalisait parfaitement la signification de cet événement et n'était pas prêt à s'exclure lui-même. La

décision devait venir d'en haut. Ce qui fut fait.» Aucun des décideurs de l'époque ne s'est jamais clairement exprimé sur ce choix. Parce qu'Armstrong était un civil ? Parce que sa personnalité totalement effacée garantissait, au retour sur Terre, une discréption qui ne ferait jamais d'ombre au triomphe de la Nasa ? Les deux, sans doute. Mais aussi parce que Neil Armstrong était un astronaute au-dessus du lot.

«C'est le pilote le plus serein qu'il m'ait été donné de côtoyer, explique ainsi Alan Bean (Apollo 12). En 1968, nous partagions le même bureau. J'arrive un matin. Il était déjà là, la tête plongée dans la masse de documents que nous devions ingurgiter quotidiennement. On se salue et je vais chercher un café. Je croise deux ingénieurs affolés qui me disent : "Tu as vu tout à l'heure ? Neil a failli se crasher ! Il s'en est vraiment fallu de deux secondes." Je suis un peu étonné, car Neil avait l'air si tranquille ! Lorsque je reviens dans notre bureau, je lui demande s'il a eu un problème en essai. Il lève la tête et me répond : "Oui." Ce type venait de frôler la mort moins d'une heure auparavant et il disait simplement "oui"!»

Après Apollo 11, l'ordre ne comptait plus vraiment. «Si j'avais été le 10000^e, j'aurais été tout aussi content !» s'exclame Charlie Duke (Apollo 16), le dixième homme sur la Lune. D'autant que lui avait vécu la mission Apollo 11 aux premières

loges. Choisi par Armstrong lui-même, il avait été désigné «capcom», le seul habilité à dialoguer avec les astronautes, relayant dans les deux sens les informations de Houston et celles venues de l'espace. «Ce dont je me souviens encore, c'est le silence qui s'est abattu lors de la dernière minute de la descente. D'ordinaire, cette salle était une ruche assourdissante. Là, il n'y avait pas un bruit. Et lorsque le niveau de carburant du Lem [le module d'excursion lunaire] a baissé dangereusement, la tension est encore montée d'un cran. Quand j'ai dit "trente secondes", leur durée de combustible en réserve, l'atmosphère est devenue irrespirable. Même si je leur avais demandé d'annuler, je pense que Neil ne l'aurait pas fait. Ils étaient trop près. A 30 mètres environ. Treize secondes plus tard, j'ai entendu Buzz dire : "Contact. Moteur coupé." Puis Neil a prononcé : "Houston. Ici la base de la Tranquillité. L'"Aigle" [Eagle] s'est posé." On a senti une bouffée de soulagement envahir la salle. J'étais si ému, j'ai buté sur les mots : "Roger. Twanq... Tranquillité. On vous reçoit. Il y a un paquet de types sur le point de virer au bleu, ici." Car on était réellement en train de retenir notre souffle.»

Les temps forts de cette aventure spatiale diffèrent, bien sûr, selon les astronautes. Pour Dave Scott (Apollo 15), c'est «la fierté d'avoir trouvé la roche la plus ancienne connue à ce jour, Genesis Rock». Pour Alan Bean : «On ne se rend pas

compte de ce qu'il nous a fallu apprendre en trois ans ! L'astronomie, la géologie, l'astrophysique et plusieurs sortes de pilotages extrêmement complexes. Au début, on pense ne pas y arriver. C'est trop ! J'avais toujours peur qu'une information sans importance vienne en chasser une autre, vitale celle-là. Nous vivions dans une bulle. Je me souviens de la mort de Bobby Kennedy : "Ouah ! Et comment ça s'est passé ? Assassiné ! Mon Dieu !" Et c'est tout. Est-ce que la mort de Bob Kennedy pouvait nous aider à aller sur la Lune ? Non. Alors nous retournions à notre tâche.»

Avec Apollo 12, la catastrophe a failli arriver au bout de trente-six secondes. «On a entendu un énorme boum ! Nous avions été frappés par la foudre, se remémore Alan Bean. En simulateur, nous avions expérimenté toutes les pannes imaginables mais nous n'avions jamais connu ça. D'ordinaire, trois ou quatre alarmes se déclenchaient. Là, le tableau de bord était illuminé par 25 boutons rouges d'alerte. En cas de problème, on vous apprend à regarder vos cadans plutôt qu'à écouter vos battements de cœur. C'est ce que nous avons fait.»

Alan Bean, Apollo 12

«SANS ATMOSPHÈRE, IL N'Y A PAS DE BRUIT ET TOUT EST D'UNE NETTETÉ INCROYABLE »

Ils sont unanimes pour décrire la Lune comme un endroit d'une beauté invraisemblable mais hostile. «Avant de se poser, on a le sentiment que c'est inhospitalier au possible, truffé de cratères inappropriés au moindre atterrissage. Mais à mesure que l'on descend, le paysage s'adoucit», se souvient Eugene «Gene» Cernan [décédé le 16 janvier 2017 à l'âge de 82 ans] de la mission Apollo 17. Si les premiers avaient dû avoir pour consigne de décrire un panorama majestueux plutôt qu'un espace de cauchemar, on ne peut soupçonner les derniers, quarante ans après, de feindre leur enthousiasme. Buzz Aldrin peut se targuer d'avoir eu la formule définitive pour décrire ce nouveau monde : «Neil avait gambergé et modifié sa phrase durant notre voyage, mais cette expression, "magnifique désolation", m'est venue comme ça. Pendant que je conversais avec Neil, en ramassant ensemble des échantillons de roche.»

Alan Bean, aujourd'hui artiste peintre et dont toutes les toiles sont consacrées aux paysages lunaires, est le plus discret : «Ce qui frappe d'emblée, c'est la diversité des gris. Cela tient évidemment aux différents éclairages du Soleil, mais aussi à

l'immobilité de l'endroit. Sans atmosphère, il n'y a pas de bruit, pas de vent, et tout est d'une netteté incroyable.» Pour John Young [disparu le 5 janvier 2018 à l'âge de 87 ans], son partenaire sur Apollo 16, «aucune des photos prises sur la Lune ne rend justice à la beauté désertique du lieu.»

Sur la Lune, les astronautes n'avaient guère le temps de s'appesantir sur cette expérience humaine quasi unique qu'ils étaient en train de vivre. Chaque instant avait été chronométré au préalable par la Nasa et consigné dans une check-list qu'ils portaient sur l'avant-bras gauche de leur combinaison. Une sorte de petit calepin rigide sur lequel étaient inscrites, minute par minute, les tâches à accomplir. Sur celui qu'Alan Bean a conservé (aucun astronaute n'a été autorisé à garder la moindre petite parcelle lunaire), des copains avaient glissé entre deux pages une photo de femme nue. «Quand je l'ai découverte, je me suis marié. Mais je n'ai rien dit, parce que mon épouse était peut-être à l'écoute au centre de contrôle de Houston...»

Pour Charles Duke, c'est le souvenir d'une grande fatigue, au terme de chaque sortie, qui reste notable. «Grâce à la faible gravité, les déplacements sont aisés et on ne sent pas le poids de la combinaison. En revanche, chaque mouvement demande un effort. Tenir un marteau, par exemple, ou simplement plier le bras. C'est comme si vous faisiez des petits exercices de musculation, mais durant huit heures !» Buzz Aldrin, finalement resté peu de temps, n'échangerait pourtant pour rien au monde ses deux heures de la première mission contre les vingt-deux heures d'Apollo 17. «Mais si c'était à refaire, j'en profiterais davantage. Je serais plus détendu, j'observerais mieux...» Duke, lui, a goûté son plaisir : «Quand je suis descendu la première fois, j'étais comme un gamin dans un magasin de bonbons.» Avec son commandant de mission, John Young, et leurs trois sorties de sept heures, ils eurent davantage le loisir d'apprécier. Au point d'avoir, un temps, envisagé d'«organiser des olympiades». «Nous voulions faire, sous les effets de cette gravité, une course à pied, un saut en hauteur et un autre en longueur. Nous avons commencé par sauter sur place, comme si nous nous échauffions, et Charlie est tombé à la renverse sur le dos. Là où se trouvait son équipement de transmission et surtout d'oxygène... On n'a rien dit, Houston non plus, mais on a tout arrêté.»

L'éventualité que des hommes aient pu gagner la Lune sans pouvoir en repartir avait été envisagée dès Apollo 11. Richard Nixon, alors président des Etats-Unis, aurait lu au peuple américain un texte commençant ainsi : «Le destin a voulu que les hommes qui sont allés en paix explorer

la Lune y resteront pour reposer en paix. Ces hommes courageux, Neil Armstrong et Edwin Aldrin, savent qu'il n'y a pas d'espoir pour leur récupération. Mais ils savent aussi que leur sacrifice est porteur d'espoir pour l'humanité.» Selon Alan Bean, «une procédure était prévue. Nous devions épuiser toutes les mesures d'urgence pour faire démarrer le moteur. Si nous n'y étions pas parvenus, le niveau de CO₂ aurait augmenté et nous nous serions endormis pour toujours.» Pour Charles Duke, «il n'y aurait pas eu de cérémonie d'adieu avec un dernier appel à notre femme, ni aucune chose de cette sorte. Il fallait épuiser tous les recours jusqu'à la disparition de l'oxygène. Mais c'était très improbable car le système d'allumage du moteur du Lem pour repartir était très simple. Plus simple que de démarrer une voiture.»

Gene Cernan, Apollo 17

«J'AURAIS VOULU METTRE LA TERRE DANS MA POCHE POUR VOUS LA RAMENER »

Hormis l'expérience lunaire, c'est la vision de notre planète qui a marqué ces hommes, les seuls à avoir pu regarder la Terre depuis un autre astre. Buzz Aldrin évoque «un extraordinaire bijou dans un écrin noir, apparaissant quatre fois plus lumineux que la Lune vue de la Terre». Pour Gene Cernan, «au milieu de ce noir absolu, vous voyez sa dynamique, sa rotation, le Soleil progresser. La Terre est vivante ! J'aurais voulu la mettre dans ma poche pour vous la ramener». Eugene Cernan est, à ce jour, le dernier homme à avoir foulé le sol lunaire. En remontant les barreaux de l'échelle du Lem, il a songé qu'il n'y aurait dans sa vie aucun autre endroit duquel il pourrait dire : «Je n'y reviendrai jamais.» «J'aurais voulu, raconte-t-il, arrêter le temps pour réfléchir. Le passé, le présent, le futur, l'infini : j'étais au milieu de tout ça. Dans la véranda de Dieu. Et, aujourd'hui encore, je ne sais pas quelle est la portée de ce que nous avons accompli. Christophe Colomb ou Magellan l'avaient-ils compris quarante ans après leurs odysées ? Je ne pense pas.»

Aujourd'hui, seul Elon Musk, le génial milliardaire, rivalise en audace avec ces héros de l'espace. Après avoir mis en orbite sa propre voiture Tesla, il a annoncé vouloir, en 2019, envoyer deux touristes faire le tour de la Lune. Pas sûr que Neil Armstrong ait imaginé la nature de ces astronautes qui vont lui succéder au-dessus de la mer de la Tranquillité. ●

Trente heures après l'intervention, le chirurgien se penche sur son patient pour l'examiner.



Opéré par le Pr Barnard le 2 janvier 1968, Philip Blaiberg, ici avec sa femme, vivra jusqu'en août 1969 avec son nouveau cœur en reprenant ses activités.



Le premier greffé du cœur n'a survécu que dix-huit jours mais son chirurgien, le Pr Christiaan Barnard, a brisé un tabou. A 55 ans, Louis Washkansky n'a plus que quelques semaines à vivre quand le médecin sud-africain lui fait l'extraordinaire proposition: lui transplanter le cœur d'un autre. L'opération se déroule à l'hôpital du Cap et dure près de cinq heures. Louis Washkansky reçoit l'organe d'une jeune femme, tuée dans un accident de la circulation, et il reprend conscience à l'issue de l'intervention. Ainsi, l'aube du dimanche 3 décembre 1967 voit-elle la naissance d'une nouvelle ère médicale. Le deuxième transplanté du Pr Barnard, Philip Blaiberg, un dentiste de 58 ans, vivra dix-neuf mois avec un cœur étranger, celui d'un métis, battant dans sa poitrine. En plein apartheid, le symbole est fort. Le retentissement de cette avancée est mondial, les critiques sur cette technique aussi. Le chirurgien cardiaque les balaie d'une phrase confiée à notre journaliste Georges Menant venu l'interroger: «A chaque fois que la chirurgie a pris un risque, la médecine a progressé.»



**EN AFRIQUE
DU SUD,
CHRISTIAAN
BARNARD
RÉUSSIT
LA PREMIÈRE
GREFFE**

*A 44 ans, en 1967,
le Pr Barnard – qui officie
à l'hôpital Groote Schuur
du Cap – est le pionnier
des transplantations
cardiaques.*

L'ordre ancien s'efface devant la génération
de l'après-guerre, qui impose ses goûts au cinéma et
en littérature. Une décennie prodigieuse,
si proche et si lointaine. À l'énergie contagieuse.

NOS STARS À LA UNE



DELON-ROMY : LES AMANTS MAUDITS DE « LA PISCINE »

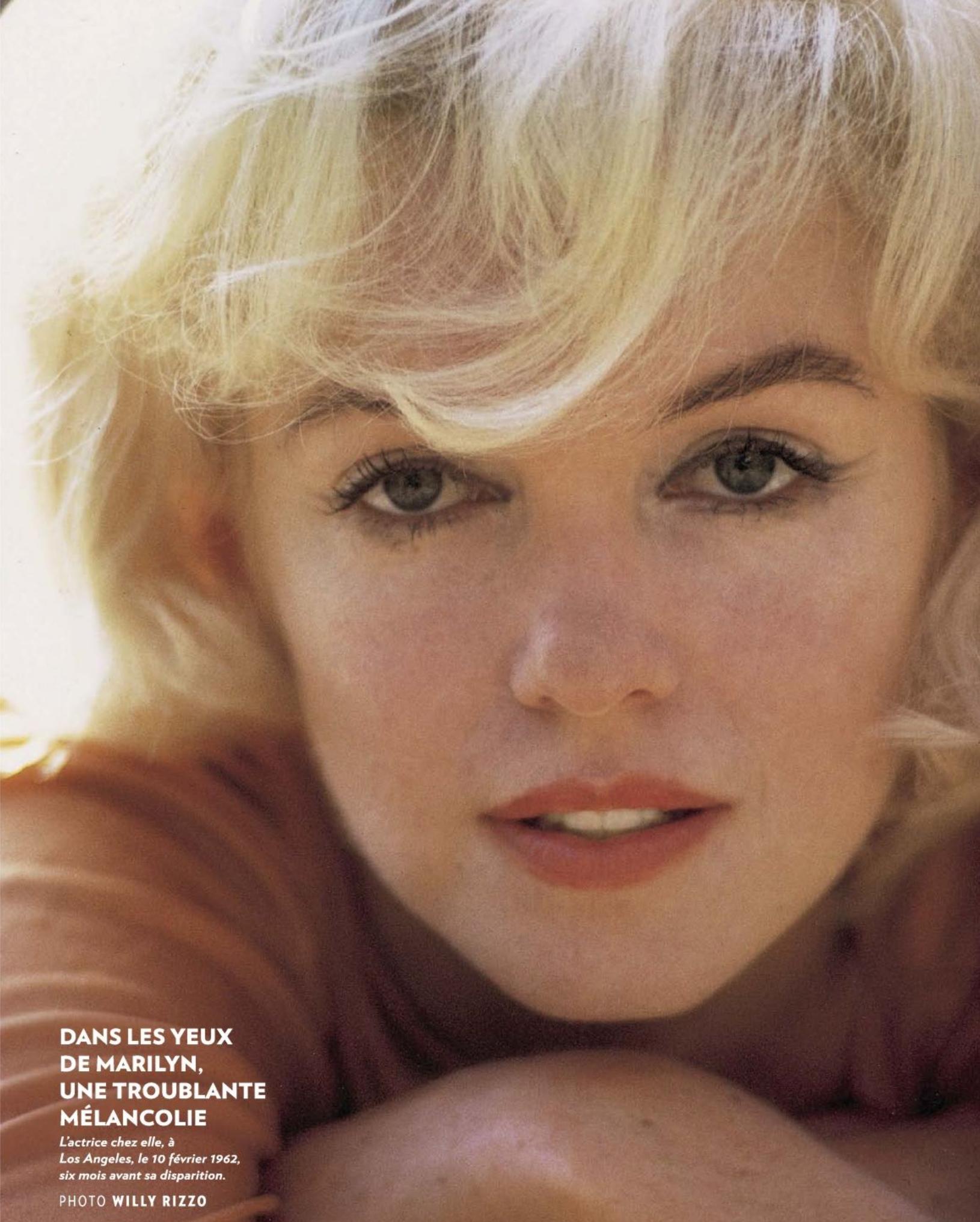
Les ex-fiancés Romy Schneider et Alain Delon se retrouvent le 19 août 1968 pour la première scène du tournage de « La piscine », de Jacques Demy. Les 2,5 millions de spectateurs que le film attire à sa sortie verront dans ce baiser à l'écran bien plus que du cinéma.

PHOTO PHILIPPE LE TELLIER

ET MONTAND SUCCOMBE...

En janvier 1960,
Marilyn Monroe et Yves
Montand tournent
ensemble « Let's Make Love »
(*« Faisons l'amour »*, mais
qui deviendra *« Le
milliardaire »* en français).
Un film dont les deux
acteurs auraient, selon les
méchantes langues
hollywoodiennes, « pris le
titre trop au sérieux » !





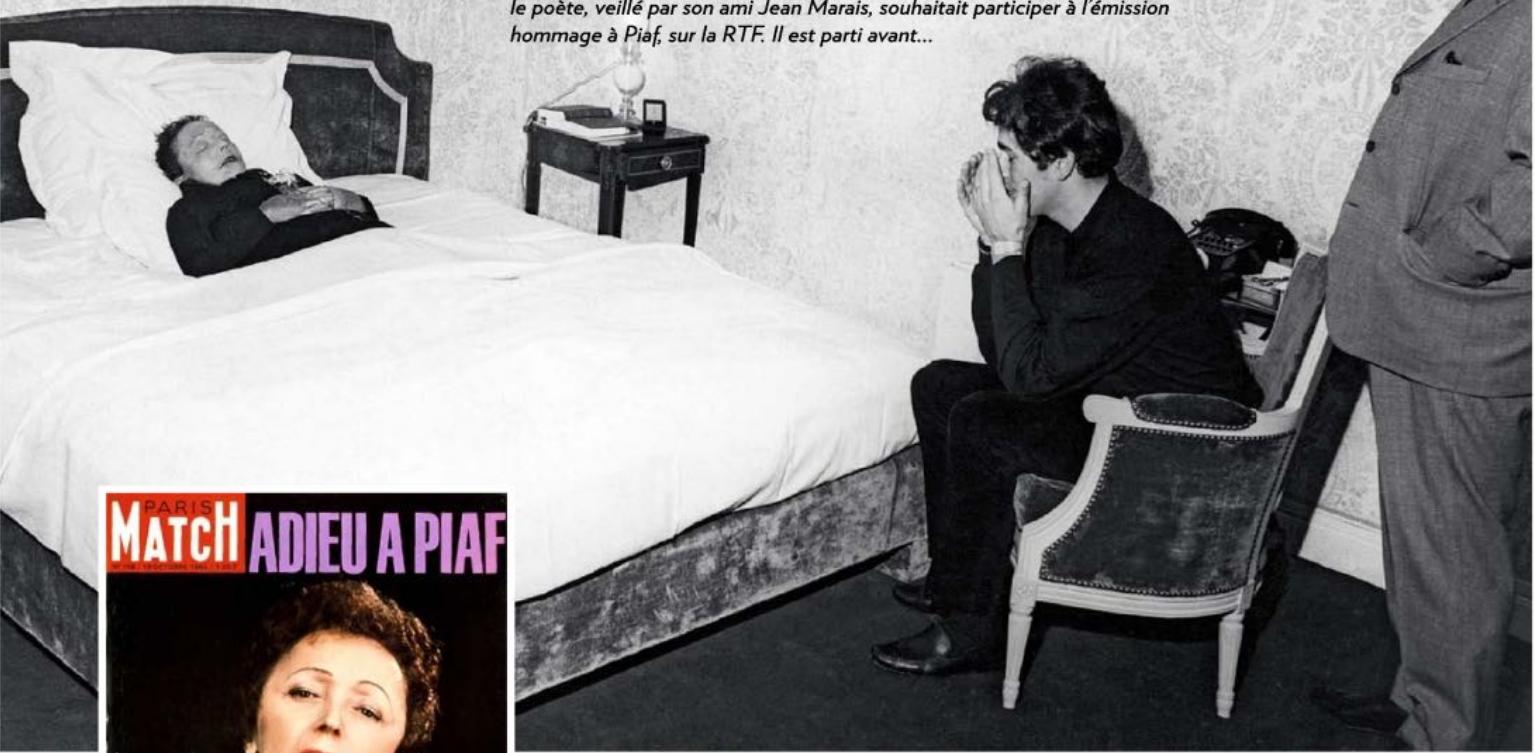
**DANS LES YEUX
DE MARILYN,
UNE TROUBLANTE
MÉLANCOLIE**

*L'actrice chez elle, à
Los Angeles, le 10 février 1962,
six mois avant sa disparition.*

PHOTO WILLY RIZZO

LA MORT DE PIAF ÉCLIPSE CELLE DE COCTEAU

Le 11 octobre 1963 est une journée étrange. A 8 h 45 (grâce à un certificat de décès postdaté d'un jour), la mort a rendez-vous avec Edith Piaf, à l'orée de ses 48 ans, dans son hôtel particulier, à Paris ; puis, à 13 heures, avec Jean Cocteau dans sa maison du Bailli, à Milly-la-Forêt. Bien qu'affaibli par deux attaques cardiaques, le poète, veillé par son ami Jean Marais, souhaitait participer à l'émission hommage à Piaf, sur la RTF. Il est parti avant...





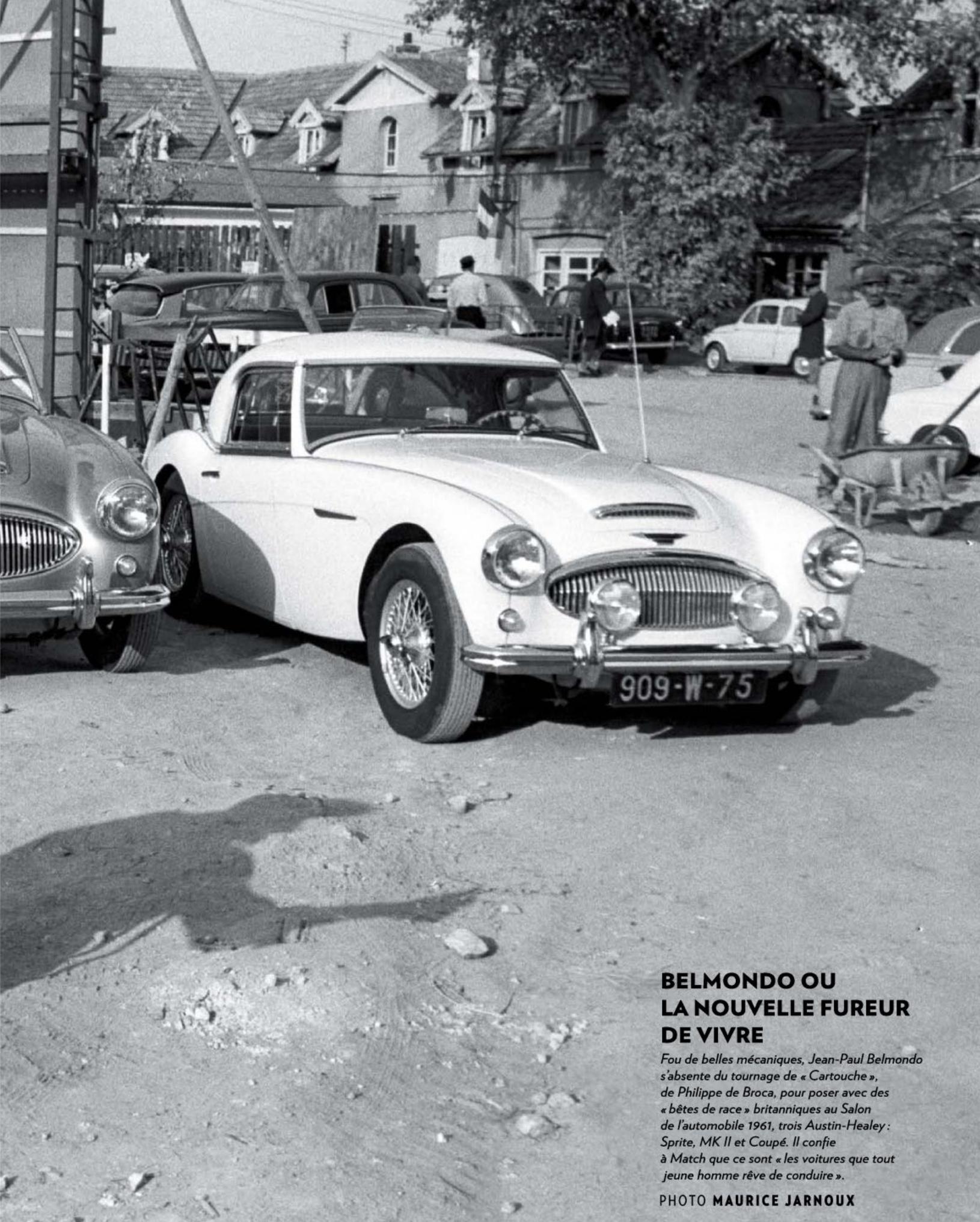
QUAI CONTI, LES IMMORTELS TIRENT L'ÉPÉE

Imagine-t-on notre pays sans ses écrivains fameux? Autant peindre la Hollande sans ses tulipes. L'imagine-t-on sans querelles littéraires? Autant partir sur la Lune. A Paris, la grande affaire qui agite le monde des arts et des lettres, c'est la bataille que Paul Morand mène pour son élection à l'Académie française. Protecteur de l'Académie, le président de Gaulle pose son veto. Le Général n'a en effet jamais pardonné à l'écrivain d'avoir déserté Londres, où il était en poste en juin 1940, pour rejoindre Vichy et Pétain. Pierre Benoît, l'auteur de « L'Atlantide », furieux de l'ingérence politique ne mettra plus jamais les pieds sous la Coupole. Charles de Gaulle ne baissera sa garde qu'en 1968. Et « L'homme pressé » est enfin élu, à l'âge de 80 ans, par 21 voix au second tour, contre 4 à son concurrent. Une véritable élection de maréchal.

Pour la première fois, en mars 1963, les académiciens se laissent photographier au cours d'une séance de travail dans la salle privée du dictionnaire où ils se réunissent chaque jeudi.



J.P. Belmondo



BELMONDO OU LA NOUVELLE FUREUR DE VIVRE

Fou de belles mécaniques, Jean-Paul Belmondo s'absente du tournage de « Cartouche », de Philippe de Broca, pour poser avec des « bêtes de race » britanniques au Salon de l'automobile 1961, trois Austin-Healey : Sprite, MK II et Coupé. Il confie à Match que ce sont « les voitures que tout jeune homme rêve de conduire ».

PHOTO MAURICE JARNOUX



«WEST SIDE STORY»

Dans l'Upper West Side, à New York, c'est la guerre entre les Jets et Sharks, sur une partition de Leonard Bernstein ! Inspirée de la tragédie «Roméo et Juliette», le film remporte 10 Oscars pour 11 nominations, en 1962.

Plus de soixante ans après sa création à Broadway, «West Side Story» est encore et toujours la comédie musicale la plus jouée de tous les temps. Adapté en 1961 au cinéma par Robert Wise avec Natalie Wood, Rita Moreno et George Chakiris, le chef-d'œuvre du compositeur Leonard Bernstein et du chorégraphe Jerome Robbins a déclenché une véritable révolution dans l'univers des «musicals» américains. Le chant et la danse se mêlent désormais aux dialogues parlés. Et les sujets sont plus osés : «Hello, Dolly!» (1964) met en scène une veuve vénale, «Cabaret» (1966) se déroule dans l'Allemagne des années 1930, et «Hair» (1967) raconte la révolte de la jeunesse face à la guerre du Vietnam.

DENEUVE- DORLÉAC : LE TRIOMPHE DES SŒURS « JUMELLES »

Catherine Deneuve et Françoise Dorléac partagent l'affiche des « Demoiselles de Rochefort », de Jacques Demy, seul réalisateur français à s'être véritablement aventuré dans le genre du film musical. Il avait déjà fait tourner ensemble les deux sœurs dans « Les parapluies de Cherbourg » (1964). Trois mois après la sortie des « Demoiselles », gros succès au box-office, Françoise, l'aînée, se tue dans un accident de voiture près de Nice, à l'âge de 25 ans.



CLAUDE LELOUCH

« Une panne d'électricité a failli me coûter la Palme d'or »

« Un homme et une femme » ou le triomphe d'une histoire triste

INTERVIEW JEAN-PIERRE BOUYXOU

Paris Match. Dans le monde entier, « Un homme et une femme » est un des films les plus emblématiques des années 1960. En le tournant, étiez-vous conscient de capter l'air du temps de façon aussi marquante ?

Claude Lelouch. Je voulais seulement être sincère, raconter une histoire qui reposait sur des parfums de vérité. Par ailleurs, en réalisant des Scopitone, j'ai découvert que la musique était ce qui parlait le plus à notre inconscient et qu'elle s'adressait davantage à notre cœur qu'à notre intelligence. Quand je fais « Un homme et une femme », je sors de six échecs, et je tourne ce septième film comme si ce devait être le dernier. Je prends tous les risques, je veux voir si je suis fait pour ce métier ou pas. Je dis à Jean-Louis Trintignant et à Anouk Aimée : « Je voudrais qu'on libère le scénario, qu'on libère la caméra, qu'on libère les acteurs, qu'on ne s'interdise rien du tout. » Je fais donc ce film parce que j'en ai envie, mais je ne peux pas imaginer une seconde qu'il va faire le grand chelem : entre la Palme d'or, les Oscars et les Golden Globes, on a eu toutes les récompenses. Le film a interpellé la terre entière... Et je m'aperçois qu'il intéresse les gens tout simplement parce que je leur ai parlé d'eux... Cet homme et cette femme sont vraiment un homme et une femme, pas un acteur et une actrice. Ce ne sont pas des gens qui font semblant. Ce sont des gens ancrés dans la réalité du quotidien. Je pense que c'est ce qui a fait le succès du film : ce n'était pas « du cinéma » !

Au départ, il s'agit d'une histoire d'amour presque banale.

C'est un film sur la vie. Une histoire très triste, celle d'un couple qui se construit sur du malheur, pas sur du bonheur. Mes



Pour fêter la consécration cannoise du film, en 1966, les acteurs Pierre Barouh et Jean-Louis Trintignant portent son réalisateur sur leurs épaules, suivis par Anouk Aimée.

personnages viennent tous les deux de perdre l'être qu'ils aimait. Est-ce qu'on a droit à une deuxième chance ? C'est ça, le sujet. C'était plus proche du film d'amateur que du film professionnel parce que, justement, on était dans l'essentiel. On tournait sans argent, on a vraiment filmé les choses intimes de la vie, qui ne coûtent pas cher. « Un homme et une femme » était un film de pauvre. En plus, il est sorti en 1966, une période charnière. On sent très bien que la France est en train de prendre un grand virage, des senteurs de liberté

flottent dans l'air. Ce que les gens ne savent pas, c'est que la liberté a des contraintes terribles. Et que, pour être un homme libre, il faut se donner beaucoup de mal.

La nouvelle vague n'avait-elle pas déjà apporté un certain vent de liberté au cinéma français ?

Comme je l'avais expliqué à l'époque à François Truffaut, je ne remercierai jamais assez la nouvelle vague, parce qu'elle m'a montré tout ce qu'il ne fallait pas faire – c'est-à-dire être ennuyeux. A part

Jean-Luc Godard, qui a vraiment apporté quelque chose de neuf avec "A bout de souffle", les autres cinéastes, à commencer par Truffaut, étaient plutôt dans la tradition. Pour s'installer, la nouvelle vague a massacré tous les films que j'avais aimés. C'est pour ça que je n'ai jamais adhéré à ce mouvement, parce qu'il avait déglingué les metteurs en scène qui m'avaient donné envie de faire du cinéma. Et puis la nouvelle vague n'aimait pas Audiard, n'aimait pas des gens que j'aimais beaucoup. Donc je me suis toujours méfié d'elle. En même temps, j'ai grandi avec elle. Un film doit être avant tout une cour de récréation. J'ai toujours pensé que pas un enfant au monde n'irait à l'école s'il n'y avait pas la cour de récré. Pas un. Et je pense qu'il n'y aurait pas un spectateur dans les salles si les films n'étaient pas d'abord des récréations. Une fois qu'on s'est bien marré dans la cour de récré, on peut monter dans les salles de classe. Dès qu'on a confiance dans les acteurs ou le metteur en scène, on peut écouter les différents messages. Si je regarde le monde, je pense qu'on a deux mi-temps dans la vie : la première jusqu'à 40 ans et la seconde jusqu'à 80, quand tout se passe bien. A mon époque, la première mi-temps était plus facile que pour les jeunes d'aujourd'hui, alors que la seconde est devenue plus facile pour les vieux. Je veux dire que pour les plus de 40 ans, l'époque actuelle est bénie, et que pour les moins de 40 ans, c'est une époque très dure. La preuve, c'est que j'ai réussi à faire mon premier succès derrière six échecs. Aujourd'hui, je ne sais pas si on me tolérerait six échecs.

Quel souvenir gardez-vous du triomphe du film à Cannes, en mai 1966 ?

Le film a été sélectionné au tout dernier moment. Donc, le simple fait d'être là, je n'en demandais pas plus. Mais la première projection, destinée à la presse, le matin, a failli être un désastre : aux deux

A Los Angeles, le 10 avril 1967, Lelouch sourit devant ses deux Oscars : celui du meilleur film en langue étrangère et celui du meilleur scénario original.



Ovation à Cannes pour Claude Lelouch. La nouvelle coqueluche de Hollywood, Raquel Welch, lui remet la Palme d'or pour « Un homme et une femme ».

tiers du film, un orage violent a fait sauter l'électricité dans la cabine de projection. Au moment où le chien court sur la plage, tout s'est éteint. Les spectateurs ont commencé de sortir, croyant le film terminé. Je me suis dit : "C'est foutu, ils ne vont pas voir la fin." Et soudain, on a entendu un haut-parleur : "Mesdames et messieurs, il y a eu une panne, le film reprend." Et là, en voyant les gens se bousculer pour revenir dans la salle, Jean-Louis Trintignant m'a dit : "Houlala, ça, c'est très bon signe !" Cette projection de presse a marqué le début du succès. Le soir, ça a été un triomphe, vingt ou trente minutes d'applaudissements, de standing ovation. On a senti qu'il se passait quelque chose, que ce film délivrait des émotions que nous n'arrivions pas à analyser. J'avais le sentiment que la vie avait touché les gens plus que le spectacle. Ce n'était pas du spectacle, "Un homme et une femme".

Racontez-nous la Palme d'or...

Il restait encore une semaine de compétition, mais Robert Favre Le Bret, le directeur du Festival, m'a dit : "Je sens qu'il va se passer des choses. Ne partez pas trop loin, restez dans la région." De jour en jour, on prenait des nouvelles des autres films en lice – il y avait Orson Welles, Joseph Losey, de grosses pointures... Et

puis Favre Le Bret nous rappelle : "Ecoutez, il va y avoir les délibérations... Soyez dans le coin, je suis à peu près sûr que vous serez au palmarès." On est donc revenus à Cannes. Je me rappelle très bien... Je marchais sur la Croisette avec Jean-Louis Trintignant et, tout à coup, un mec passe en criant : "C'est Lelouch qui a la Palme !" Alors on est retournés au Carlton, avec Anouk, et là une nuée de photographes s'est jetée sur nous. On était sur un petit nuage, on ne savait plus ce qui se passait. Le rêve est devenu magique, dans la mesure où le film a ensuite surfé sur un succès mondial. Dans tous les pays où il sortait, il cartonnait. On sentait qu'il correspondait à un besoin. Nous, on ne l'avait pas pré-médité. Quand on l'a fait, on savait qu'on était en train de tourner un bon petit film, mais c'est tout.

Onze mois plus tard, à Hollywood, deux Oscars, celui du meilleur scénario original et celui du meilleur film en langue étrangère, scelleront le triomphe international d'"Un homme et une femme". Vous n'avez pourtant pas pu le fêter...

Chris Marker m'avait demandé de participer à un film collectif qu'il coordonnait, "Loin du Vietnam". Je n'ai jamais été un homme de gauche, j'ai toujours été un homme du centre, mais j'étais d'accord pour protester contre cette guerre-là. Les autres réalisateurs s'appelaient Godard, Alain Resnais, Joris Ivens... J'ai répondu : "Oui, ça m'amuse, mais à condition d'aller au Vietnam. Parce que parler du Vietnam en restant à Paris, ça ne correspond pas à ma conception des choses." Le soir de mon départ pour l'Asie du Sud-Est, j'étais à Los Angeles pour recevoir les deux Oscars attribués à "Un homme et une femme". Mais pas question de faire la fête ! Sitôt la cérémonie terminée, j'ai pris le premier vol pour Saigon : on m'attendait sur un porte-avions pour filmer la guerre, le va-et-vient des bombardiers... J'ai passé une semaine à bord, mes deux trophées posés de part et d'autre du hamac où je dormais. ●



« Cent mille dollars au soleil »

En 1964, l'équipe du film d'Henri Verneuil prend du bon temps au bord de la piscine d'un hôtel de luxe de l'arrière-pays cannois. « Cent mille dollars au soleil » n'a pas l'ombre d'une chance de décrocher une récompense sur la Croisette. Pensez donc, une comédie populaire ! Alors, tout le monde s'amuse. Au premier plan, Michel Audiard, couché sur un matelas de plage, fait semblant de dormir. Derrière lui, de gauche à droite, Henri Verneuil, Lino Ventura, Jean-Paul Belmondo et Reginald Kernan sont allongés sur des transats, avec leurs femmes respectives à leur côté : Françoise Verneuil, Odette Ventura, Elodie Belmondo et l'actrice Andréa Parisy.

PHOTO ANDRÉ LEFEBVRE



FESTIVAL DE CANNES



FABIOLA

Elle est celle qui a rendu son sourire au « roi triste ». Le 15 décembre 1960, en la cathédrale des Saints-Michel-et-Gudule de Bruxelles, l'aristocrate espagnole Doña Fabiola de Mora y Aragon et Baudouin, souverain des Belges, se jurent fidélité devant Dieu, illuminés par leur foi, qui accompagne chacun des gestes du sacrement.



MAJESTÉS

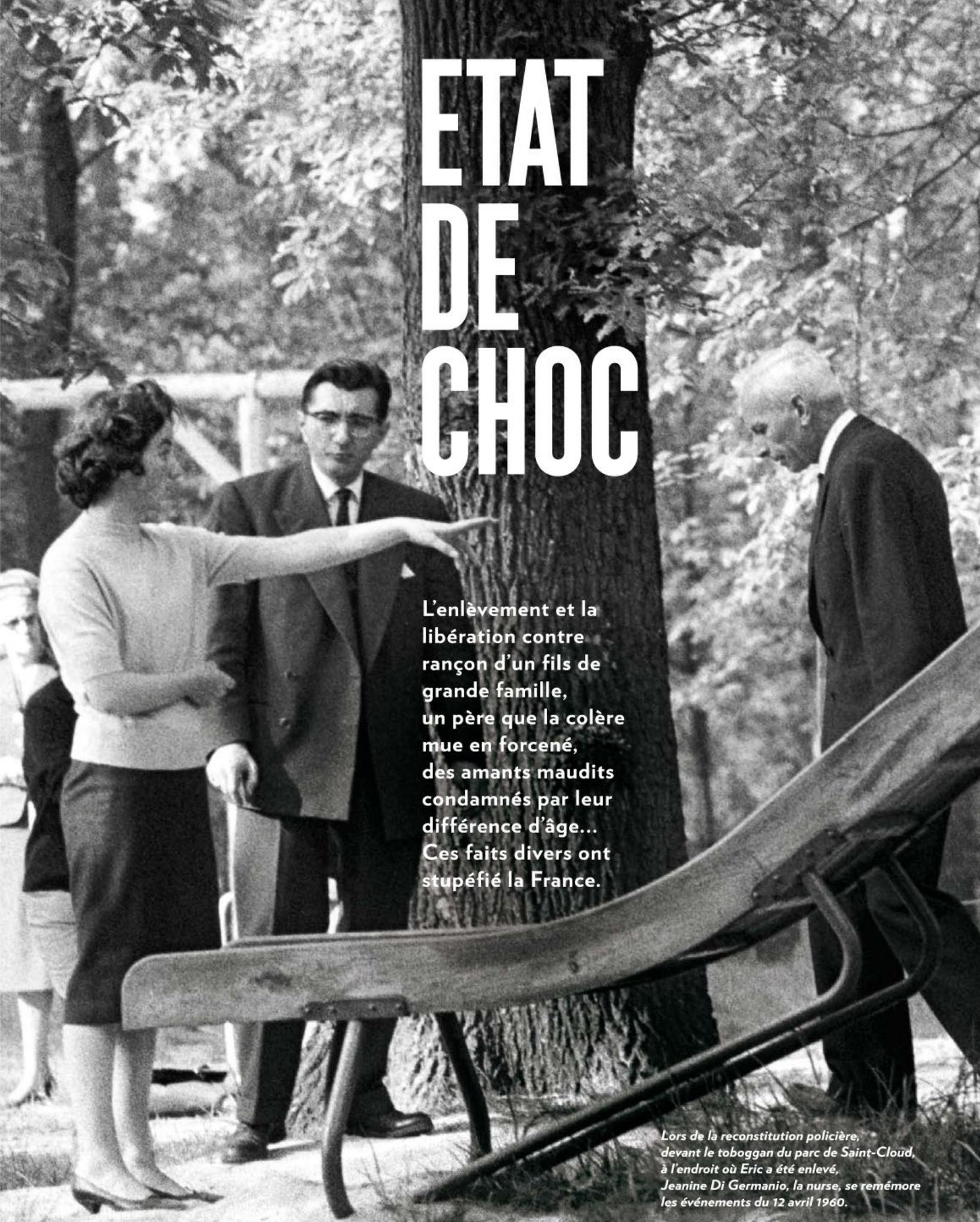
En proie à une grève massive, la Belgique se rassemble dans le faste quand Baudouin épouse Fabiola. Pour Farah Diba, Paris est le carrefour des passions. Etudiante en architecture, elle y rencontra le shah d'Iran qui la fera shahbanou (impératrice) en 1967.

FARAH

« Paris les reçoit. Ils ont reçu Match »,
annonce notre magazine en couverture, après
le dîner offert par le général de Gaulle,
au palais de l'Elysée, le 11 octobre 1961. En visite
officielle, le shah d'Iran, Mohammad
Reza Pahlavi, et sa reine, Farah Diba, séjournent
au château de Champs-sur-Marne, où logea
notamment la marquise de Pompadour.



ETAT DE CHOC



L'enlèvement et la libération contre rançon d'un fils de grande famille, un père que la colère mue en forcené, des amants maudits condamnés par leur différence d'âge... Ces faits divers ont stupéfié la France.

Lors de la reconstitution policière, devant le toboggan du parc de Saint-Cloud, à l'endroit où Eric a été enlevé, Jeanine Di Germanio, la nurse, se remémore les événements du 12 avril 1960.

ERIC PEUGEOT : KIDNAPPING «À L'AMÉRICAINE»

Le journaliste Christian Brincourt, alors reporter à Radio Luxembourg, décroche « le » scoop : l'interview de la jeune victime, assise sur les genoux de son père, l'industriel Roland Peugeot, le 19 avril 1960.



*Quarante-huit heures
après son enlèvement qui a
ému le pays entier, Eric,
déguisé en horse-guard,
se balance sur son cheval à
bascule, sous les yeux de son
frère ainé, Jean-Philippe.*





*Menottes au poignet,
Pierre Larcher, alias
le « beau Serge », en
compagnie de son avocat,
le 8 mars 1961.*



En mars 2009, près d'un demi-siècle après les événements, Eric Peugeot présente la couverture du n° 623 de Paris Match qui lui avait été consacrée à l'occasion de l'arrestation de ses ravisseurs.

DES RAVISSEURS PIÉGÉS PAR LEUR TRAIN DE VIE

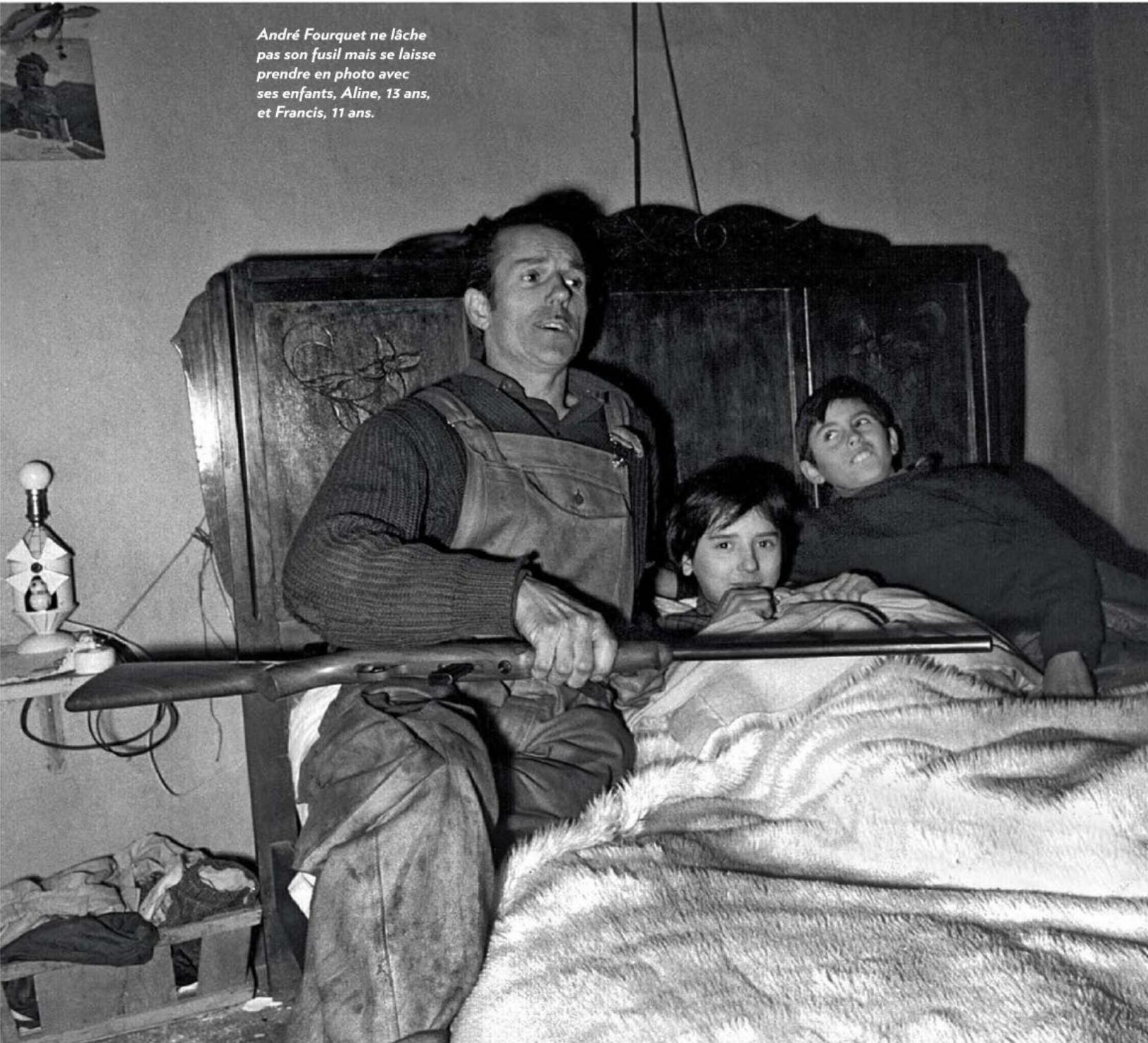
Un garçon de 4 ans et demi, une famille emblématique, et des preneurs d'otage qui vont se comporter comme des Pieds nickelés... Le 12 avril 1960, l'industriel Jean-Pierre Peugeot joue au golf à Saint-Cloud pendant que ses deux petits-fils, Eric et Jean-Philippe, s'amusent sur le terrain de jeux attenant. Un homme cisaille la chaîne qui ferme le portillon, embarque le petit Eric et rejoint un complice dans une Peugeot 403 noire. Une lettre, retrouvée sur les lieux mêmes du rapt, exige le versement d'une rançon de 500 000 francs lourds contre la libération de l'enfant. Le soir même, son père, Roland Peugeot, lance un appel au journal télévisé. Le lendemain, lui parviennent des instructions détaillées et il se rend au rendez-vous qui lui a été fixé, passage Doisy, à Paris, avec une sacoche pleine de billets usagés.



Aux alentours de minuit, ce même soir un passant, qui rentre chez lui, découvre un garçonnet en pleurs dans la rue. Désarmé, il l'emmène dans un

bistrot proche où un consommateur, ouvrier chez Peugeot, reconnaît Eric. Les ravisseurs ont bien tenu parole et libéré l'enfant mais ils ne resteront pas longtemps discrets. Ils mènent grand train et cette richesse nouvelle attire l'attention. Raymond Rolland, qui se fait appeler Roland de Beaufort, et Pierre Larcher, dit le « beau Serge », vivent comme des nababs. En février 1961, un an après leur forfait, les deux malfaiteurs sont repérés à Megève où ils ont loué un chalet proche de celui des Peugeot ! Arrêtés le 5 mars, ils sont condamnés le 31 octobre 1962 à vingt ans de réclusion criminelle et purgeront douze ans de prison pour Rolland et quatorze pour Larcher.

André Fourquet ne lâche pas son fusil mais se laisse prendre en photo avec ses enfants, Aline, 13 ans, et Francis, 11 ans.



CESTAS : JUSQU'AU BOUT DU CAUCHEMAR



Depuis le 3 février 1969, André Fourquet est barricadé dans sa ferme, à Cestas, en Gironde. L'ouvrier modèle refuse de se soumettre à la décision de justice qui confie la garde d'Aline et de Francis à leur mère, dont il a divorcé. « Si vous approchez, je tue mes deux enfants et je me tue ensuite », prévient-il. Un médecin tente une conciliation. En vain. Face au retranché, les gendarmes envoient une automitrailleuse et deux half-tracks, des autochenilles blindées. L'opération tourne au désastre, un homme perd la vie. Décision est alors prise d'affamer le forcené. Deux semaines de siège qu'un photographe, Gérard Leroux, parvient à forcer en évitant les patrouilles. C'est le garçon qui lui ouvre la porte : « Aline était couchée dans la chambre. Il ne restait plus qu'un paquet de biscuits et un litre de lait. » Le 17 février au matin, les autorités lancent l'assaut. Mais Fourquet a mis sa menace à exécution : tous sont morts.

ET LA JUSTICE TERRASSA L'AMOUR FOU...



Leur histoire est née sur les barricades de mai 1968. Elle, Gabrielle Russier, a 31 ans, divorcée, mère de deux enfants, enseigne le français au lycée Saint-Exupéry, à Marseille. Lui, Christian Rossi, âgé de 17 ans, est l'un de ses élèves. Leur idylle n'est pas du goût des parents de l'adolescent, professeurs à la faculté d'Aix-en-Provence. Ils portent plainte pour « détournement de mineur ». Christian fugue. Gabrielle est incarcérée aux Baumettes, d'abord cinq jours en décembre 1968, puis huit semaines en avril 1969, après que les amants se sont revus. Un premier procès se tient à huis clos en juillet 1969. L'agrégeée de lettres se voit condamnée à douze mois de prison avec sursis et à 500 francs d'amende. Mais le Parquet fait appel d'une décision jugée trop clémence. Il n'y aura jamais de deuxième procès : à la veille de la rentrée scolaire, le 1^{er} septembre 1969, Gabrielle, « à bout de forces », ouvre grand le gaz dans son appartement... Deux ans plus tard, Annie Girardot fera pleurer près de 6 millions de spectateurs dans « Mourir d'aimer », d'André Cayatte, l'adaptation cinématographique de cette tragédie moderne.

*C'est l'unique
image du couple
interdit :
Christian sourit
à Gabrielle.*

Bienvenue chez les artistes

Ce sont des images exceptionnelles, saisies sur le vif, de ces hommes de génie, chez eux, dans leur intimité. Par-delà leur œuvre, les reporters de Match partent à la découverte des peintres majeurs du XX^e siècle.





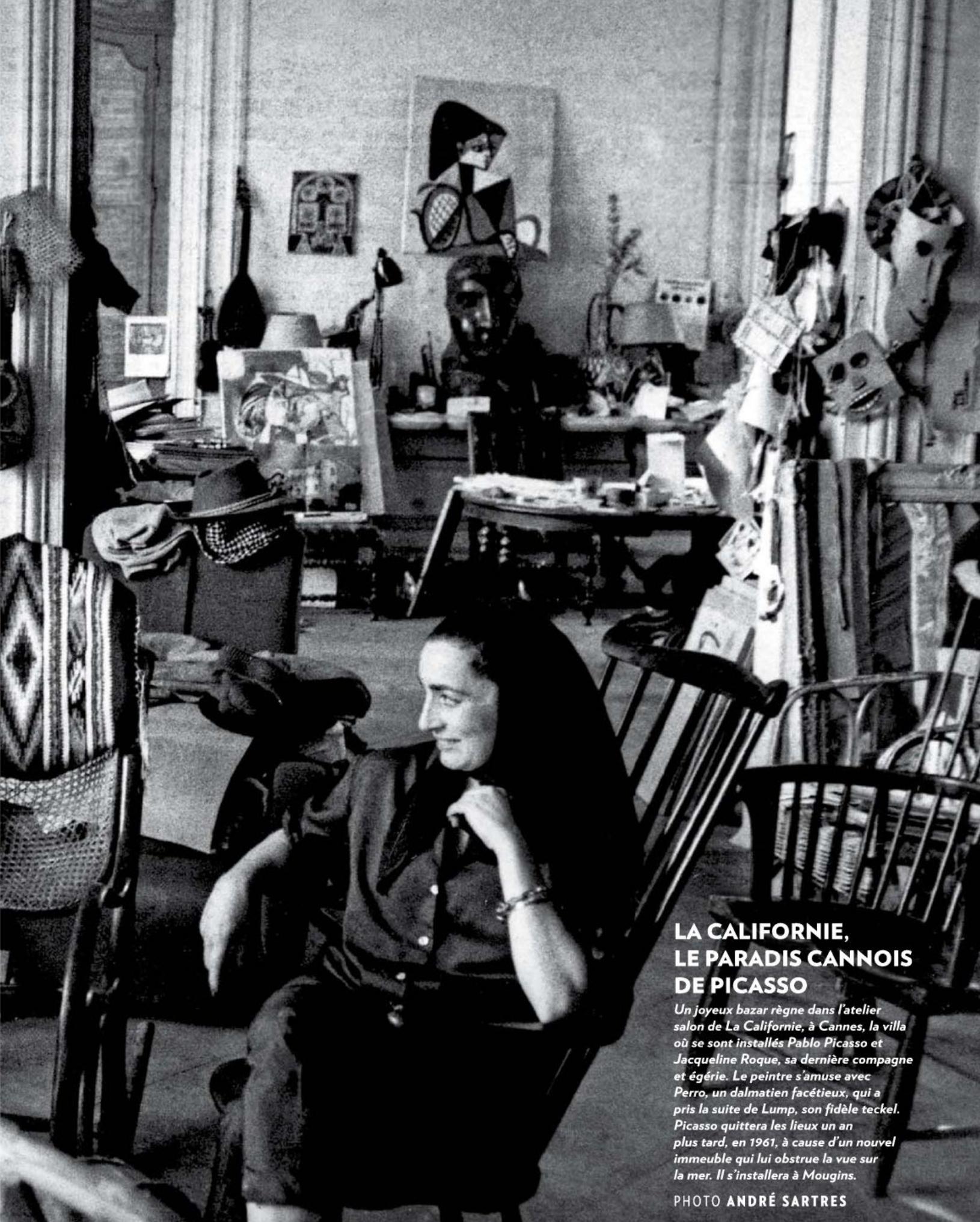
MIRÓ NOUS ACCUEILLE DANS SON ATELIER

« Mon rêve, une fois que je me serai installé quelque part, serait d'avoir un grand atelier », n'a cessé d'espérer toute sa vie Joan Miró.

Et ce rêve, après de longues années d'errance, c'est à Palma de Majorque que le maître catalan l'a réalisé, à l'âge de 63 ans. Dans cet espace immense où tout est rangé très méticuleusement, Miró peut travailler à côté d'un énorme soleil de palmes tressées.

PHOTO TONY SAULNIER





LA CALIFORNIE, LE PARADIS CANNOIS DE PICASSO

Un joyeux bazar règne dans l'atelier salon de La Californie, à Cannes, la villa où se sont installés Pablo Picasso et Jacqueline Roque, sa dernière compagne et égérie. Le peintre s'amuse avec Perro, un dalmatien facétieux, qui a pris la suite de Lump, son fidèle teckel. Picasso quittera les lieux un an plus tard, en 1961, à cause d'un nouvel immeuble qui lui obstrue la vue sur la mer. Il s'installera à Mougins.

PHOTO ANDRÉ SARTRES

L'ANCIEN INGÉNIEUR REDESSINE LES SILHOUETTES

En 1968, dans le secret de son atelier, André Courrèges, ancien des Ponts et Chaussées, élabore une nouvelle esthétique futuriste. « Un séisme », reconnaîtra Yves Saint Laurent.





COURRÈGES DÉFIE LA MINIJUPE

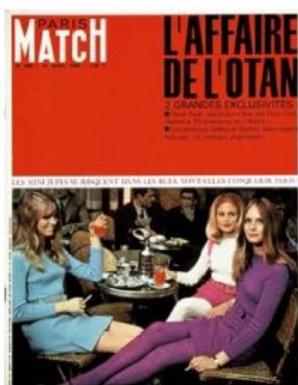
Désormais, la rue dicte les tendances, c'est la révolution du prêt-à-porter. Paris, capitale de la mode, cède sa place au Swinging London. Les femmes se libèrent des carcans passés et adoptent collants, pantalons et Bikinis.



Cachez ces jambes que nous ne saurions voir! Depuis le Moyen Age, il a toujours été plus facile pour une femme d'oser le décolleté plutôt que de montrer le genou. Alors, quand la jeune styliste londonienne Mary Quant décide, au début des années 1960, de remonter l'ourlet des jupes qu'elle vend dans sa boutique sur King's Road à mi-cuisse, le scandale est planétaire. En France, un sondage Ifop réalisé en mai 1966 compte 52 % d'opposants à la minijupe. Venue de la rue, elle entre dans les collections des couturiers. Et se voit d'autant plus plébiscitée par les filles que leurs parents sont contre. Françoise Hardy, Sylvie Vartan, Catherine Deneuve... Elles la portent toutes. La mini devient le vêtement d'une génération, symbole de la libération des corps.

Mary Quant (à g.)
chez elle, à Londres en 1967.
La styliste a baptisé sa
création « minijupe »
en référence, à l'Austin Mini,
voiture qu'elle adore.

Sujet société façon Paris Match :
des reporters du journal
suivent des « minijupe girls »
dans les rues parisiennes,
pendant le week-end de Pâques
1966, afin de recueillir
la réaction des passants.

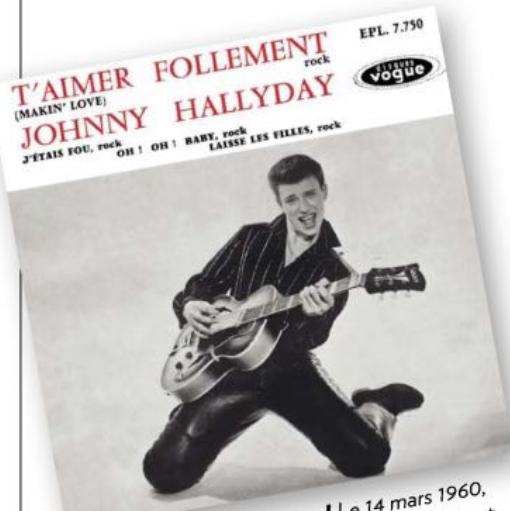


**POUR
FRANÇOISE
HARDY,
UNE ROBE
D'OR ET
DE DIAMANTS**

Encadrée par quatre vigiles qui ne la quittent pas d'une semelle, Françoise Hardy peut se targuer de porter, ce 15 mai 1968, «la minirobe la plus chère du monde». Cette création unique de Paco Rabanne est constituée de 1 000 plaquettes d'or et de 22 gros diamants sertis à l'encolure.



C'ÉTAIT LES ANNÉES 60



Son tout premier disque ! Le 14 mars 1960, un jeune inconnu nommé Johnny Hallyday sort un super 45-tours : « T'aime follement ». Les radios boudent l'interprétation rock'n'roll d'un titre déjà chanté trois mois plus tôt par Dalida. Toutes sauf une, Europe N° 1, où le microsillon fait l'effet d'une bombe. Johnny devient le chouchou de « Salut les copains ».

Le président parade en Simca. En visite à Evreux, Charles de Gaulle prend appui sur la barre réglable de sa Présidence cabriolet V8 de 84 chevaux pour saluer les habitants. Nikita Khrouchtchev, John Kennedy ou encore Konrad Adenauer sont montés à bord. A partir de sa prestigieuse Chambord, Simca a construit deux modèles identiques, qui ont été mis à la disposition du chef de l'Etat. « C'était la fierté de mon père, Henri Pigozzi, immigré italien, fondateur de la marque, que le général de Gaulle en fasse l'une de ses deux voitures officielles », confie sa fille, Caroline Pigozzi, grand reporter à Paris Match.



Le choc des cultures

Avec la croissance économique, les Français dépensent moins pour l'alimentation et davantage pour leurs loisirs. Et découvrent avec enthousiasme des produits nouveaux à portée de toutes les bourses : magazines, voitures et télévision.



« Bonne nuit, les petits... »
A compter du 10 décembre 1962, 19 h 20 devient l'heure du Marchand de sable pour les jeunes Français : Gros Ours rend sa visite quotidienne à Nicolas et Pimprenelle pour leur raconter une histoire, avant de repartir sur son nuage. Une poignée de sable magique tombe en pluie sur les petits... c'est l'heure d'aller au lit et de faire de beaux rêves.
La série animée imaginée par Claude Laydu et son épouse, la comédienne Christine Balli, marquera plusieurs générations d'enfants et la marionnette Nounours devient une star. Aujourd'hui, après plusieurs disparitions et réapparitions sur le petit écran, au long des décennies, l'émission a sa chaîne officielle sur YouTube.

La folie Scopitone

PAR CLAUDE LELOUCH

Avant « Un homme et une femme », j'ai fait beaucoup de Scopitone, les clips de l'époque. J'en ai dirigé une bonne centaine, avec les plus grandes vedettes, de Johnny Hallyday à Claude François en passant par Jacques Brel, Claude Nougaro, Dalida, Sheila, Petula Clark ou Vince Taylor. Mais ce n'était pas comme les clips d'aujourd'hui, qui coûtent autant d'argent qu'un long-métrage. On en faisait quelquefois deux ou trois par jour. Je me souviens, par exemple, d'une fois où je suis allé en Camargue retrouver Johnny Hallyday et Sylvie Vartan, qui tournaient là-bas « D'où viens-tu Johnny ? ». Le matin, j'ai filmé une chanson de Johnny; l'après-midi, une chanson de Sylvie. Eh bien ! Le soir même, j'étais dans le port de Marseille pour une chanson de Françoise Hardy. C'était de l'abattage ! Mais, en même temps, ça reste les plus belles années de ma vie. J'ai côtoyé des gens extraordinaires, formidables, et j'ai vécu dans le monde de la musique. Je ne me suis jamais autant amusé qu'à fréquenter toutes ces stars de la chanson. Ce sont elles qui m'ont montré la force de la musique au cinéma. C'est pour ça qu'il y a tant de musique dans mes films. D'une certaine façon, finalement, tous sont des comédies musicales.

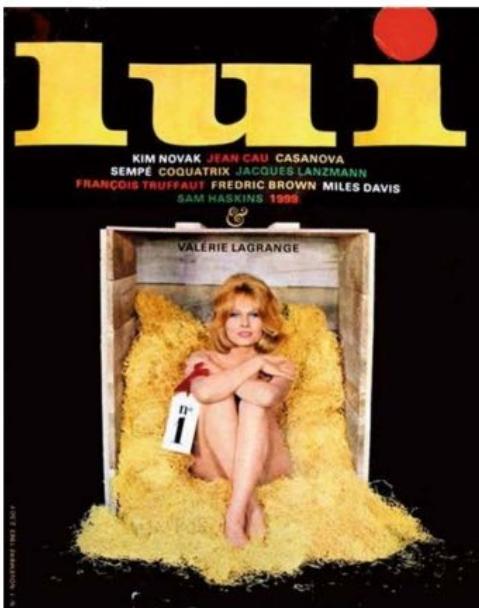
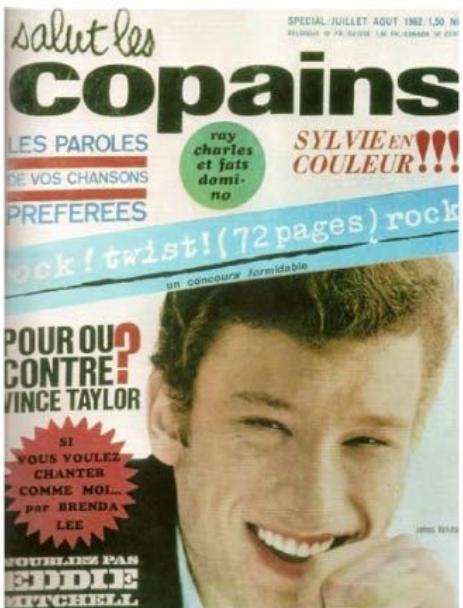
J.-P.B.



Mode d'emploi

Mis au point par un ingénieur français en 1960, le Scopitone est juke-box associant son et image. Pour 1 franc, il était possible d'écouter les plus grands succès des yéyés agrémentés d'un film 16 mm, aussi appelé Scopitone, l'ancêtre du clip vidéo.

C'ÉTAIT LES ANNÉES 60



L'aventure Filipacchi

Il a su comme personne capter l'air de son temps pour le transposer sur papier glacé. Quand Daniel Filipacchi prend les commandes de « Salut les copains », chaque jour à 17 heures sur Europe N° 1, avec son complice Franck Ténot, il fait le pari de lancer un magazine du même nom. En 1962, le premier numéro, tiré à 100 000 exemplaires, est écoulé en moins d'une semaine. Et le tirage ne fera que grimper ensuite, jusqu'au million. A l'image du comte Dracula, « Citizen Dan » est un oiseau de nuit : « L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tard », se plaît-il à dire. Un an plus tard, changement de registre. Avec les bénéfices de « SLC », il crée « Lui », « le magazine de l'homme moderne ». L'artiste Valérie Lagrange fait la couverture du premier numéro en toute petite tenue. Le succès du journal est garanti malgré la censure. Suivront « Mademoiselle âge tendre » (1964), « Photo » (1967), etc. L'ancien photographe pigiste de Paris Match enchaîne les succès jusqu'à racheter le magazine où il avait fait ses premières armes, puis « Télé 7 Jours » et « Elle » alors sur le déclin. Discret – son nom est plus connu que son visage –, ce fervent amoureux de jazz a ainsi bâti la plus grande maison d'édition de presse magazine dans le monde.



Cassius Clay contre les Beatles ! Miami, février 1964. Interrompant son entraînement pour le championnat du monde des poids lourds, le kid de Louisville donne un coup de poing « pour de faux » à George Harrison, qui semble faire tomber les trois autres membres du groupe, façon domino. Cette célèbre photo a pourtant failli ne jamais exister. Les Beatles voulaient rencontrer Sonny Liston, le tenant du titre, qui a refusé net : « Je ne pose pas avec des chochottes. » Vexé, John Lennon refusa de se reporter sur Clay, « cette grande gueule qui va perdre ». Mais le marketing a ses raisons... et les Fab Four se plient aux injonctions des agents. On connaît la suite : une semaine plus tard, Liston perdait en six rounds. Un mois après, Clay devenait Mohamed Ali.

Les débuts de la grande distribution. Après avoir longtemps critiqué le magasin de grande surface lancé par Carrefour en 1963 à Sainte-Geneviève-des-Bois, Edouard Leclerc décide d'entraîner ses adhérents vers ce qu'il considère comme l'avenir. En 1969, celui qui est à la tête du plus grand réseau de distribution français inaugure son premier hypermarché à Gouesnou, près de Brest. Dans les années 1960, le développement des « hypers » est exponentiel : quatre en 1966, huit en 1967, seize en 1968 et quarante-cinq en 1969.

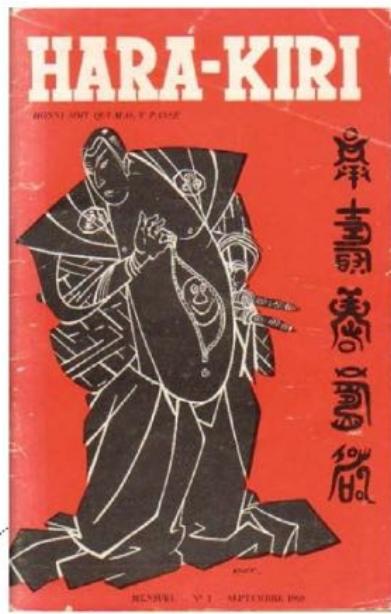


Carte maîtresse. Un an après Londres, en juillet 1967, la France inaugure son premier distributeur automatique de billets, rue Aubert, à Paris. Une révolution ! Fini les queues au guichet pour retirer de l'argent de son compte en banque. Un code à quatre chiffres suffit pour faire jaillir le liquide en quelques secondes...

« **Ga Bu Zo Meu** »... « Les Shadoks » voient le jour le 29 avril 1968, sur la première chaîne de l'ORTF. Série d'animation créée par Jacques Rouxel, reconnaissable entre toutes grâce à la voix off de Claude Piéplu, l'émission suscite la première grande polémique télévisuelle française. Les uns crient au génie, les autres à la bêtise crasse. Et pendant ce temps, les Shadoks pompaient...



La télé prend des couleurs. Le 1^{er} octobre 1967, Georges Gorse, ministre de l'Information de Georges Pompidou, annonce en direct aux téléspectateurs de la deuxième chaîne cette (r)évolution. Il est entouré de Claude Mercier, directeur de l'équipement et de l'exploitation, Jacques-Bernard Dupont, directeur général de l'ORTF, et Emile Biasini, directeur des programmes.



Dessins d'humour caustique. Septembre 1960, un nouveau mensuel « Hara-Kiri » se vend à la criée, lancé par François Cavanna et Georges Bernier, le « Professeur Choron ». Les créateurs, qui se sont inspirés de la revue satirique américaine « Mad », cherchent encore la bonne formule, mais le ton, corrosif, est donné : en couverture, un dessin de Fred représente un samouraï éventré sur fond rouge. Ce premier numéro est sous-titré « Honni soit qui mal y pense ». La fameuse devise « Journal bête et méchant » ne fait son apparition qu'en avril 1961. Rapidement, le mensuel attire de jeunes dessinateurs de talent comme Cabu, Gébé, Topor ou Wolinski...



Pour Jacques Goddet, son directeur historique, le Tour de France 1964, c'est le «Tour des Tours». Le plus beau de l'histoire, tout simplement. La dramaturgie est parfaite. Il y a un héros, sublime et vaincu: Raymond Poulidor, à jamais inégalable dans le rôle. Etape grandiose, la montée finale du puy de Dôme est érigée en calvaire, avec sa pente à 13%. Le preux Poulidor est au coude-à-coude avec Jacques Anquetil, le mauvais luron. La France est divisée, coupée en deux. La guerre commencée dans le col d'Envalira, et qui s'est déchaînée dans les Pyrénées, culmine dans cette fabuleuse ascension du sommet auvergnat. Jusqu'au bout, le suspense est absolu. La dernière bataille, deux jours plus tard sur les Champs-Elysées, est un duel au couteau: une poignée de secondes seulement vont faire la différence, qui transforment à jamais «Poupou» en éternel second.



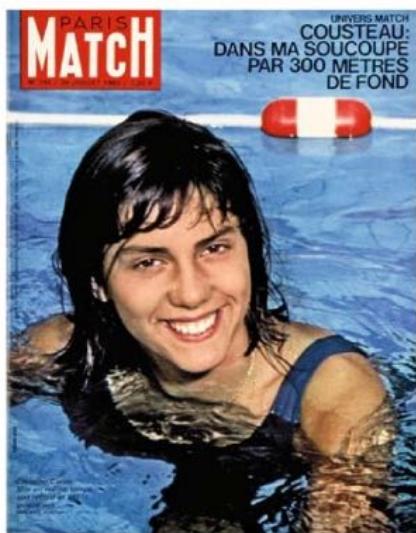
ANQUETIL-POULIDOR
"JE T'AIME, MOI NON PLUS"



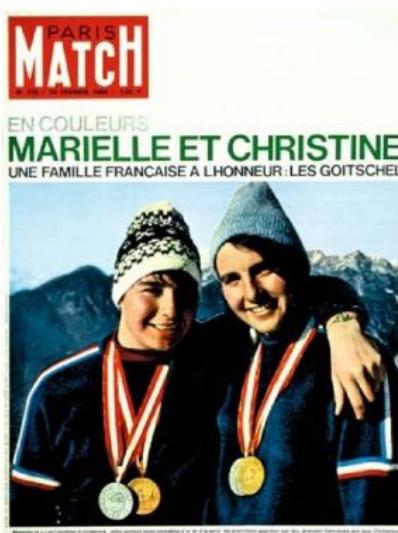
KILLY...

Trois médailles au cou et un sourire de jeune premier : une étoile est née au firmament du ski alpin. Descente, slalom, slalom géant... Jean-Claude Killy, 24 ans, a fait main basse sur l'or olympique des Jeux d'hiver de Grenoble, en 1968. Et, accessoirement, sur les titres mondiaux : cette année-là, en effet, les épreuves comptèrent aussi comme championnats du monde.

... ET LES AUTRES, LES COULISSES DE L'EXPLOIT



Le 8 septembre 1963, la jeune nageuse **Christine Caron** – elle a 15 ans – bat le record d'Europe du 200 mètres dos. Six mois plus tard, la Française décroche l'argent au J.O. de Tokyo. La « Kikimania » ne fait que commencer.



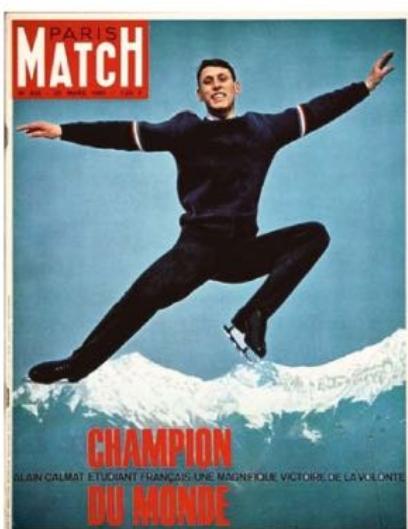
La France se découvre non pas une, mais deux reines des neiges à Innsbruck ! En février 1964, les sœurs Goitschel réalisent l'incroyable doublé en ski alpin, trustant par deux fois les deux premières marches du podium olympique : quand l'aînée, Christine, 19 ans, décroche l'or au slalom, Marielle, 18 ans, obtient l'argent, et vice versa dans le géant.



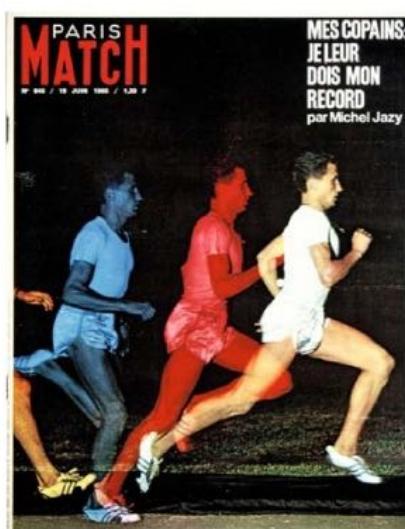
Le 24 octobre 1964 se jouent les dernières heures des Jeux de Tokyo et la France n'a pas décroché l'or une seule fois, au grand déplaisir du général de Gaulle. C'est un Catalan, cavalier d'exception, maître du saut d'obstacles, qui va sauver l'honneur de la nation. Monté sur Lutteur B, **Pierre Jonquères d'Oriola**, déjà couronné à Helsinki douze ans plus tôt, offre au pays son unique médaille d'or.

... TABARLY...

Le 18 juin 1964, l'officier de marine Eric Tabarly hisse haut les couleurs de la voile française et entre dans la légende. A 32 ans, le skippeur breton remporte l'Ostar, la Transat anglaise en solitaire, mettant un terme à la domination maritime anglo-saxonne. A la barre de « Pen Duick II », son ketch de 13,60 mètres construit de ses mains, il franchit dans la brume, sans le savoir, la ligne d'arrivée à Newport (Etats-Unis) après 27 jours 3 heures et 56 minutes de mer. Et pulvérise le record de la traversée de l'Atlantique.



Champion du monde ! Le 6 mars 1965, à Colorado Springs, aux Etats-Unis, l'étudiant en médecine **Alain Calmat**, quatre fois champion de France, trois fois d'Europe, décroche enfin le titre mondial de patinage artistique.



Michel Jazy fait la course en tête en 1965. Spécialiste du demi-fond, il aligne une série éblouissante de performances, battant quatre records du monde, cinq d'Europe et neuf de France au cours du seul mois de juin.



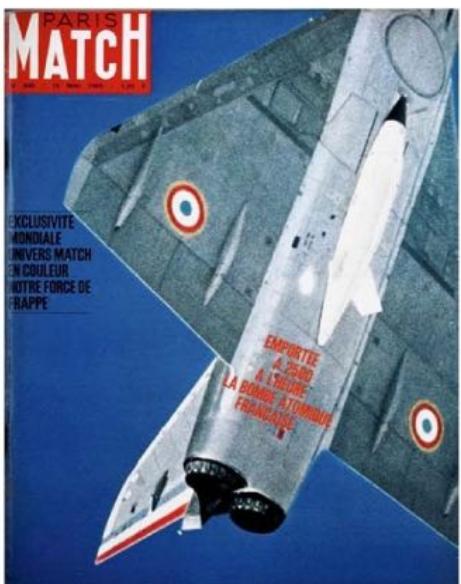
Amies dans la vie et rivales dans les stades. **Colette Besson**, médaillée d'or du 400 mètres aux JO de Mexico, en 1968, se fait devancer d'un cheveu par **Nicole Besson**, aux championnats d'Europe, à Athènes, un an plus tard. Qui établit un nouveau record du monde : 51 secondes 7 !



L'aventure au large

Pour l'équipage de la « Niña II », l'aventure consiste à refaire l'itinéraire de Christophe Colomb sur un bateau construit d'après les plans de ses caravelles. Pour Bernard Moitessier, en revanche, « le bateau, c'est la liberté, pas seulement le moyen d'atteindre un but ». Parti le 22 août 1968 de Plymouth, en Angleterre, au départ du premier Tour du monde en solitaire sans escale, le navigateur renonce à franchir la ligne d'arrivée, alors qu'il est annoncé vainqueur, et poursuit sa route !

PARIS MATCH EN CAVALCADE

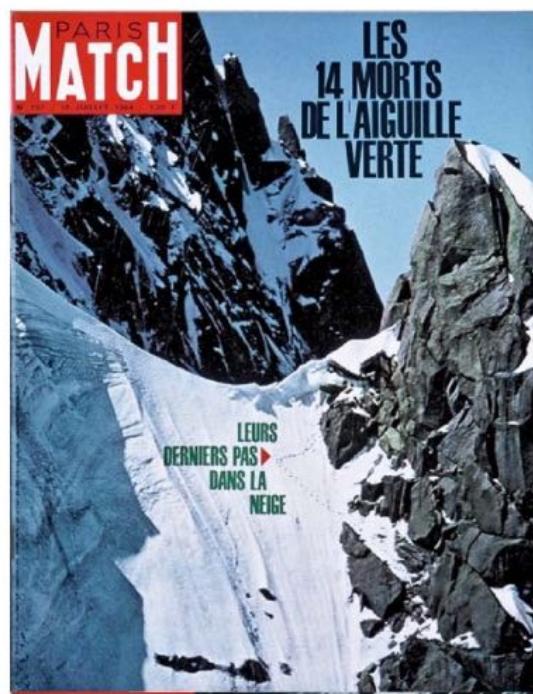


Plein cadre sur la force de frappe

En mai 1965, Paris Match dévoile – c'est une exclusivité – un Mirage IV en vol transportant une ogive atomique, chargé d'assurer la permanence de la dissuasion nucléaire française. Un an plus tard, la France, selon la volonté du président de Gaulle, se retire du commandement intégré de l'Otan et affirme son autonomie.

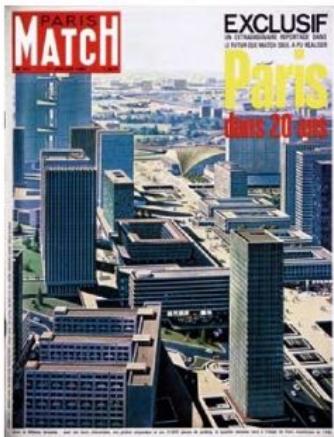
La dure loi de la montagne

Paris Match accompagne tous les grands conquérants des cimes ; parfois, hélas, jusqu'au drame mortel. En 1964, une cordée d'élèves et de professeurs d'alpinisme lancée à l'assaut de l'aiguille Verte chute de plus de 900 mètres. Armé de son diplôme de guide de haute montagne, le photographe Gérard Géry assure la plupart de ces sujets exclusifs, comme l'exploit de l'alpiniste Walter Bonatti qui, en 1965, passe trois jours et trois nuits sur le mur glacé du Cervin.



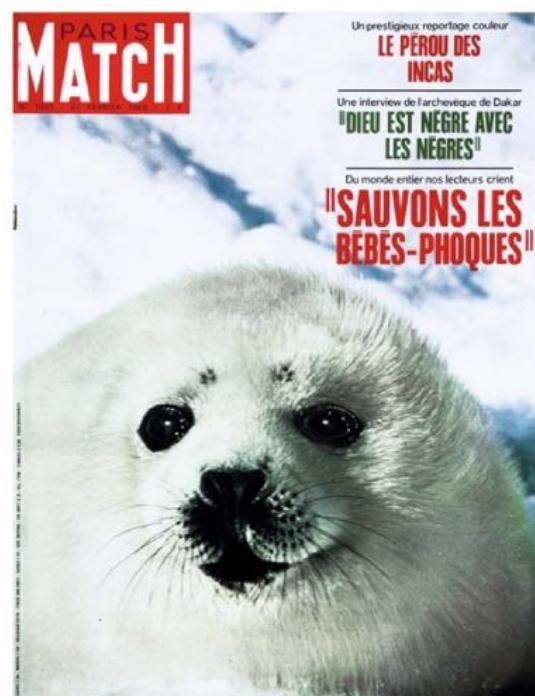
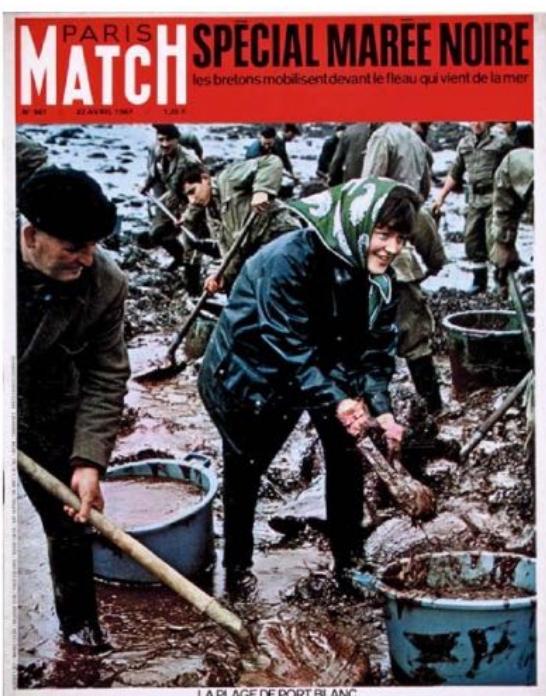
Les larmes de Mickey

En décembre 1966, Mickey, qu'on n'avait jamais vu pleurer, ne peut retenir ses larmes à la mort de son créateur, Walt Disney. Cette couverture non signée est due à Pierre Nicolas, collaborateur du « Journal de Mickey » français. Ce dernier n'a disposé que de quelques heures pour la concevoir. Elle est aujourd'hui recherchée par les collectionneurs du monde entier.



C'était demain

Voici le quartier de La Défense, le nouveau « centre d'affaires de Paris » qui n'est encore, en ce 1^{er} juillet 1967, qu'un immense chantier. Parmi les autres projets de modernisation de la capitale, certains ne verront jamais le jour, comme l'immense tour de 180 mètres prévue pour abriter le ministère de l'Education.

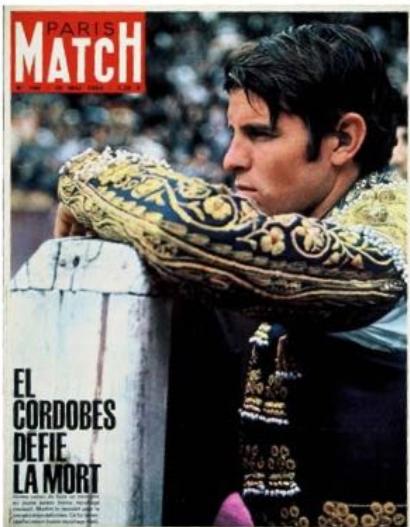


La nature saccagée

Le 18 mars 1967, le supertanker « Torrey Canyon » s'échoue au large de la Grande-Bretagne, déversant en mer ses 120 000 tonnes de pétrole. Plusieurs nappes dérivantes touchent les côtes britanniques et françaises. Cette marée noire de grande ampleur est à l'origine d'une première prise de conscience écologique. Face à l'indifférence que suscite leur sort, Match lance un appel à sauver les bébés phoques en février 1967.

Une défaite historique

« Nous chasserons tous les Juifs d'Israël », avait fanfaronné Nasser, avant d'être chassé, le 10 juin 1967, de la bande de Gaza et de la péninsule du Sinaï. L'Etat hébreu lance une attaque préventive contre l'Egypte, la Syrie et l'Irak. Dès le premier soir, la moitié de l'aviation arabe est détruite. Et, en six jours, Israël triple son emprise territoriale.

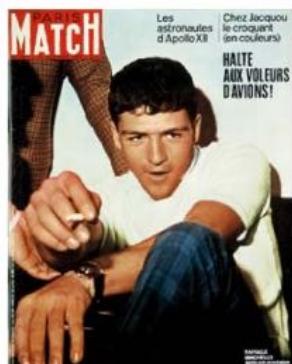


La folie El Cordobés

Le 17 mai 1964, dans les arènes de Nîmes, El Cordobés signe une faena explosive devant des aficionados transportés. Manuel Benitez Pérez, de son vrai nom, obtient deux oreilles, la queue et... la patte. Du jamais-vu ! Trois jours plus tard, à Madrid, le matador cordouan défie à nouveau la mort mais ne peut éviter la charge du taureau Impulsivo, qui le projette à terre et le piétine.

La une qui a du chien !

Flairant l'air du temps, nous nous sommes parfois laissés aller à des couvertures... fantaisistes. Comme celle du 5 mars 1966, sur laquelle un caniche et un lévrier afghan illustrent notre grande enquête – 18 pages – sur le meilleur ami de l'homme.

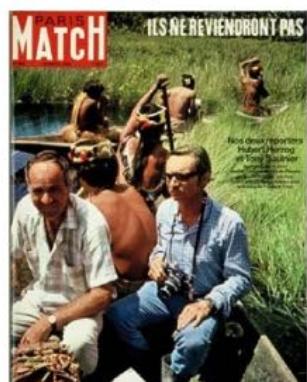


La piraterie gagne les airs

Il a un nom qui fait penser à un artiste de la Renaissance mais Raffaele Minichello s'est illustré dans un tout autre domaine : le détournement d'avion. Cet ancien marin italo-américain, de retour du Vietnam, voulait rentrer en Italie. Le 28 octobre 1969, sous la menace de son arme, le pirate de l'air donne l'ordre au pilote du Boeing de la TWA assurant la liaison entre Los Angeles et San Francisco, de mettre le cap sur Rome... à 10 000 kilomètres de là.

Mortel reportage

« Ils ne reviendront pas », annonce Paris Match, en mars 1968. « Ils », ce sont nos reporters Hubert Herzog et Tony Saulnier, partis pour un reportage au long cours – 5 mois ! – sur l'île de Pâques afin d'élucider le mystère des moaïs, ces statues géantes érigées par une civilisation disparue. Leur Boeing, le vol Air France 212, s'est écrasé sur le volcan de la Soufrière, en Guadeloupe.



Berceau impérial

L'Iran attend une naissance princière : 21 coups de canon si c'est une fille, 44 si c'est un garçon... Pour l'heure, la reine Farah reçoit son berceau à la française brodé aux armes du shah. Un mois plus tard, le 31 octobre 1960, le prince Reza voyait le jour.



DÉCOUVREZ VOTRE VOLUME 3 “NOS ANNÉES 1970”



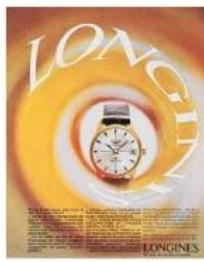
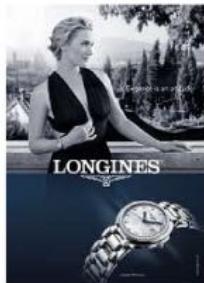
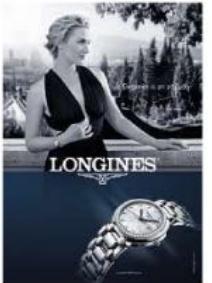
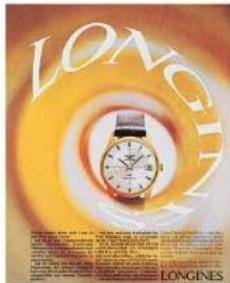
Le volume 1, toujours en vente

Adieu de Gaulle et Mao
BB rayonne à 40 ans
Bataille pour la loi Veil
L'Italie des Brigades rouges, l'Allemagne de la bande à Baader
« Sea, Sex and Sun »*, triomphe du film « Emmanuelle »
Mesrine, l'ennemi public numéro 1
Claude François, une fin tragique...

Pour commander la collection complète :
www.decennies.parismatchabo.com

DÈS LE JEUDI 28 JUIN
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

1950 ————— 1960 ————— 1970 ————— 1980 ————— 1990 ————— 2000 ————— 2010



LONGINES

LONGINES ET PARIS MATCH
70 ANS D'ÉLÉGANCE COMMUNE

